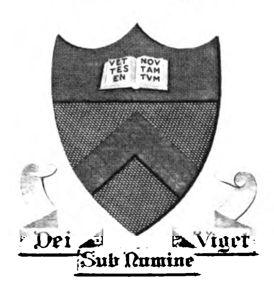




Princeton University Library
32101 072913724




VET TES EN
NOV TAM TVM
Dei Sub Numine Viget



HISTOIRE DES NOBLES PROUESSES ET VAILLANCES DE GALLIEN RESTAURÉ,

Fils du noble Olivier le Marquis, et de la belle Jacqueline, fille du Roi Hugon, Empereur de Constantinople.



A LILLE,

Chez PILLOT, Imprimeur-Libraire, rue des Prêtres, près de la Petite-Place.



PROLOGUE.

POUR éviter oisiveté, et pour mettre plusieurs mélancolies hors de vos cœurs, gens mondains, abandonnés et livrés à plusieurs folies par faute d'instruction, et n'avoir aucun passe-temps après vos réfections, considérez que le temps passé vous vous êtes occupés à plusieurs jeux et divers ébattemens, à cause que vous n'aviez pas abondance de livres, par quoi vous pourrez voir en ce présent livre appellé Gallien Restauré, lequel fut le fils du comte Olivier, marquis, qui par ses belles prouesses et les merveilleux faits d'armes, a réduit toute la sainte foi chrétienne. Pour vous en parler plus amplement je vous dirai la pure vérité, car autrefois en a été fait un Roman auquel il n'y avoit pas le quart des faits de Gallien. Cependant j'ai tant fait que j'ai trouvé toutes les vraies chroniques françaises, lesquelles étoient à St. Denis en France, et en ai composé ce beau Livre selon le vrai sens que j'ai trouvé. Ledit Roman est appellé Gallien Restauré, à cause qu'il restaura toute la chrétienneté, après la mort des douze Pairs de France, et fut icelui Gallien engendré de Jacqueline, fille du Roi Hugon, Empereur de Constantinople, par si plus amplement vous pourrez voir. Par quoi si vous trouvez quelques fautes à la lecture, vous veuillez excuser le Translateur, parce qu'il n'y a personne qui soit exempt d'en faire. J'ai translaté ce Roman des rimes en proses, afin que plusieurs y prennent plaisir, à cause que les entendemens sont de divers opinions et fantaisies.

HISTOIRE DE GALLIEN RESTAURÉ.

CHAPITRE PREMIER.

Comme après que l'empereur Charlemagne eut défait beaucoup de Turcs et de Payens, et mis aussi plusieurs Royaumes en sa puissance, se mit en chemin pour aller visiter le saint Sépulcre de Notre-Seigneur Jesus-Christ en Jérusalem.

APrès que l'empereur Charlemagne eut conquis plusieurs cités, villes et royaumes, et qu'il se vit en paix, en reconnoissance des grandes graces que Notre Seigneur lui avoit fait, il fit vœu d'aller visiter le saint Sépulcre en Jérusalem. Environ la fête de l'Ascension, Charlemagne tint cour plenière à Paris, à laquelle étoit Roland, neveu de Charlemagne, Olivier le Marquis, et plusieurs grands seigneurs et barons, comme Allemands, Flamands, Frisons, Biernois, Limousins et plusieurs autres nations étrangères, lesquelles seroient longues à raconter, et là fut un grand festin.

Charlemagne dit à haute voix devant tous les assistans qui étoient assemblés en sa présence, vous savez qu'avons la merci du Sauveur du monde, conquis à force d'armes jusques de la Lepre Noiron, et en maints pays et places avons fait plusieurs grandes destructions. Outre plus, vout savez qu'il n'est homme sur la terre plus puissant que moi, ni qui a tant d'amis. La reine qui étoit là présente, voyant les paroles de Charlemagne, commença à dire : Sire empereur, entendez ma parole ; vous dites que vous êtes le plus puissant et le plus riche qui soit au monde, sachez qu'il y a un roi, lequel est plus puissant sans comparaison. Quand Charlemagne entendit parler la reine, en son cœur fut courroucé, et dit : Dame, je vous prie que disiez quel est ce roi qui est plus puissant que moi, car je promets à Dieu que quand je serai de retour du voyage que j'ai entrepris, que je suis délibéré de l'aller visiter pour savoir sa puissance. La reine voyant le courroux de Charlemagne, lui dit : Sire, je vous prie

que ne preniez à déplaisir ce que je vous ai dit, mais sachez que toujours ai ouï appeller le roi Hugon, empereur de Constantinople, le plus puissant qu'il soit en tout le monde. Et après que ces paroles dites, Charlemagne appella son neveu Roland, le comte Olivier et tous les autres Pairs de France, et leur dit : Seigneurs, je vous recommande mon pays, car j'ai résolu d'aller visiter le saint Sépulcre de Notre-Seigneur Jesus-Christ. Et pourtant, s'il y a aucun de vous qui veuille faire le voyage avec moi, il me fera plaisir, et je le récompenserai. Roland et Olivier voyant la volonté de Charlemagne, lui dirent : Sire, nous ne vous quitterons pas, et tous les autres pairs dirent de même; dont il les remercia; il fit préparer son équipage, et aussi chacun des douze Pairs se prépara, lesquels prirent congé des dames et damoiselles. Pensez que maints pleurs et lamentations furent faits, lesquels seroient bien longs à raconter. Après le congé pris, ils se mirent en chemin; et tant exploitèrent par leurs journées, qu'ils passèrent tout le pays d'Hongrie, et le mont d'Aspremont, qui est très-fort passage, et tant firent, qu'ils arrivèrent en Jérusalem.

Charlemagne et les douze Pairs de France étant en Jérusalem, connurent que Notre-Seigneur les avoit bien gardés, vûs les passages lesquels ils avoient passés sans avoir aucune contradiction. Ils furent droit au Temple, où étoit le saint Sépulcre de Notre-Seigneur, et y croyant entrer dans le Temple, trouvèrent les portes fermées avec de gros et merveilleux verroux de fer. Charlemagne voyant qu'ils ne pouvoient entrer dedans, adressa sa parole vers la Mère de Jesus-Christ, en disant : glorieuse Mère du Sauveur du monde, vous savez que j'ai laissé le pays de France, d'Allemagne, de Flandres, et plusieurs autres contrées, pour venir visiter le lieu où fut posé le précieux corps de votre doux enfant Jesus, je vous prie qu'il vous plaise me faire la grace que dedans ce Temple je puisse entrer avec tous mes gens, afin que nous puissions honorer ce précieux Sépulcre. Et incontinent que Charlemagne eut achevé son oraison, les portes de l'Eglise s'ouvrirent sans que nul n'y mît les mains. Lui connoissant le beau miracle entra dévôtement, lui et tous ses gens dedans le Temple, et trouvèrent douze chaises fort précieuses, et au milieu des douze chaises il y en avoit une qui faisoit la treizième, qui en beauté passoit toutes les autres, c'étoit celle où Jesus-Christ s'assit, lorsqu'il ressuscita de mort à vie: Chacun des douze Pairs, après qu'il eut honoré ce saint lieu, ils se mirent en chacune des douze chaises, et le roi s'assit en celle qui étoit au milieu. Puis tous ensemble remercièrent Notre-Seigneur Jesus-Christ de la grace qu'ils leurs avoit faite d'être venus en ce saint lieu. En ce ce Temple entra un chrétien, lequel demeuroit en Jérusalem, ce chrétien regardoit très-volontiers Charlemagne, et ainsi comme il l'admiroit, il vit sortir de son visage une clarté reluisante, laquelle ressembloit à un rayon du Soleil ; et lui sembloit que ladite clarté illuminoit tout le Temple. Ce chrétien voyant cette belle clarté qui sortoit de la bouche de ce noble empereur Charlemagne, plus il s'appliquoit à le considérer. Lors comme il l'admiroit fut aucunement épouvanté, car il lui sembloit qu'il fût transporté de son entendement, il sortit vîtement hors du Temple, et courant vers le Patriarche de Jérusalem pour lui dire ce qu'il

avoit vû au Temple, de laquelle chose le Patriarche fut fort étonné, et fit appeller tous les gens d'Eglise, et les fit vêtir très-honorablement d'ornemens très-riches, puis se mirent tous dévôtement en procession, approchant vers ledit Temple, auquel étoit le noble empereur Charlemagne, et les douze Pairs de France.

Charlemagne voyant l'honnêteté du Patriarche, et voyant aussi venir la belle procession, se leva de sa chaise où il étoit assis, et en s'humiliant vint au-devant, accompagné des douze Pairs. Quand le Patriarche vit la grande humilité du noble empereur Charlemagne, il le prit par la main et le leva amiablement. Comme il regardoit Charlemagne, il vit une clarté qui étoit en manière de raye de Soleil, qui sortoit de sa bouche : Charlemagne leva les yeux vers le ciel, remerciant Notre-Seigneur de la grace qu'il lui avoit donnée d'être venu en ce saint lieu. Après que le Patriarche eut vu cette clarté, et qu'il eut relevé le noble empereur Charlemagne, il lui demanda ce qu'il cherchoit et d'où il étoit, et quels gens il menoit avec lui. A quoi il répondit Charlemagne, qui étoit roi de France, et avoit avec lui son neveu Roland, le comte Olivier et plusieurs autres barons, et qu'ils étoient venus en ce pays pour honorer le saint Sépulcre où fut posé le corps de Jesus-Christ. Quand le Patriarche l'entendit ainsi parler, très-honorablement le reçut et les régala environ l'espace de quinze jours dedans Jérusalem, puis Charlemagne fit requête au Patriarche qu'il lui plût de lui donner des saintes Reliques, et qu'en l'honneur d'icelles il feroit fonder de belles Eglises et Monastères, s'il pouvoit retourner en France. A quoi le Patriarche répondit, que très-volontiers il le feroit, car bien savoit que s'il ne lui donnoit pas de bon gré, que par force en prendroit, et qu'il n'y avoit roi, ni duc en tout le monde, à qui il en voulût donner, sinon à lui ; dont l'empereur Charlemagne, le remercia grandement du don qu'il lui avoit offert.

CHAPITRE II.

Comme le Patriarche après qu'il eut reçu Charlemagne et les douze Pairs de France, lui donna plusieurs saintes Reliques, lesquelles furent mises dans un petit coffre très-honorablement. Et comme ledit Charlemagne prit congé dudit Patriarche.

APrès que le noble empereur Charlemagde se fut reposé et rafraîchi environ l'espace de quinze jours avec le Patriarche, il lui dit amiablent qu'il lui plût lui donner des saintes Reliques : A quoi le Patriarche consentit, car plusieurs fois avoit ouit parler de lui et des douze Pairs, et qu'ils étoient gens qui mettoient peine d'exaucer la foi catholique. Par quoi considérant le bien qui étoit en eux, le mena au Temple où étoient les saintes Reliques, et donna à Charlemagne du saint Suaire de Notre-Seigneur et de sa chemise, avec le plat où il mangea le poisson, la ceinture de la Vierge et de son précieux lait, du bras de saint Siméon, et du glorieux ami

de Dieu saint Ladre, et plusieurs autres belles et précieuses Reliques, lesquelles furent posées très-honorablement en un petit coffre, dont Charlemagne le remercia grandement, puis prit congé de lui, et se mit en chemin pour s'en retourner en France. Avant son département, le Patriarche dit à Charlemagne; très-noble empereur, vous savez que long-temps vous avez prétendu d'exalter et augmenter la sainte foi catholique, je vous prie que vous soyez sur vos gardes; car les payens sont malicieux. Outre plus, vous êtes hors de votre pays, et ne connoissez pas les passages comme il faut. Si ainsi étoit; qu'il vous fissent mal, j'en serois fâché. Charlemagne voyant le bon amour du Patriarche, il le remercia, lui disant qu'il plaisoit au Sauveur du monde, qu'il lui plût faire cette grace de retourner sans danger, que sitôt qu'il y seroit, que jamais il ne cesseroit qu'il ne les eût mis à mort, ou qu'ils renonceroient à leur loi et tiendroient la foi de Jesus-Christ: Desquelles paroles le Patriarche en fut fort joyeux.

Charlemagne se mit en chemin, et plus ne séjourna en Jérusalem. Le Patriarche lui donna sa bénédiction; et à Dieu le recommanda, qu'il le voulût garder de tous dangers.

Charlemagne trouva plusieurs fleuves à passer, mais Notre-Seigneur et les saintes Reliques qu'il portoit, montroient-t-elle vertu et puissance, que lui et sa suite pouvoient passer sans danger, ni sans avoir navires, ni galères, en tous les lieux où ils passoient étoient les aveugles illuminés, les bossus et contrefaits en belles statures, et plusieurs autres beaux miracles lesquels seroient longs à raconter.

CHAPITRE III.

Comme Charlemagne et les douze Pairs de France furent assaillis dans un bois, lequel contenoit deux journées à passer, par un Turc nommé Bremont, lequel avoit bien vingt mille Turcs avec lui.

CHarlemagne exploitoit le pays au plus bref qu'il pouvoit, et tant chevaucha qu'il arriva en un bois, lequel duroit environ deux journées à passer. Dans ce bois s'étoit embusqué un Turc nommé Bremont, qui étoit le plus puissant qui fût en cour Payenne. Il avoit avec lui bien vingt mille Turcs, et étoient embusqués dans le bois pour tâcher de défaire Charlemagne et les douze Pairs. Et comme Charlemagne fut environ la moitié du bois, il regarda un peu à quartier et apperçût lesdits Turcs dont il fut fort étonné, il commença à parler à Roland son neveu, et lui dit, mon neveu, regardez que de Turcs voilà devant nous: Hélas! maintenant je vois que la noblesse de France sera mise à mort. Roland voyant le deuil de son oncle, fut courroucé en son cœur et lui dit, mon oncle, ne vous déconfortez de rien, car tant que je tiendrai Durandal en main, et que mon compagnon Olivier ne sera mis à mort, je ne craindrai les Payens, fussent-ils encore cent fois autant. Quand le duc de Naimes de Bavière entendit ainsi parler Roland, il dit à Charlemagne: Sire empereur, si vous croyes votre neveu, je crois qu'aujourd'hui

nous mourrons tous, car il faut qu'il ait le diable au corps; mais je conseille que nous devrions prier le Sauveur qu'il lui plaise de donner puissance aux saintes Reliques que nous portons, que ces maudits infidèles ne nous puisse nuire : lequel conseil fut fait, et tous se mirent en prières et oraisons; quand Roland entendit le conseil, il dit ainsi, priez tant que vous voudrez; car je ne veux prier que Durandal mon épée, qu'elle fasse tel meurtre de ces mécréans, qu'on en parle à jamais. Les Payens pensant à déconfire, les douze Pairs croyans approcher; mais Notre-Seigneur montra un beau miracle; car quand ils voulurent tirer leurs épées ils devinrent comme des pierres et rochers. Quand Roland qui étoit tout prêt de frapper sur eux, vit que ce n'étoit que pierres et rochers, il pensa qu'il étoit enchanté dont il fut étonné, et en se retournant vit Charlemagne et les barons, lesquels étoient tous dévôtement à genoux devant les saintes Reliques, en prières et oraisons. Alors le noble duc Roland, apperçût que Jesus-Christ le Sauveur du monde avoit fait ce beau miracle, dont humblement se mit en prière et oraison, remerciant Notre-Seigneur de bon cœur.

CHAPITRE IV.

Comme Charlemagne et les douze Pairs de France, après le miracle fait, ils sortirent du bois et descendirent un pré, auquel ils trouvèrent un Pavillon qui étoit au roi Hugon.

CHarlemagne et les douze Pairs de France, après ce beau miracle fait, marchèrent tant qu'ils sortirent du bois, et vinrent dedans un pré, où étoit un Pavillon tout peint de couleurs très-riches, au-dessus il y avoit une pomme d'or grosse et massive, sur laquelle étoit attachée une Escarboucle qui étoit fort précieuse, car depuis elle rendoit une clarté éblouissante. Dans ce Pavillon ne demeuroient que porchers et vachers; lesquels avoient grande quantité de pourceaux et de vaches à garder, ce beau Pavillon étoit au roi Hugon, empereur de Constantinople, l'un des plus riches et puissans qui fût en tout le monde.

Ce roi Hugon n'aimoit pas le déduit de la chasse des chiens ni des oiseaux; mais mieux aimoit un bon porcher ou vacher, quand avoient des gras bœufs et gras pourceaux, qu'il ne faisoit toute autre plaisance. Ses porchers et vachers avoient une plus grande audace en sa cour que n'avoient les gentilshommes. Il étoit aimé de ses sujets.

Il faisoit tenir une bonne justice; il alloit labourer les terres à la charrue, car il étoit instruit dès sa jeunesse à ce faire; il tenoit son pays en bonne paix, et à cause de sa grande richesse, toutes et quantes fois qu'il vouloit, il avoit du monde à grand nombre; il étoit doux à chacun. Or, vous laisserai à parler du roi Hugon, et retournerai à parler de Charlemagne et des douze Pairs de France qui étoient hors de ce bois, et regardoient ce beau Pavillon.

Le noble Charlemagne et les douse Pers de France, étant hors de ce bois,

arrivèrent en un pré, auquel y avoit un beau Pavillon, comme dessus avez ouï. Charlemagne le regarda volontiers, à cause de la beauté qui étoit audit Pavillon. Après qu'il l'eut long-temps regardé, il le montra à Roland et aux autres Pairs, disant : Seigneurs, voici une grande richesse, mais je promets à Dieu que si c'est aux payens, ce sera à nous sans nulle contradiction. A quoi répondirent les barons, qu'en France ils porteroient tout ce trésor. Incontinent Charlemagne quitta son cheval et se mit en chemin droit vers ledit Pavillon et demanda à qui il étoit. Alors sortit un des porchers et vint à la porte dudit Pavillon, et apperçût Charlemagne, lequel il demanda quels gens ils étoient, à qui étoit ce riche Pavillon. Le porcher lui dit qu'il étoit au roi Hugon, empereur de Constantinople, et que dedans étoient les porchers qui avoient porcs à milliers à garder, et quand ce venoit au mois d'août, ils avoient chacun cent septiers de froment. Quand Charlemagne entendit parler le porcher, il en fut fort étonné, et incontinent l'interrogea du domaine du roi Hugon, lequel lui dit volontiers. Après ces paroles dites, Charlemagne lui demanda s'il le pourroit loger cette nuit en ce Pavillon, car la nuit approchoit. Le porcher lui répondit qu'il le logeroit volontiers et tout son bagage, et fussent-ils cent fois autant, ils auroient pain, vin et viande de toute sorte à son plaisir. Quand Charlemagne l'entendit ainsi parler il le remercia, puis mit pied à terre et aussi les douze Pairs. Ce porcher les reçut honnêtement, car il avoit assez de biens audit Pavillon : quand Roland vit ceci, il dit à Charlemagne, certes mon oncle, s'il étoit su en France que nous eussions logé en la maison d'un porcher, il nous pourroit être reproché. Quand Charlemagne eut écouté Roland, il lui dit : mon neveu, n'en parlez plus, car la maison d'un riche porcher vaut bien celle d'un pauvre chevalier. Incontinent le porcher pria Oger le Danois, qu'il voulût être le maître-d'hôtel, on prépara les tables, pain, vin et viandes, de plusieurs sortes furent apportés ; puis chacun a pris sa réfection bien honorablement. Et quand Roland vit qu'Oger servoit, il commença à rire, en disant aux autres barons : Seigneurs, Dieu a fait aujourd'hui un beau miracle ; Oger a été maître-d'hôtel de la maison d'un porcher, et tous les Pairs se prirent à rire ; ils furent bien servi, Charlemagne ainsi que les douze Pairs. Après le repas, chacun remercia Notre-Seigneur de la bonne fortune qui leur étoit venue, puis le porcher dit à Charlemagne, sire, je vous prie qu'il vous plaise me dire de quelle contrée vous êtes, car vous semblez tous être de noble lignage.

Vous êtes tous beaux hommes, puissans et de belle corpulence ; quand Charlemagne entendit le porcher, et qu'il avoit grande volonté de savoir le pays et contrée dont ils étoient, et qu'il lui demandoit de si bon et ardent desir, d'un zêle d'amour lui dit : Mon ami, croyez fermement que nous sommes tous Français, et m'appelle Charlemagne, je tiens en ma sujestion la troisième partie du monde, et celui que vous voyez est mon neveu Roland, l'un des forts et puissans qui soit en tout le monde, et les autres que vous voyez sont Pairs de France, tous grands princes et seigneurs. Quand le porcher entendit ainsi parler Charlemagne, en son cœur, il fut fort étonné, puis il dit doucement à Charlemagne qu'il ne lui déplût, s'il n'avoit

été

été si bien servi comme lui appartenoit. Les lits furent préparés, chacun alla prendre son repos jusques au lendemain qu'il fut jour, puis Charlemagne monta à cheval, et pris congé du porcher qui l'avoit très-honorablement reçu, puis se mit en chemin.

CHAPITRE V.

Comme Charlemagne et les douze Pairs de France trouvèrent le Pavillon vacher, lequel étoit au roi Hugon.

CHarlemagne et les douze Pairs de France firent si grande diligence, qu'ils trouvèrent un autre pavillon, où étoit le vacher, lequel avoit gras bœufs et vaches qui étoient au roi Hugon ; car ce roi mettoit toute son affection à avoir grande provision de bétail pour l'entretènement de son domaine. Quand Charlemagne vit ce beau pavillon il approcha près, puis appella ceux qui étoient dedans, lesquels sortirent vîtement pour savoir ce que c'étoit, et incontinent demandèrent à Charlemagne ce qu'il cherchoit et demandoit. A quoi il répondit, qu'il cherchoit le roi Hugon, lequel avoit tant oui priser et honorer, et aussi qu'il demandoit s'il pourroit être logé, lui et toute sa compagnie cette nuit. Quand le maître des vachers entendit que Charlemagne cherchoit le roi Hugon, et qu'il demandoit logis pour la nuit, il lui dit : Seigneur qui que vous soyiez, vous semblez être gens de grande noblesse, et pour cause que vous cherchez mon maître le roi Hugon, lequel est le plus riche roi qui soit en tout le monde, céans serez logés fussiez-vous dix mille, mettez, s'il vous plaît, tous pieds à terre, car vous serez servi tous de bon pain, bon vin et bonnes viandes ; Charlemagne entendant les paroles du vacher, et sans nul délai mit pied à terre, et le vacher lui vint tenir l'étrier, dont Roland commença fort à rire ; puis tous les Pairs descendirent de leurs chevaux, lesquels furent mis à l'écurie et bien pansés. Charlemagne et tous ses gens furent cette nuit servi à coupes d'or et d'argent qui lui furent apportés pour le servir honorablement. Le vacher vint servir Charlemagne, et lui présenta deux gras chapons devant lui appareillés ainsi qu'il appartenoit.

Quand Roland vit le vacher qui servoit ainsi Charlemagne, il commença à dire ; Dieu a fait aujourd'hui grandes graces à mon oncle d'avoir tant vécu, qu'un vacher l'ait servi ; de laquelle parole Charlemage et les douze Pairs commencèrent à rire. Quand chacun eut pris sa réfection, ils furent se coucher. Le lendemain se levèrent, montèrent à cheval, puis se mirent en chemin. Auprès d'un bocage ont trouvé un berger qui gardoit grande quantité de moutons, et avoit avec lui quarante garçons, lesquels étoient dans un riche pavillon. Et quand les douze Pairs eurent tout vus, Roland dit à Charlemagne, si le roi Hugon étoit aussi bien fourni de toutes armes de guerre, comme heaume, écus, lances et autres bâtons comme il a de bétail ainsi que vous voyez, tous les princes du monde ne le pourroient grever d'un bouton, pour ce je vous prie marchons tant que nous le trou-

vions. Certes, dit Charlemagne, j'ai grand desir de le voir, et ce disant piqua son cheval et vint au berger, auquel il demanda s'il le logeroit en son pavillon : Le berger lui dit qu'oui, très-volontiers pour l'amour du roi Hugon, et aussi que vous me semblez être de noble maison : Quand Roland vit que Charlemagne interrogeoit le berger, il dit à haute voix, jamais nous ne retournerons en France, que mon oncle Charlemagne ne sache comme sont gardés vaches, pourceaux et moutons. Lorsque Charlemagne et les douze Pairs furent descendus de cheval, sans longuement attendre la table fut mise, et honnêtement furent servis. Quand Roland vit que le berger servoit Charlemagne, il se prit à rire, disant : Seigneurs, il n'est homme qui à grand peine pût servir mon oncle ni jouir de lui, mais ces vachers, porchers et bergers en font à leur déplaisir, je crois certainement qu'il veut apprendre leur métier, et tous commencèrent à rire ; après que chacun eût soupé le sommeil les prit, ils se couchèrent et reposèrent toute la nuit, le matin se disposèrent à partir du pavillon et cheminèrent en descendant une montagne en laquelle ils trouvèrent un jeune messager qui marchoit vîtement. Charlemagne desirant savoir qui il étoit, piqua son cheval, quand il fut près lui dit : messager, Dieu vous garde, dites-moi, s'il vous plaît, qui vous êtes : Sire, dit le messager, je suis au roi Hugon, voici à ma ceinture une boîte d'or où je porte les lettres quand je fais quelque message pour lui. Charlemagne fut joyeux d'ouïr telles nouvelles, il dit au messager, dis-moi où est le roi Hugon, car je desire le voir : Le messager dit à Charlemagne Sire, il est en une vallée par-deça Constantin, où il mène la charrue, laquelle est toute d'or et d'argent, et émaillée de pierreries, qui est une chose très-riche, car je crois que jamais homme ne vit chose de si grandes richesses puis se mit à partir, le messager dit à Charlemagne que le roi Hugon avoit été instruit dès sa jeunesse à conduire la charrue. Lors Charlemagne dit aux Pairs de France, jamais je n'ai entendu dire qu'un roi fût charretier, j'en ai grand deuil je vous le certifie. Bien pensifs Charlemagne et les douze Pairs tellement qu'ils trouvèrent le roi Hugon qui menoit la charrue aux champs laquelle étoit d'or et d'argent, les bœufs qui la menoient avoient les colliers battus de fin or et couverts de perles. Quand Roland vit la richesse, il dit à Olivier, allons-y tôt je vous en supplie, si cette charrue étoit en France, je vous jure ma foi que je la romprois et en ferois battre monnoie pour avoir de l'argent, afin que nous allassions en Espagne conquérir les mécréans et convertir le peuple à la foi que nous professons, car quelque richesse qu'on ait, si on ne la fait valoir elle est perdue.

CHAPITRE VI.

Comme après que Charlemagne eut trouvé le roi Hugon, il fut honorablement reçu et séjourna en son riche palais.

CE roi Hugon menoit la charrue aux champs, laquelle étoit ornée très richement ; il avoit à son chapeau une perle, laquelle rendoit grande clarté parce que le soleil flamboit dessus ; cette perle étoit si grande qu'elle lui cou

vroit la tête, et avoit un beau mulet richement harnaché. Sitôt que Charlemagne et les Pairs le virent en tel état ils le saluèrent, et quand le roi Hugon les vit, il s'inclina vers eux : après toutes les salutations faites, le roi Hugon demanda à Charlemagne qui il étoit, et d'où il venoit.

A quoi Charlemagne répondit : Je suis Charlemagne roi de France, et n'y a homme au monde, soit roi ou empereur qui ne me redoute. Nous venons du saint Sépulcre où Jesus-Christ fut mis, nous ne cherchons que des bêtes pour nous loger; quand le roi Hugon eut entendu Charlemagne, il dit : Doux ami, ne vous souciez; car aujourd'hui je vous logerai royalement. Alors Roland dit à Olivier, je voudrois tenir cette charrue et monta dessus un mulet richement orné, puis mena Charlemagne et les douze Pairs en son palais, lequel étoit si riche, qu'il n'est langue qui puisse raconter la beauté ni la richesse de ce château; car les murs étoient d'albâtre, et les pillers d'ivoire, à l'entour dudit château il avoit bien cinq cens tours, et pour sa grande beauté, il fut de Constantin appellé Constantinople : quand les douze Pairs virent cette richesse ils furent bien étonnés : lors Roland se prit à dire, je voudrois que nous tinssions à Paris cette charrue et ce charretier. je vous promets que je ferois forger de bons florins. Charlemagne et les douze Pairs montèrent au château, auquel le roi Hugon les reçus honorablement. Le roi Hugon avoit deux enfans mâles et une fille, les plus beaux qu'on puisse voir, l'un des enfans avoit nom Tibers, et l'autre Henry; et la fille avoit nom Jacqueline, comme il est trouvé dans l'histoire. Les enfans vinrent au devant des François, Charlemagne et le roi Hugon entrèrent au palais, et les barons après, et quand ils furent dedans, Charlemagne s'assit sur un marbre, et auprès de lui le roi Hugon, sa femme et sa fille Jacqueline. Quand Olivier vit cette belle fille auprès de lui, il ne pouvoit se lasser d'en admirer la beauté et fut bien amoureux d'elle. Le roi Hugon fit honnêtement servir à table Charlemagne et les douze Pairs. Mais Olivier ne mangeoit point et étoit tout pensif et rêveur, parquoi Roland lui demanda s'il étoit courroucé contre quelqu'un. Olivier répondit, non, je vous dirai vérité, sachez que quand je vois la fille du roi Hugon, je suis ravi de son amour, car elle est si belle, si aimable et gracieuse, que j'ai beaucoup d'amitié pour elle, Roland se mit a rire, disant, vous êtes un vrai pélerin qui venez du saint Sépulcre, et cependant vous vous attachez au sexe. Quand ils eurent pris leur réfection, le roi Hugon fit préparer treize lits en une chambre et les fit tous encourtiner de sandal, au milieu de la chambre il y avoit un lit fort solemnel, lequel étoit préparé pour Charlemagne; quand ils furent tous couchés Charlemagne ne pouvoit dormir, lors appella les douze Pairs et leur dit : Seigneurs, je vous prie de dire quelque chose pour rire, car je ne puis dormir, alors Roland répondit, sire, c'est à vous de commencer quelques discours joyeux.

En cette salle il y avoit un piller de marbre qui étoit creux, et dedans il y avoit un homme qui écoutoit ce que les Français diroient pour le raconter au roi Hugon. Charlemagne commença à parler le premier et dit : Nous venons du saint Sépulcre où nous avons vu la couronne et les clous de Notre-Seigneur, le roi Hugon est très-riche et redouté, nous sommes en sa cour,

où nous avons été honnêtement reçus, jamais ne sera heure que je ne lui en sache bon gré, il a le plus riche palais qui soit en toute la chrétienneté; mais il n'y a homme en sa cour que s'il avoit vécu son haubert et qu'il eût le chef armé de deux heaumes de fin acier, je les couperois d'un coup de mon épée. Quand l'espion l'ouït ainsi parler, il dit en lui même: Ah! Charles, on a bien dit au roi Hugon que vous aviez un hardi courage, et que nul ne vous fit jamais guerre que vous ne vainquissiez, mais le roi Hugon fit grande folie de vous loger. Après que Charlemagne eut parlé, il dit à Roland qu'il parlât, et Roland dit: je prendrai au matin mon cor et en donnerai de si grande force, que je ferai tomber toute la cité en un tas, et si le roi Hugon venoit au-devant, je lui brûlerois la barbe; quand l'espion l'entendit il eut grande peur et dit en soi-même: Hélas! si Roland fait ce qu'il dit il me faudra mourir, maudite soit l'heure qu'il fut né de mère, quand par lui la cité tombera.

Après que Roland eut parlé, Olivier dit: Seigneurs, je ne me vante pas, mais si je tenois en ce lit la belle Jacqueline, fille du roi Hugon, je la caresserois quinze fois. L'espion pensa en son cœur qu'Olivier étoit homme pour enlever la fille du roi, quelque pélérinage qu'il eût fait. Après qu'Olivier eut achevé son propos, Oger se prit à dire: Seigneurs, je vous promets que demain je romprai ce gros pilier qui est en cette salle et ferai branler toute cette maison; quand l'espion qui étoit dans ledit pilier entendit Oger, il se prit à pleurer: disant: Hélas! vrai Dieu, que dois-je faire? je crois que tous les diables m'ont mis en ce pilier; si je pouvois échapper, pour tout l'or du monde je n'y reviendrois plus. Sitôt qu'Oger eut finit de parler, Bernard commença à dire, demain matin si je veux j'abattrai ce palais, et quand je le verrai tomber je ferai un si beau saut, que sans mal avoir je partirai de céans. Quand il eut entendu cela, il se prit à rire en soi même: Hélas! vrai Dieu, me faut-il mourir misérablement? si les Français se peuvent endormir je sortirai de ce pilier, et m'en irai si loin qu'ils ne me tiendront pas. Après que Bernard eut parlé, Emery dit, et moi demain matin je leverai d'une main cette grosse pierre qui est en la cour, et par dépit je la jetterai contre le mur du palais, de si grande force que j'en abattrai trente toises. L'espion qui trembloit de peur dit: à Dieu ne plaise que aye la puissance d'endommager un tel palais, qui est si fort et si plein de richesses, certes, auroit grand métier d'hôtes, qui vous logeroit plus d'une nuit. Et lorsqu'Emery eut fini son propos, Gannes se mit à parler et dit: Demain quand nous serons au palais et que le roi Hugon boira et mangera, je lui donnerai tel coup sur le col que je lui romprai la gorge. Quand l'espion entendit Gannes si fièrement parler il se prit à dire tout bas: Oh! que tu es traître de courage, tu es homme pour faire un jour quelque grand outrage, je n'ai point encore ouï dire aux autres si cruelle parole, mon Dieu, je suis bien malheureux d'être né, et je crois certainement que par toi seront faits maux innumérables. Incontinent que Gannes eut proposé son dit: Naimes commença à Parler et dit: Si le roi Hugon me donnoit trois hauberts menus, incontinent que je les aurois vêtus, quoique je sois vieil et rompu, je sauterai quinze toises plus hauts que les murs qui sont autour du

Palais, puis me coucherai sur la terre et m'étendrai et me retournerai si fort que les trois hauberts se rompront comme la paille est rompue aux pieds. Quand l'espion eut ouï Naimes ainsi parler, il dit en lui-même : Hélas ! or, vois-je bien que le palais du roi Hugon est perdu, quand il a logé tels gens, mais par tous les diables d'enfer, qui eût pensé que ce vieillard auroit tant de force, vue qu'il a bien six-vingts ans, je crois que sur la terre il n'y a gens pareils à ceux-ci, ni qui sache faire de si terribles choses qu'ils disent qu'ils feront. Après que Naîmes eut fini, l'archevêque Turpin commença à parler, disant : Je vuiderai demain toute l'eau de cette rivière qui passe contre le palais, et le ferai venir dedans Constantin, et n'y aura homme, soit nobles, bourgeois, marchands, dames, damoiselles ni autres gens qu'en leurs maisons, je ne fasse flotter en l'eau. L'espion se prit à dire : O Dieu ! qui êtes mort en l'arbre de la croix, ne veuillez permettre qu'un tel outrage soit fait. Mauvais conseil eut le roi Hugon quand il amena tels gens loger en son palais, qui maintenant lui veulent faire tant de dommage. Quand l'archevêque Turpin eut achevé son propos : Gerard de Mondidier se prit à dire : Si le roi Hugon me donnoit trois chevaux, et qu'il les mit en un sentier pas loin l'un de l'autre, et que mon corps fût armé de trois harnois aussi pesant que trois forts et puissans chevaliers portant hauberts en guerre, je sauterai du premier jusqu'au tiers sans toucher au second ; et du grand saut que je ferai dessus ce cheval, je lui romprai les os, fût-il le plus puissant qui soit en tout le pays du roi Hugon. Quand l'espion eut entendu ainsi parler Gerard de Mondidier, il fut si pensif et émerveillé d'avoir ouï telles paroles qu'il dit en son cœur, glorieux Dieu, le roi Hugon n'a pas besoin d'avoir un tel page, jamais je ne vis ni ouï parler d'homme qui fut plus léger que celui-ci. Après que Gerard de Mondidier eut tout dit, Richard de Normandie commença en cette manière : Si le roi Hugon prenoit six hommes les plus forts et puissans de toute la cité et les fasse armer à son plaisir et volonté en telle façon qu'il voudra, puis après qu'il mette un grand cuvier sur la terre, et qu'il soit plein de plomb bouillant, et puis que je sois tout nud, et que les six hommes tous armés soient tous six troussés mon col, je sauterai dedans le cuvier, et sortirai dehors, si bien que les six hommes seront étonnés, et auront le cœur crevé dans le corps de la chûte que je ferai, sans que le plomb m'ait échaudé. L'espion fit cette exclamation : Je crois mon Dieu ! que ces gens ici sont composés d'acier. Après Garin se prit à parler, disant, devant qu'il soit demain matin je mettrai toutes les pierres du palais en la forêt, de sorte qu'il ne demeurera cerfs, sangliers, ni autres bêtes sauvages que je ne mette à mort ; l'espion dit tout bas : Que puisse mourir de malle-mort celui qui vous montra le chemin des céans. Ensuite Berenger parla et dit : Que le roi Hugon prenne demain six épées d'acier les meilleures qu'il pourra trouver, puis les fiche à demi en terre, et serai tout nud avec mes braves, je sauterai dessus les pointes de telle façon que je les romprai sans me blesser. Alors Roland et Oger lui dirent : Nous ne vous donnerons pas vos épées pour les gâter et rompre.

CHAPITRE VII.

Comme les douze Pairs s'endormirent après qu'ils eurent parlé, et comme l'espion sortit du pilier et raconta au roi Hugon, les conférences que les Pairs avoient faits, et comme il fut en grand danger.

APrès que les Pairs eurent fini de parler le sommeil les prit et s'endormirent, puis l'espion sortit du pilier creux qui étoit en la salle, si secrétement que nul ne l'ouït, et raconta au roi Hugon les conférences qui avoient été faites par les Pairs de France, tellement qu'il en fut fort courroucé en son cœur, et les eût tous fait mourir si ce n'eût été que Dieu aimoit Charlemagne, pour ses beaux faits et vertus dont il étoit rempli.

Mais nonobstant il dit qu'il les feroit tous pendre s'ils n'accomplissoient leurs desseins, avant qu'il fut le lendemain matin. Quand il fut jour le roi Hugon vint en la chambre de Charlemagne, disant : Roi de France, qui êtes si hardi de vous vanter de rompre mon palais, sachez que j'en suis courroucé. Je vous jure Dieu, que si vous n'exécutez ce que vous avez dit, je vous ferai trancher la tête à tous. Quand Charlemagne l'entendit si fiérement parler, il le regarda, parquoi Hugon eut grande peur, puis se retourna, disant tout bas : Vierge Marie, quel pélerin est-ce ici? maudite soit l'heure que je l'ai vû, car je suis presque mort du regard qu'il m'a fait, j'en ai le cœur si ému que de six mois je n'en serai rétabli. En la cour du roi Hugon, il y avoit un riche baron qui avoit servi Charlemagne, lequel avoit nom Isabas de Bourdeaux, il fut banni de France pour une faute qu'il avoit faite, le roi Hugon le vouloit faire Sénéchal de sa maison. Et quand il vit le roi si courroucé, il lui demanda ce qu'il avoit, il lui répondit, j'ai le cœur rempli de courroux et de tristesse de ce que les Français se sont vantés, ils disent qu'ils mettront mon palais par terre, enleveront ma fille et me feront plusieurs autres maux. Sire, dit Isabas, je connois bien Charlemagne, et sais que jusqu'à Bonatus il n'y a homme si fort, et Roland, car lui seul déferoit bien mille chevaliers, et tous les autres sont de même; mais pour les mettre à mort je n'ai point de meilleur conseil à vous donner; sinon que vous fassiez sonner par toute la cité, qu'incontinent la publication faite, petits et grands soient en armes, puis les aller prendre au pied levé. Le roi Hugon dit qui seroit fait, et s'il les pouvoit tenir qu'il les feroit tous occire. Il y avoit là à la cour du roi Hugon un jeune garçon qui étoit banni du château de Laon en Picardie, aussitôt qu'il entendit la trahison il se prit à dire tout bas: Si on m'a banni de France, ce n'est que par mon mal-fait, jamais je ne haïrai ceux de ma nation, certes je les avertirai, afin que chacun pense à soi, pour ce dit-on communément, jamais bon cœur ne peut mentir.

CHAPITRE VIII.

Comme le roi Hugon eût fait tuer les Pairs de France, si ce n'eût été un jeune homme qui le servoit, et s'étoient assemblés environ trente mille contre treize, lesquels furent presque tous tués par les Pairs.

ENviron l'heure que le roi Hugon fit armer tous ses gens pour mettre à mort les douze Pairs de France, un jeune homme vint parler au roi Charlemagne, et lui raconta toute la trahison que le roi Hugon lui vouloit faire et lui dit : Sachez que je suis natif de la ville de Laon en Picardie, en laquelle il y avoit un chanoine qui me vouloit maltraiter, mais j'eus le malheur de le tuer, parquoi je suis banni du royaume de France, et suis venu en ce pays, quoiqu'on m'ait chassé et banni de ce royaume, toutefois je ne pourrois endurer ni souffrir que votre majesté royale fût trahie. Sachez, sire, que pour les paroles que vous dîtes hier après souper, le roi Hugon vous fera tous mourir ; allez-vous-en de céans si vous voulez échapper. Alors Charlemagne lui promit de le faire rappeller de son bannissement et lui pardonna. Le jeune homme s'en alla, puis Charlemagne appella ses chevaliers et leur dit : Sachez, seigneurs, que tous les habitans de la ville nous veulent faire mourir pour les paroles que nous avons dites, il faut vaillamment nous défendre, afin que nous puissions tous retourner en France. Roland dit devant tous : Je sais bien que les bourgeois viennent sur nous, mais je vous promets que de Durandal mon épée, vous me verrez bien frapper, et en telle façon les escarmoucherai, que je ferai rougir tout le palais de sang ; et plus il en viendra, et plus j'en ferai mourir. Olivier dit tout haut, de Hauteclaire mon épée, j'en tuerai plus de mille. Alors dit le duc Naimes, je ne m'enfuirai prs quoique je sois vieil ; mais je frapperai tant que mon épée en retentira, nonobstant si je puis, je ferai tant par mon parler que nous partirons de céans ; chacun dit ce qu'il pensoit. Pendant qu'ils devisoient le roi Hugon qui étoit courroucé assembla ses gens, tellement qu'il s'en trouva plus de trente mille, contre les Pairs de France qui n'étoient que douze, et Charlemagne faisoit le treizième. Le roi Hugon alla vers le palais, y mena ses gens en criant, où sont ces faux et outrageux ? Quand Roland les entendit, il se leva disant : Soyons aujourd'hui vaillans. Alors le duc Naimes dit à Roland ; par le Dieu glorieux vous êtes trop ardent. A quoi Roland répondit, à tout perdre il n'y a qu'un coup périlleux : En disant cela il saillit sur leurs ennemis, Charlemagne le suivoit, et se mirent à tuer et tailler en pièces les habitans de Constantinople. Charlemagne avoit Joyeuse son épée, de laquelle il coupoit et tranchoit tout. Roland étoit de l'autre côté qui faisoit grandes merveilles, en bref, tous se portèrent si vaillamment, que jamais gens ne furent si bien secoués, car il en mourut plus de deux mille, et si ce n'eût été que le roi avoit fait publier que tous ceux qui fuiroient seroient pendus, ils se fussent tous sauvés du commencement de l'assaut ; car ils disoient que les Français étoient des diables venus d'enfer, tant ils

avoient de vaillances. Quand le roi Hugon se vit ainsi battre, il renforça ses gens croyant mettre à mort les douze Pairs. Il y avoit un bourgeois qui conseilloit au roi Hugon d'appointer avec Charlemagne, et qu'il devoit considérer que treize hommes en avoient mis à mort plus de deux mille, et que le sang des morts couroit à grand ruisseaux; je crois, dit-il, que nous avons le tort, car autrement treize hommes ne sauroient faire telle résistance, nonobstant, ils sont très-adroits de l'épée et nous mettroient tous à mort, car nous n'avons pas accoutumé de faire la guerre contre les Français, pour ce parlons à eux. Le roi Hugon fit sonner la retraite, puis alla vers Charlemagne et lui dit: roi Français, Dieu vous donne salut, vous savez que je vous ai logé en mon palais, et quand vous fûtes couchés vous fîtes vos entretiens de moi. Sire, dit Charlemagne, ne vous courroucez pas, car c'est notre coutume entre nous Français de nous ébattre pour passer le temps. Le roi Hugon plus fâché que devant, dit à Charlemagne: Je vous jure ma foi, que vous n'aurez paix avec moi si vous n'accomplissiez vos desseins, sinon je vous ferai à tous trancher la tête. Quand Charlemagne entendit cette parole, le visage lui rougit de colère, et dit fièrement à Hugon: Sire, nous n'avons rien dit par malice, et je vous jure que nous n'avons dit cela que pour nous divertir; mais puisque vous en parlez si avant, les paroles seront accomplies. Alors Roland dit, je vous promets que je ne faillirai point: Olivier dit, je vous jure que je ferai le mien ou on me donnera la belle Jacqueline, et au cas que j'y manque que l'on me coupe la tête. Chacun dit qu'il accompliroit ce qu'il avoit avancé. Après cela les gens du roi Hugon se retirèrent, et Charles se retira en une chambre avec les douze Pairs, lesquels prirent conseil les uns aux autres comme ils pourroient venir à bout des paroles qu'ils avoient dites. Roland dit à Charlemagne; mon oncle, comment nous seroit-il possible de faire ce que nous avons dit: et si nous le faisons, nous sommes en danger de mort? Charlemagne dit, ne vous souciez; Dieu nous aidera, car céans et en autres lieux il ne nous a point abandonné. Après ils furent tous entendre la Messe. Charles se mit en prières, invoquant Notre-Seigneur qu'il leur voulût donner secours: Incontinent sa prière faite, un ange du ciel lui apparût, et lui dit, Charles, sois assuré, car Dieu te mande par moi que les paroles dites seront accomplies; mais qu'il ne t'arrive jamais de dire telles paroles. Lorsque Charles entendit la voix de l'ange, il se mit à pleurer tendrement et rendit grace à Notre-Seigneur; puis vint aux douze Pairs, disant: Nobles barons, prenez réjouissance, car Dieu m'a fait savoir que nos paroles seroient accomplies. Quand les barons entendirent ces nouvelles, ils remercièrent dévôtement Notre-Seigneur et sa bénite Mère.

CHAPITRE

CHAPITRE IX.

Comme les paroles qu'avoient dites les douze Pairs furent accomplies, et comme Olivier coucha avec la belle Jacqueline, fille du roi Hugon, et laquelle fut engendrai Gallien Restauré.

LE roi Hugon fort courroucé s'en vient à Charlemagne et aux douze Pairs pour leur faire accomplir leurs paroles en disant: Venez, Olivier, vous savez de ce que vous vous êtes vanté si vous teniez ma fille, allons mettez à exécution ce que vous avez dit, ou autrement je vous ferai trancher la tête. Alors Olivier dit, si vous voulez que je l'accomplisse donnez-moi votre fille et je tiendrai ma parole; incontinent le roi Hugon fit préparer un lit richement garni auquel couchèrent la belle Jacqueline et Olivier. Le matin la belle Jacqueline dit à Olivier: mon ami, je vous promets la foi que j'assurerai mon père de l'exécution de vos paroles: Le noble Olivier la remercia grandement. Quand ce vint au matin. le roi demanda à sa fille Jacqueline, comment elle avoit passé la nuit: Certes mon père, je vous assure que ce jeune chevalier s'est acquitté de ses paroles de point en point; le roi se prit à rire. Après il dit qu'il vouloit qu'Emery fît ce qu'il avoit dit le soir; savoir, qu'il leveroit une pierre d'une main, laquelle étoit en la cour du palais, et qu'il en donneroit un tel coup coup contre le mur qu'il en abattroit trente toises. Cette pierre étoit si pesante que trente chevaux ne la pouvoient remuer de terre. Alors Emery se prit à dire: Certes je l'ai dit et le ferai, et en parlant il la prit par le milieu et la lança si fort contre le mur qu'il en abattit trente toises, (non par sa force; mais par la volonté de Dieu. Quand le roi Hugon vit cela il fut bien étonné, et dit: tous maçons doivent bien aimer un tel homme qui en un moment en a rompu autant qu'ils en pourroient faire en un an et demi, je crois que les diables l'ont fait venir en ce pays pour me faire dommage. Sire, dit-il, au roi Charlemagne, ce pas là un fait royal; je vous ai logé honorablement en mon palais, et vous me rendez le mal pour le bien. Charlemagne lui répondit; je ne vous fais nul déplaisir, car vous voulez que nos paroles soient accomplies, et encore si vous jugez à propos elles seront toutes exécutées. Il répondit qu'oui. Incontinent Turpin dit: je le ferai, mais si vous ne voulez être noyés, sortez tous de la ville; dans le moment Turpin monta en un grenier du palais, puis seigna la rivière (par la vertu et puissance de Dieu,) et l'a fit sortir et courir par la ville, tellement qu'il n'y eut chambre et autre lieu qui ne fût plein d'eau. Si vous eussiez vu le peuple de la ville crier à haute voix: Vrai Dieu, veuillez nous aider, car je crois que les Français sont venus à Constantin pour nous faire périr. Quand le roi Hugon vit la cité plein d'eau, il s'en vint à Charles, disant: Sire, je vous demande pardon en vous priant qu'il vous plaise que cette rivière retourne en son lieu, car tous les gens de Constantin sont presque noyés; de tous les hommes du monde vous êtes le plus puissant; je veux vous être soumis moi et tous mes gens. Quand Charlemagne l'entendit il se

prir à rire, et lui dit : Voulez-vous que l'on fasse encore ce que les autres ont dit; car ils sont tous prêts de les accomplir? Certes non, dit le roi, car tant que je vivrai, je n'oublirai de pareils faits, et dès maintenant je me soumets à votre service. Incontinent la couronne impériale fut mise sur le chef de Charlemagne. Alors le roi Hugon lui fit hommage et tint son pays de lui, puis Charlemagne fut proclamé premier seigneur, devant tous les habitans de Constantin. Ils séjournèrent huit jours au palais du roi Hugon, puis s'en allèrent et prirent congé de la belle Jacqueline, laquelle marqua beaucoup de regret pour l'amour de son ami Olivier. Le neuvième jour Charlemagne et les douze Pairs partirent et firent tant par leurs journées qu'en peu de temps ils arrivèrent en France, disant adieu au roi Hugon: Mais quand la belle Jacqueline les vit venir monter à cheval, elle regardoit Olivier bien tendrement, disant : Hélas ! dites-moi, s'il vous plaît, si vous ne me voulez point emmener avec vous, certes, je crois être grosse. Aussitôt Charlemagne et les douze Pairs de France se mirent en chemin, et la belle Jacqueline se prit à pleurer et dit : comment, Olivier mon ami, me laisserez-vous? Hélas ! menez-moi en France, au moins si je suis grosse d'un beau fils, vous le ferez nourrir avec vos amis. Certes, dit Olivier, douce amie, je vous promets que je vais conduire ma compagnie jusques en France, et puis je reviendrai et vous épouserai, s'il plaît à votre père. Olivier la quitta donc en jettant de grands soupirs et depuis ne se virent; car Olivier mourut à Roncevaux par la trahison du traître Ganelon. Neuf mois après la belle Jacqueline accoucha d'un beau fils qui fut nommé Gallien, lequel en son temps fut vaillant, et extermina plusieurs payens.

CHAPITRE X.

Comme le roi Charlemagne tint conseil avec les Français pour aller en Espagne.

QUand l'empereur Charlemagne fut arrivé en France, il ne se soucioit guère de chasser aux lièvres, cerfs, biches ni sangliers, il fit faire beaucoup de harnois à forger et forger des instrumens de guerre. Après ces choses faites il assembla tous tous les nobles seigneurs et barons de France, allemands, picards, champenois et plusieurs autres nations, il les fit venir à Paris en son palais royal, et lorsqu'ils furent tous assemblés, il leur dit : Seigneurs, il m'est venu un messager qui m'a averti que nos adversaires sont arrivés du côté de l'Espagne, lesquels font mourir tous les chrétiens. Vous mes barons et mes chers amis, à cette cause je me veux conseiller avec vous. Sire, dirent les barons, nous irons où vous voudrez, mais vous avez tant fait la guerre que nos équipages sont tous brisés, nous n'avons hauberts ni écus qui ne soient rompus, tous nos chevaux sont morts. Quand Charlemagne entendit ainsi parler ses barons, il leur dit : Ne vous mettez point en peine, il vous sera fourni tout ce qui vous sera nécessaire, et si vos chevaux sont morts, nous en gagnerons en Espagne. Après ces paroles dites, il fit préparer tout son bagage, et alla droit en Espagne pour donner

bataille aux payens. Incontinent qu'il fut en Espagne, il dit par Roland et les autres Pairs, que Ganelon iroit en ambassade vers le roi Marsille, lequel faisoit beaucoup de mal aux chrétiens, comme vous verrez ci-après.

CHAPITRE XI.

Comme Ganelon fut envoyé en Saragosse en ambassade vers le Soudan Marsille, par le consentement de Roland, où il trahit les douze Pairs de France, et vingt mille hommes.

IL fut conclu par le consentement de Roland et des Pairs de France, que Ganelon iroit en ambassade devers le roi Marsille, qui étoit en Saragosse, et lui porta des lettres de Charlemagne; dont Ganelon fut courroucé contre Roland qu'il étoit cause qu'il y alloit : il jura qu'il s'en vengeroit. Quand le traître Ganelon fut arrivé vers le roi Marsille en Saragosse, il monta en son palais, qui étoit très-beau et richement paré; il dit au roi : Sire, entendez ce que je vais vous dire, le roi Charlemagne très-chrétien vous mande que vous quittiez votre dieu Mahomet pour croire en Jesus-Christ, et que vous vous rendiez à lui, ainsi que la ville de Saragosse et tout le pays des environs. Mais écoutez bien mon conseil, car je vous ferai sans faute roi de France devant qu'il soit quatre mois, et si vous tiendrez toujours votre foi et détruirez Charlemagne et tous ses gens, et avec ce je vous promets ma foi, que je croirai en votre Dieu, moyennant que vous fassiez mon commandement. Quand le roi Marsille l'ouit il embrassa le traître Ganelon, et lui fit la plus grande chère du monde, il lui dit en riant : Dites-moi donc, bel ami, s'il vous plaît, comment dois-je faire?

Alors Ganelon dit au roi : Sire, je vous prie de garder le secret en toutes choses; je hait à un tel point Roland, neveu de Charlemagne, que je ne cherche que l'occasion de le faire mourir; c'est pourquoi je suis tout prêt de quitter ma femme, mes enfans, et perdre toutes mes seigneuries, et même quitter ma religion pour demeurer avec vous, pourvu que je puisse venir à bout de faire mourir Roland, et si tu me veux aider, je ferai mourir plus de vingt mille chrétiens des plus vaillans qui soient en France, lesquels sont avec lui. Quand le roi Marsille entendit ainsi parler Ganelon, il fut fort réjoui, car Roland étoit le plus grand ennemi qu'il eût, parce qu'il lui avoit coupé un bras devant la cité d'Angers, puis il dit à Ganelon; noble chevalier, dis-moi comment je pourrai avoir Roland? Sire, dit Ganelon, vous devez savoir que Charlemagne m'aime fort et se fie beaucoup en moi, je lui dirai que vous êtes prêt de vous rendre à lui et aussi la ville de Saragosse, que vous croirez en Dieu tout-puissant, et lui donnerez cent beaux palefrois, cent perles orientales, cent lièvres, cent brasselets, et deux éperviers avec quatre cens chevaux richement ornés, et deux mille marcs d'or pour payer son armée. Et quand Charlemagne entendra ces propositions, il sera bien joyeux. Puis après lui dirai qu'il décampe, et qu'il laisse Roland et Olivier pour faire l'arrière-garde, afin de recevoir tous ces dons. Et sitôt qu'il sera

passé outre les ponts avec son armée, vous ferez armer tout vos gens, et puis vous les ferez frapper sur Roland et sur les siens vers la minuit; car il ne pourra avoir nul secours, et je ferai avec lui où je l'amuserai tant que je pourrai, afin qu'il ne puisse donner secours aux chrétiens, et alors vous pourrez défaire Roland et les autres Français. Par Mahon, dit Marsille, je n'y manquerai pas, car mon frère Belligant doit venir demain à mon secours, et amenera avec lui cent mille Sarrasins, et quand ils seront arrivés, ils iront avec mes gens bien secrètement de nuit, afin qu'ils ne les apperçoivent point. Alors Ganelon lui dit : vous parlez sagement, mais quand vous viendrez attaquer Roland, il faut prendre vos mesures; car il a avec lui vingt mille bons combattans, les meilleurs du royaume de France, il a aussi avec lui dix Pairs de France, lesquels sont de noble courage, c'est à savoir; le comte Olivier, l'archevêque Turpin, le duc Naimes, Beranger, qui est mon proche parent, Estou le fils d'Œdon, Godefroy, Inon, Ivoir, Richard et Vincent. Il est nécessaire que votre armée soit bien disposée, et qu'il y ait de bons commandans pour les conduire; car tous ceux je vous ai nommé seront devant et les premiers en bataille, c'est la fleur de la France, les meilleurs chevaliers et les plus redoutez de toute la chrétienneté. Quand Marsille eût écouté Ganelon, il eut le cœur joyeux et jura par Mahon qu'il feroit mourir Roland et mettroit en peine et tourment les barons qui étoient avec lui. Après les paroles dites : Ganelon prit congé du roi, puis s'en retourna à l'armée de Charlemagne avec plusieurs riches dons que Marsille lui avoit fait présent. Lorsqu'il fut arrivé au camp de Charlemagne, comment il pensa s'incliner pour le saluer, le traître tomba évanoui par terre, de quoi les barons furent étonnés, après qu'il fut relevé, il dit à Charlemagne, que Marsille croiroit en Jesus-Christ, et qu'il devoit envoyer quantité d'or et d'argent, et lui rendroit les villes et cités qu'il lui avoit demandé, et que vers la saint Jean il viendroit à Paris avec mille hommes pour le servir, et qu'ensuite il se feroit baptiser. Quand Charles l'entendit ainsi parler il vint embrasser le maudit Ganelon, pensant que ce qu'il disoit fût vrai. Tous les barons commencèrent à mener grand'joie dans la tante du roi Charlemagne, puis Ganelon dit : Noble roi, qu'il vous plaise de m'entendre, faites marcher vos harnois et bagages, et vous en allez coucher à trois lieues d'ici devant soleil couchant, et laisserez Roland et Olivier avec vingt mille hommes pour l'arrière-garde, lesquels attendront l'or, l'argent et les richesses que le roi Marsille doit envoyer, puis demain matin ils viendront après nous, ou quand il vous plaira. Charlemagne crut Ganelon, et lui dit qu'il parloit bien, incontinent il fit marcher tous ses harnois, puis appella Roland et les autres barons et leur dit : Seigneurs, vous attendrez les richesses que le roi Marsille doit envoyer, et je m'en vais toujours devant. Alors Roland répondit à Charles, que très-volontiers ils feroient son commandement; car ils ne se doutoient point de la trahison. Charlemagne s'en alla et laissa vingt mille hommes avec Roland, lesquels furent tués; dont fut grande perte pour le royaume de France, comme vous ouïrez ci-après. Nous laisserons à parler de la trahison de Ganelon, et reprendrons à dire de la belle Jacqueline, fille du roi Hugon, laquelle on fit sortir de Constantinople par les ordres de

son père, et de ses frères, à cause qu'elle étoit grosse, et fut loger secrètement en la maison d'une pauvre femme, où elle accoucha d'un beau fils, lequel fut appellé Gallien.

CHAPITRE XII.

Comme la belle Jacqueline, fille du roi Hugon, accoucha d'un beau fils, appellé Gallien Restauré, lequel nom fut imposé par deux Fées, dont l'une se nommoit Gallienne, et l'autre Esglatine.

LA belle Jacqueline étant en la maison d'une pauvre femme, se leva un matin et alla derrière cette maison, où elle trouva une belle fontaine à laquelle elle alloit fort souvent pour dissiper sa mélancolie : Il arriva un jour qu'étant auprès de cette fontaine le mal d'enfant la prit, elle se mit à crier, et aussitôt (par le vouloir de Dieu,) deux Fées entendirent la voix de Jacqueline, lesquelles vinrent la secourir, et quand elles virent l'enfant qui étoit un beau fils, elles furent fort réjouies et reçurent l'enfant honnêtement. L'une des Fées s'appelloit Gallienne, et l'autre Esglantine, laquelle avoit tenu autrefois la terre de Ponthieu au pays de Picardie, et fut longtemps compagne de Morgue. Quand elle vit l'enfant elle sentit sa douce haleine, alors elle dit à la belle Jacqueline : Cet enfant est destiné d'avoir beaucoup de peine, mais nous lui donnerons un beau don. Gallienne dit à Esglantine : Dame, donnez-lui votre don ; certes dit Gallienne, puisqu'il vous plaît je le ferai. Je lui donne qu'il soit toute sa vie hardi comme un lion, et qu'il ne puisse mourir par trahison, s'il est en guerre, qu'on ne le puisse blesser de plaie qu'il n'en soit guéri en trois jours, et veux qu'il soit roi de Constantinople, sans que ses oncles s'y puissent opposer, afin que sa mère se souvienne de nous, il aura nom Gallien et portera mon nom. Esglantine dit, vous avez donnez de beaux dons à cet enfant, et moi je lui donne que tant qu'il vivra il ne sera las ni blessé aux joûtes et tournois, et par nul ne sera défait ni poussé d'un demi pied de long, et tant fera mourir de payens que toute la chrétienneté sera en repos, avant qu'il meure il sera couronné roi, et quand les douze Pairs seront morts, cet enfant fera tant de beaux exploits qu'il restaurera Charlemagne : alors Gallienne dit ; vous avez bien parlé, puisqu'ainsi est qu'il restaurera le roi Charlemagne, il sera appellé Gallien Restauré. La belle Jacqueline n'oublia pas le nom de son enfant que les deux *Fées* lui avoient donné : Ensuite on manda l'archevêque pour baptiser l'enfant, la belle Jacqueline défendit qu'on lui changeât son nom, parce que les *Fées* lui avoient donné ledit nom. On baptisa l'enfant et fut nommé Gallien Restauré. Un messager alla promptement à la reine femme du roi Huhon, et lui dit : Madame, remerciez Dieu, car votre fille Jacqueline a un beau fils, on ne vit jamais un plus belle enfant. Quand la reine sut qu'Olivier l'avoit engendré, elle se prit à soupirer tendrement, hélas ! dit-elle, il est vrai qu'Olivier est venu en ce pays, dont il nous a déplû lui et sa com-

pagnie; mais malgré tout cela je ferai nourrir cet enfant, telle chose qu'en puisse dire le roi mon mari, lequel par dépit d'Olivier a chassé de son pays ma fille Jacqueline. La belle Jacqueline étoit en la maison de cette pauvre femme très-mal servie, incontinent sa mère lui envoya courtines, oreillers, couvertures, or et argent à foison. Le troisième jour qu'on la vouloit baigner, sa mère la vint visiter; mais quand Jacqueline la vit elle dit : hélas, ma très-honoré mère! je vous prie ne vous mettez point en peine pour moi, vous savez que mon père m'a fait chasser de son palais parce que j'étois grosse; sa mère lui dit, ma fille, ne vous souciez de rien, car lorsque vous serez relevée je vous donnerai or, argent pour mener votre train, outre cela, je donnerai carrosse pour vous mener et deux écuyers qui vous conduiront jusqu'à l'hôtel de votre cousin le comte de Damas, et votre beau fils sera honorablement nourri. Après que Jacqueline fut relevée, elle et son beau fils Gallien furent menés au comte Damas, lequel les reçut honorablement. Gallien fut mis à l'école, il crut en beauté et devint grand en peu de temps, chacun disoit qu'il étoit le plus beau qui fût en tout le pays de Damas. Un matin comme Gallien alloit à l'école, il trouva en la cour du comte un cheval qu'on y avoit attaché, incontinent il le délia, monta dessus et le fit tant courir qu'il mourut sous lui. Le comte de Damas étoit à une fenêtre qui le regardoit, alors il appella sa mère Jacqueline, et lui demanda si Gallien étoit véritablement fils d'Olivier, laquelle répondit qu'oui; alors il lui montra comme il avoit fait crever son cheval en courant par la cour, puis lui dit; c'est une grande folie de l'envoyer à l'école, car il ressemble bien à celui qui l'a engendré, il sera en son temps vaillant chevalier, je vous promets ma foi que jamais il n'étudiera. Cet enfant élevé à Damas dans le temps que Charlemagne étoit à Roncevaux faisant la guerre aux Sarrasins, étoit en grande réputation et se faisoit aimer d'un chacun, il étoit doux et aimable, craignant Dieu et la sainte Vierge, il étoit vrai enfant de la sainte Eglise, comme nous verrons ci-après.

CHAPITRE XIII.

Comme après que Gallien eut atteint l'âge de quatorze ans, le comte de Damas mena vers le roi Hugon, et comme Jacqueline revint vers son père, et dit Gallien qu'il étoit fils d'Olivier.

QUand Gallien eut quatorze ans, il étoit si beau qu'il ne s'en pouvoit trouver un pareil au pays. Il arriva un jour que le roi Hugon tint cour en son palais, le comte de Damas y mena Gallien avec lui. Il avoit de grosses épaules, les cheveux blonds, les yeux bleus, tellement que par-tout fut dit qu'il étoit le plus bel enfant que jamais ont eût vu. Son oncle et lui entrèrent au palais, le comte s'inclina devant le roi, lequel le salua humblement puis se mit à regarder Gallien qui étoit avec le comte de Damas; et quand il l'eut bien examiné, il appella secrètement le comte et lui demanda qui étoit

t enfant; le comte ne fit point semblant qu'il leût entendu, mais il vint à i, disant : Sire, comment vous portez-vous? j'avois grand volonté de vous oir : Le roi Hugon croyant qu'il fût sourd s'approcha de lui et lui cria à oreille, dites-moi, je vous prie, qui est cet enfant; je ne le demande pas our mal? Quand le comte l'ouit il se prit à rire. Alors la reine qui le conoi-soit, lui dit sire, il suffit, il n'est pas besoin de tout dire. Le roi Hugon t qu'il sauroit qui il étoit, car en sa vie n'avoit vû plus bel enfant. Inconnent il appella Gallien et lui dit, d'où es tu, bel enfant? je te prie de me dire; car tu n'en voudras pas pire : Gallien lui dit : Sire, je n'en sais en, et jamais je n'ai connu mon père; car si je savois en quel pays il est, rois vers lui, s'il étoit en guerre et que j'eusse une épée, je le défendrois ontre ses ennemis. Quand le roi l'entendit il se prit à rire, et lui dit devant ous : vous êtes trop jeune pour faire ce que vous dite. Sire, dit Gallien, il e semble que je le ferois, car je me sens bien de la force, et ne me laisrois point frapper. Parbleu, dit le roi Hugon, je saurai qui vous êtes. La eine dit : Sire, vous le saurez, cet enfant est fils d'Olivier et de votre fille acqueline, laquelle vous chassâtes de votre pays quand elle fut grosse. Alors roi Hugon fort étonné dit, puisque cet enfant est si beau et si revenant, ites mander ma fille, je la recevrai en mon palais et j'oublirai le passé; car llivier son père étoit le plus vaillant chevalier que j'ai connu de ma vie, près le duc Roland. Quand Gallien l'entendit, il remercia humblement le roi Iugon du bien qu'il lui vouloit; le roi aima tellement Gallien, qu'il resta eux ans avec lui. A peine l'enfant eut-il été trois mois à Constantinople qu'il isoit merveille; mais il avoit deux oncles, lesquels étoient envieux sur lui de elle manière, qu'il le vouloient maltraiter, à cause qu'il se portoit fort honoablement en faits d'armes contre les plus vaillans chevaliers, et emportoit ous le prix.

CHAPITRE XIV.

Comme Tibers frappa Gallien de l'Echiquier en jouant aux Echecs.

UN jour comme Gallien jouoit aux échecs avec son oncle, il prit un roi, et dit à haute voix, je dit mat. Tibers qui contre lui jouoit eut dépit aveu envie qu'il avoit contre lui, prit le tablier et l'en frappa sur la tête de telle orce, que le sang couloit de son chef jusqu'à terre, et lui dit plusieurs paoles piquantes.

Quand Gallien vit couler son sang en si grande abondance il se prit à dire : lon oncle, vous avez tort de me frapper ainsi, car je ne vous ai fait auun déplaisir. Après qu'il eut ainsi parlé à son oncle, il sortit de la maison our parler à sa mère : Ma très-chère mère, sachez dit-il, que mes oncles l'ont fait jouer aux échecs, et en jouant mon oncle Tibers m'a frappé de échiquier dessus la tête, tellement qu'il me l'a cassée, dont le sang en est orti rapidement et suis fort blessé, cependant je ne l'ai point voulu toucher, e plus, il m'a appellé bâtard, dont je suis courroucé au cœur. Ma très-

chère mère, vous savez que telles paroles touchent grandement à votre honneur et au mien; on voit bien qu'il n'a pas le cœur noble, et qu'il est plein de cruauté et de malice, certes, ma chère mère, s'il est vrai ce qu'il m'a dit, il procurera votre mort dont il me déplaît Je viens vers vous pour avoir conseil, car je ne veux rien faire sans vous et que vous n'y consentiez, pour cela ma mère; dites-moi qui je suis et de qui je suis engendré : Mon fils, dit sa mère, je vous dirai qu'une fois Charlemagne et les douze Pairs de France, en revenant du saint Sépulcre de Jérusalem passèrent ici, mon père les logea et leur fit grand honneur, la nuit quand ils furent couchés ils commencèrent à parler ensemble et se vantèrent de plusieurs choses, un espion qui les ouit le vint rapporter à mon père, lequel jura qu'il les feroit tous mourir s'il n'accomplissoient ce qu'ils avoient dit : Alors l'un d'eux nommé le comte Olivier dit que s'il m'avoit à son coucher, qu'il auroit quinze fois ma compagnie sans se reposer, mon père me donna à lui, ce que je n'osai refuser, il accomplit ce qu'il avoit dit, et fûtes engendré ainsi. Gallien répondit à sa mère; certes je me soucie peu de ses reproches, puisque je suis fils d'Olivier; il vaut mieux être bâtard et hardi chevalier, que d'être poltron et être engendré de légitime mariage.

CHAPITRE XV.

Comme Gallien demanda congé au roi Hugon pour aller chercher son père en France.

Et quand Gallien sut qu'il étoit fils d'Olivier, il en fut plus joyeux que si on lui eût donné la cité de Constantinople. Toutefois il avoit le cœur bien triste de ce que ses deux oncles le haissoient, et si jamais il ne leur avoit fait aucun déplaisir, l'un avoit nom Henri, et l'autre Tibers : Aussitôt il partit pour aller trouver son père Olivier, mort ou vif. Lors s'en vint à son grand père, le roi Hugon, et le remercia des biens et de l'honneur qu'il lui avoit fait, et de ce qu'il l'avoit nourri l'espace de deux ans ou plus, puis dit : Sire, je vous supplie de me donner congé pour aller chercher mon père Olivier. Quand le roi Hugon l'entendit ainsi parler, il en fut courroucé, et s'étonnoit du courage de Gallien : Alors il lui dit, mon enfant, demeurez avec moi, et je vous jure ma foi, que d'ici à deux ans je vous ferai équiper de toutes choses, et vous donnerai quinze chevaux des meilleurs de mon royaume, de plus, je vous ferai tiers héritier avec mes deux fils dudit appanage; car mon intention est de vous en faira part si vous le souhaitez. Certes dit Gallien, je vous remercie, mais je vous jure aussi que je n'aurai jamais de joie au cœur tant que le comte Olivier n'aura épousé ma mère; car mes deux oncles m'ont appelié bâtard, dont je suis fort courroucé, j'aimerois mieux être écorché vif que je ne parte incontinent, nul ne m'en sauroit empêcher. Hugon dit d'un ton de courroux; ce que vous dites est vrai : oui, ce dit Gallien, dont je suis bien marri; lors Hugon reprit la parole et dit; vos oncles ont tort de vous reprocher cela.

Quand le roi vit que Gallien étoit délibéré de s'en aller, il appella un chevalier nommé Girard, et lui dit : Il vous faut conduire Gallien, je vous donnerai des chevaux et de l'argent pour faire le voyage, et vous aurez soin de lui; car Gallien m'a promis et juré qu'il veut marcher jusqu'à ce qu'il ait trouvé son père Olivier. Sire, dit Girard, je le ferai volontiers, puisqu'il vous plaît, mais je crains fort vos deux fils, parce qu'ils haïssent Gallien. Pour ce, sire, sachez que s'ils lui veulent faire du mal, je le défendrai jusques à la mort, et les frapperai le plus fortement que je pourrai.

Ma foi, dit le roi Hugon, je vous en sais bon gré, et qui plus est, je vous le commande; et s'il y a homme en tout mon royaume qui veuille l'insulter défendez-le, et vous me ferez plaisir, car je ne veux point qu'on lui fasse aucun dommage ni déplaisir. S'il vit jusqu'à vingt-quatre ans, il sera le plus vaillant chevalier qui soit en tout le monde. Incontinent le roi Hugon en pleurant lui donna quatre sommiers chargés d'argent; ensuite Jacqueline sa mère vint l'embrasser en pleurant tendrement de son départ : Hélas ! disoit-elle, comment mon cœur pourra-t-il supporter la douleur que vous lui faites? jamais mère n'eut tant de disgraces, car j'ai déjà perdu mon doux ami Olivier, et maintenant il faut que je sois privée de mon fils. En disant cela le cœur lui faillit et tomba pâmée, quand elle fut un peu revenue elle se prit à dire, je prie Jesus-Christ qu'il vous fasse la grace de bientôt revenir et d'amener avec vous Olivier, c'est ce que mon cœur desire, il est votre père, il vous a engendré, pour ce faites telle diligence que vous l'ameniez avec vous, cela me fera le plus grand plaisir que jamais on me sauroit faire.

Quand les deux oncles de Gallien virent qu'il étoit monté à cheval pour aller chercher Olivier son père, ils furent à l'hôtel d'un de leurs oncles qui étoit nommé Robert, lequel étoit très-méchant. L'un des oncles de Gallien dit plusieurs paroles pour le mettre mal avec lui, afin qu'il lui fit quelque déplaisir et aussi craignant le noble Olivier, il lui dit : mon cher oncle, sachez que quand nous sommes arrivés au palais, nous avons vu ce bâtard lequel s'en va chercher son père Olivier pour l'amener en ce pays, il mène avec lui quatre sommiers chargés d'or et d'argent, s'il amène son Olivier son père, il ne nous prisera pas un denier par sa fierté. Alors Tibers se prit à dire, un jour Gallien jouoit avec moi aux échecs, mais pour ce qu'il m'avoit dit mat, je prit l'échiquier qui étoit de fin or, et lui en donnai un si grand coup sur la tête qu'il étoit tout en sang, et outre cela je lui dis plusieurs paroles grossières : Si son Père le sait tout l'or du monde ne me garantiroit pas qu'il ne me mette à mort.

Beau neveu dit Rohart, ne vous mettez point en peine, car il sera mis à mort. Ce Rohart assembla cent hommes et les fit armer, puis allèrent courant après Gallien, ils s'embusquèrent en un bois par lequel il devoit passer. Le noble Gallien partit de la ville de Constantinople, mais au départ tous ceux du pays lui en témoignèrent leurs regrets, entre lesquelle la belle Jacqueline sa mère se prit à dire en pleurant, Adieu mon fils Gallien, pour qui j'ai souffert et souffrirai plusieurs douleurs, je prie Dieu qu'en peu de temps ton père et toi puissiez revenir en ce pays. Le roi, la reine et tous les assistans commencèrent à pleurer tendrement : Quand Gallien les vit ainsi pleurer il

partit du palais et prit congé de la compagnie, puis se mit en chemin avec Girard son maître-d'hôtel et dix écuyers.

CHAPITRE XVI.

Comme Gallien fut épié dans un bois par Robert, Tibers et Henri ses oncles, avec cent hommes bien armés, lesquels le vouloient mettre à mort, et comme Rohart et tous les autres furent tués, mais Tibers et Henri s'enfuirent.

APrès que tous les adieux furent faits, Gallien, Girard et les dix écuyers partirent du palais, et quand les bourgeois de la ville le surent, ils furent tous étonnés de ce qu'il alloit chercher son père : Aussitôt ils s'habillèrent le plus honorablement qu'ils purent, chacun selon son état, puis se mirent en belle ordonnance et vinrent vers le palais où ils trouvèrent Gallien avec sa compagnie; ils le saluèrent humblement, ensuite ils le conduisirent bien loin hors de la ville. Gallien leur dit : Seigneurs, je vous remercie de l'honneur qu'il vous a plus me faire, je vous prie d'être toujours fidèles au noble roi Hugon, car il est votre prince et seigneur, pareillement pour ma mère que je vous recommande. Lors les nobles bourgeois prirent congé de Gallien et le recommandèrent à Dieu, et pour lors Gallien se mit en chemin.

Les bourgeois retournèrent en la ville bien étonnés du grand desir que Gallien avoit de trouver son père Olivier : Gallien, Girard et les dix écuyers marchèrent tant qu'ils arrivèrent dans le bois auquel Robert, Tibers, Henri et les cent hommes étoiens cachés, Girard conseilla à Gallien qu'il vêtit son Haubergeon renfoncé; car il se doutoit de ce qui leur arriva; Gallien le fit et ceignit son épée nommée Flamberge, laquelle étoit d'un grand prix, le roi Hugon lui en avoit fait présent; quand Gallien l'eut mise il remercia Girard et ses dix écuyers : lorsqu'ils furent dedans ce bois, Gallien vit en un sentier Rohart, Tibers et Henri, il dit Girard; certes je ne sais quels gens sont ici devant nous : Sire, dit Girard, marchons, car ce sont vos oncles Rohart, Tibers et Henri. Girard, dit Gallien, je les vas saluer et leur dirai adieu en les embrassant; car je crois qu'ils viennent ici pour nous conduire comme ont fait les bourgeois de Constautinople : certes je le crois, dit Girard; car je pense qu'ils ne vous veulent faire de mal sinon de vous trancher la tête : Gallien dit à Girard, à vous entendre parler, il semble qu'ils soient venus ici pour me faire déplaisir; mais nonobstant je crois qu'ils ne me veulent point de mal, c'est pourquoi je vais les saluer, et je verrai ce qu'ils ont dans le cœur. Lors il piqua son cheval et alla vers eux joyeusement, il s'inclina en leur disant; mes oncles je vous salue, je prie Dieu et sa glorieuse mère qu'ils vous donnent santé et honneur, je connois bien à présent que vous aimez ma mère et moi aussi, puisque vous venez avec une escorte pour me conduire, je vous en remercie humblement, et s'il m'est possible de vous faire plaisir, je vous rendrai service jusques à la mort. Alors Rohart se prit à lui dire; vilain bâtard, fils de putain, je ne tiens aucun

ompte de toi, et ne suis point ici pour te faire honneur; mais pour te faire mettre la lance et l'épée à la main; car je te promets que tu auras la tête tranchée.

Quand Gallien l'entendit ainsi parler il le regarda fiérement et lui dit : ous en aurez menti, traîtres que vous êtes; mais puisque vous avez jurés ma mort, laissez-moi prendre ma lanée et mon écu afin que je vous montre ma force, et si je ne vous puis vaincre tous les trois l'un après l'autre, ranchez-moi la tête et je vous le pardonne.

Alors Rohart répondit, si nous refusions votre requête nous serions de vrais oltrons, nous vous l'octroyons, dépêchez-vous vîte. Allons; dit Gallien, out présentement : Alors il vint courant vers Girard et lui dit : mettez-vous romptement en armes, ou maintenant nous serons tous occis : puis Gallien 'arma et pendit à son col un écu parsemé de fleurs, puis prit une lance et iqua son cheval et vint vers ses ennemis de si grande force que c'étoit merveille de le voir : Rohart vint de l'autre part et se rencontrèrent si rudenent que d'un quart de lieue on entendoit le son des harnois, tellement se orta Gallien qu'il abattit par terre homme et cheval; incontinent Rohart emonta, quand Girard le vit il appella Gallien et lui dit : mon cher enfant, j'ai grande peur que vous ne soyiez vaincu, car vous êtes jeune et n'êtes pas rusé en joûtes; pour ce venez à moi et je vous montrerai un tour, duquel vous en vaudrez mieux toute votre vie. Girard prit un écu où étoit peint un lion et le mit à son col, il avoit un haubergeon sous sa robe, il prit une épée et vint dessus Rohart avec ses armes; Rohart lui dit à haute voix; comment Girard, lui voulez-vous aider? je vous tenois pour mon ami et vous êtes mon ennemi : Oui, dit Girard, je lui aiderai jusques à la mort; car le roi Hugon me l'a donné en garde et m'a donné ordre de le défendre contre tous, il n'y a si vaillant homme au monde que s'il lui faisoit tort que je n'en prenne vengeance, puisque je l'ai en garde je ferai mon devoir; car je suis tenu de le faire. Lors il dit tout bas à Gallien, regardez comme je vais me battre contre votre oncle Rohart, car je lui donnerai tant de coups que vous en serez surpris : Gallien dit, volontiers je vous regarderai faire ce coup afin qu'une autre fois je le puisse faire contre tous mes ennemis, si j'en ai besoin. Lors Girard vint piquant des éperons et Rohart d'autre côté; Girard s'y prit si subtilement et lui donna un si grand coup d'épée qu'il l'abattit par terre. Quand Gallien vit cela il fut joyeux d'avoir vu faire un si beau coup et dit : certes, Girard mon doux ami, vous êtes habile chevalier, jamais je n'oublierai le coup que vous avez fait; aussitôt les gens de Rohart sortirent de la forêt et vinrent tous l'épée à la main et la lance en l'arrêt sur Gallien et Girard; Gallien tira Flamberge qui reluisoit comme le soleil, Girard étoit toujours près de Gallien et ses écuyers après, chacun tenoit son épée en sa main et frappoit sur leurs ennemis à grande force; Gallien tenoit sa lance et vint contre un grand Pautonnier lequel il perça tout outre de sa lance, tellement qu'il le jeta mort à terre; il vint à un autre qui étoit auprès de lui et le frappa de telle force, qu'il le fit tomber de son cheval à terre avec la lance au travers du corps : Girard se défendit vaillamment contre ses ennemis qui étoient en grand nombre, mais le desir qu'il avoit de secourir

Gallien, lui faisoit croître sa force; ils étoient environnés de toutes parts de leurs ennemis, mais ils firent si belle défense, que nul ne demeureroit devant eux : il y eut dans cette affaire tant de gens morts, que l'herbe en étoit toute teinte de sang.

CHAPITRE XVII.

Comme les nouvelles furent apportées au roi Hugon que Gallien, avoit été attaqué dans un bois, et comme il se mit en chemin pour lui donner secours.

QUand Gallien se vit ainsi attaqué, il envoya vîtement un page au roi Hugon pour lui faire savoir comme Robart, Tibers et Henri ses oncles le vouloient tuer au passage d'un bois. Quand le roi Hugon sur ces nouvelles il fut fort courroucé, il fit armer proprement ses gens pour aller défendre Gallien de ses ennemis : Gallien fit tel carnage qu'avant que le roi Hugon fût venu, il avoit presque tué tous ses adversaires. Le roi et ses chevaliers firent qu'en peu d'heures ils arrivèrent vers Gallien, de laquelle venue ledit Gallien fut fort étonné, car il croyoit que ce fût du secours pour ses ennemis; il prit son écu et une grosse lance qu'il mit en l'arrêt, puis vint contre le roi Hugon et lui donna un si grand coup qu'il le jetta à bas de son cheval par-dessus un grand roc : quand le roi Hugon le vit il se prit à crier : laissez-moi, Gallien, c'est votre bon seigneur le roi Hugon qui vient pour vous donner secours. Quand Gallien l'entendit il ôta son haume et lui dit : Sire, je vous demande pardon, je ne croyois pas que vous fussiez le roi Hugon, mais je pensois que ce fût du secours qui venoit pour nous battre; je vous pardonne, dit le roi, puis monta sur un autre cheval et alla vers le bois où les traîtres étoient, aussitôt que Tibers et Henri eurent vu leur père, ils se sauvèrent promptement. Le lendemain leurs gens se mirent en fuite après eux, alors le roi Hugon se prit à dirent : Je suis votre père, qui suis venu au secours de Gallien, mais sachez que si je vous puis tenir, moi-même je vous pendrai à un arbre, afin que chacun connoisse votre trahison. Non : Sire, dit Gallien, je vous supplie de n'en rien faire; car si vous les aviez pendus vous en seriez après le plus fâché, vous pouvez bien châtier autrement, mais sur toutes choses je vous prie que quand ils seront de retour en votre palais, de les garder afin qu'ils ne fassent aucun déplaisir à ma mère. J'y apporterai mes soins, dit le roi Hugon, je vous le promets, Gallien mon ami. Comme ils passoient par-dessous un pin, le roi Hugon trouva Robart son frère mort, et s'écria à haute voix : Jesus qu'est-ce ceci? hélas ! qui a attaqué le premier, il est vrai que je tué; mais ça été à mon corps défendant, certes, je suis bien fâché du coup, je m'en repens. Alors le roi Hugon dit : Certes, je le renie pour mon frère puisqu'il m'a fait une telle trahison; car celui qui est traître doit être séparé des rois et des princes, parce qu'à tel homme il n'y a jamais de sûreté.

CHAPITRE XVIII.

Comme après que le roi Hugon eut trouvé Rohart mort, il s'en alla à Constantin, Gallien, Girard et les dix écuyers s'en allèrent droit à Gênes, au palais du duc Regnier, et comme ils furent assaillis en un bois par trente-deux voleurs, dont le capitaine avoit nom Brisebarre.

LE roi Hugon prit congé de Gallien, et Gallien de lui, puis le roi retourna à Constautin, et la mort de son fière Rohart ne lui fit point de peine)our la trahison qu'il avoit faites contre Galtien et Girard : Après cela Gal-lien et toute son escorte continuèrent leur chemin et trouvèrent un autre bois)rès la rivière de Gênes, où ils furent attaqués par trente-deux voleurs, des-juels le maître étoit appellé Brisebarre, en tout le pays n'y avoit si fort vo-eur; et plus craint que celui-là; il avoit bien regné deux ans audit bois où l avoit volé et tué plusieurs marchands.

Quand il uit Gallien, il mena grande joie, disant : Nous n'avons pas perdu iotre temps de passer ici la nuit; car voilà un jeune homme qui va à Gênes, jui n'a pas quinze ans, et il est des mieux montez; il a aussi quatre som-niers chargés d'argent, il nous le faut mettre à mort.

Maître dirent les autres voleurs, nous ferons à votre volonté. Lors ils vin-ent aux sommiers, et Brisebarre vint d'autre côté droit à Gallien, disant : Allons, jeune homme, descend de ce cheval, car j'ai pitié de toi rapport à a grande jeunesse, et si tu le fais, je te laisserai aller sans te faire mal. arron, dit Gallien, tu en auras menti, car à peine pourras-tu échapper de ioi. Gallien tira aussitôt son épée et lui en donna un tel coup qu'il lui fendit ı tête; Girard de Sicile frappoit d'autre côté fort rudement, quand ils se rent ainsi abattus, ils s'enfuirent dans le bois, mais Gallien et Girard les uivirent de si près qu'ils leurs coupoient bras et jambes, de tous les trente-eux il n'en échappa que huit qui se sauvèrent dans le bois.

Allez canailles, leur dit Girard, vous n'avez guères gagné avec le fils d'Oli-ier, allez quérir votre maître qui est mort là-bas; car vous ne le verrez mais à votre tête pour vous exciter à faire des larcins et brigandages sur s grands chemins.

Après que les larrons furent défaits, Gallien et son escorte cheminèrent usques à Gênes : Quand ils furent arrivés en la ville, ils virent un messager ui passoit par la rue, Gallien l'appella et lui dit; mon ami, je vous salue, ites moi qui est le seigneur de cette terre et pays? Le messager dit, c'est le uc de Gênes qui en est le souverain possesseur. Qui êtes-vous? il semble à otre habit et au train que vous menez que vous soyez gentilhomme. Sachez our vrai que mon duc est en son palais, parce qu'il a un peu mal à la tête, crois qu'il ne sortira pas d'aujourd'hui; mais si vous allez vers lui il vous gera volontiers, c'est le plus vaillant qui soit sous le firmament: Gallien remercia, puis se mirent en chemin pour aller au palais. Les habitans les

regardoient comme en France, on regarde les chinois ou autres nations étrangères. La duchesse qui étoit au palais, descendit incontinent qu'elle le vit et alla au-devant d'eux. Quand Gallien la vit il lui fit révérence et la salua honnêtement, puis demanda où étoit le duc Regnier, et qu'il souhaitoit parler à lui. Alors la duchesse lui demanda, qui êtes-vous, qui demandez monseigneur le duc, qui est un homme de grande noblesse? Madame, dit Gallien, je suis de Constantin, je vous prie qu'il vous plaise de me loger pour cette nuit. Très-volontiers, dit la duchesse, à Dieu ne plaise que je refuse le logis a un si gentil chevalier: elle fit mettre ses chevaux dans les écuries, puis lui fit ôter ses éperons, ensuite le fit monter en la salle, incontinent le souper fut prêt, chacun s'assit à table pour prendre sa réfection, ils furent honorablement servis de toutes sortes de viandes. Cette noble dame avoit une fille appellée Bellande, qui étoit d'une grande beauté, et fort prudente en tous ses faits et dits; d'abord qu'elle vit Gallien elle s'en vint à sa mère et lui dit: Madame, que vous semble-t-il de ce jeune chevalier? je vous assure qu'il ressemble à Olivier, mon frère; alors la mère le regarda, et dit à Bellande sa fille qu'il étoit vrai, et que jamais n'avoit vû un homme qui lui ressemblât mieux. Bellande dit; s'il vous plaît, je le menerai en la chambre de mon père, pour savoir s'il le pourra connoître, car je crois qui est de notre famille: A laquelle roquête consentit sa mère, et lui donna licence de le mener vers son père. Pendant cet intervalle on alla préparer un bon lit pour lui, afin qu'il pût prendre son repos, puis on en prépara une autre pour Girard, lesquels étant couchés furent très-honorablement accoutrés, Bellande, après que Gallien eut remercié le duc des biens et de l'honneur qu'il lui avoit fait, le prit par la main et lui dit: gentil chevalier, s'il vous plaît, vous viendrez maintenant en votre chambre pour prendre votre repos. Alors Gallien la remercia grandement du bien et de l'honneur qu'elle lui faisoit. Quand il fut en sa chambre, Bellande s'en alla avec son père, et lui dit: Monseigneur et père, ce jeune chevalier qui est venu loger en notre palais, et le plus beau qu'on puisse voir: Il est doux, courtois et aimable en tous ses faits, il ressemble à Olivier mon frère; c'est pourquoi je vous prie qu'il vous plaise de le venir examiner. Le noble duc Regnier écoutant ce que sa fille Bellande lui disoit, répondit: ma fille puisque tu dis qu'il est si beau chevalier, et qu'il ressemble à Olivier mon fils, je le veux voir. Or, le duc étoit incommodé d'une maladie incurable, il fit néanmoins tout son possible pour rendre visite à Gallien. Quand Gallien le vit entrer en la chambre, il le salua fort honorablement, comme il étoit bien appris de ce faire: Après plusieurs paroles dites de part et d'autres, le duc Regnier lui demanda d'où il étoit, et de quelle contrée il venoit? Certes dit Gallien; je suis de Constantin, et j'ai demeuré long-temps à la cour du roi Hugon, lequel m'a élevé et alimenté en ma jeunesse, dont je lui en a bien des obligations; mais présentement je suis errant par le pays pour apprendre des nouvelles de l'empereur Charlemagne, et des douze Pairs de France, lesquels sont redoutés jusques au bout du monde. Le duc Regnier entendant les paroles de Gallien, dit: Noble chevalier, pour répondre aux nouvelles que vous demandez, je vous dirai que Charlemagne et les douze

airs de France, sont en Espagne et ont pris Pampelune, Sures et Charion;
: ont mis tant de Payens et Turcs à mort, que c'est chose merveilleuse;
: seroient déjà venus, si ce n'étoit le roi Marsille qui leur a demandé ba-
ille : Dieu le veuille confondre et donner victoire à Charlemagne. Outre
:la, vous saurez qu'en tout le monde on ne pourroit trouver un plus belle
omme, ni plus puissant et vaillant, qu'est un des douze Paire de France
ppellé Olivier, comme chacun dit et rapporte, après Roland, neveu de
harlemagne, et ce nommé Olivier est mon fils. Quand Gallien entendit
tte parole, il baissa la tête et changea de couleur et incontinent les larmes
i couler des yeux en abondance. Bellande qui étoit là, fut fort étonnée de
oir pleurer ce jeune chevalier de la manière, elle dit à son père : Mon
ier père, regardez-donc comme ce chevalier pleure amérement. Je ne doute
us qu'il ne soit de notre sang; je crois fermement que vous l'avez engen-
é, car il ressemble à mon frère Olivier. A cela le duc son père lui dit :
a fille, jamais je ne l'ai engendré; car il y a des ans plus de trente, qu'à
mme je ne touché charnellement, sinon à votre mère. Certes, dit Bel-
nde, mon frère Olivier l'a donc engendré; car je crois qu'il est mon neveu,
est pourquoi mon père, je vous prie, informez-vous encore de quel endroit
est. Le duc de rechef dit à Gallien : Noble chevalier, dites-moi donc, s'il
ous plaît, de quel lieu vous êtes, et de quelle famille? Sire, dit Gallien,
chez que je suis de Constantin, et suis fils de la belle Jacqueline, fille du
i Hugon, et je m'en vais en Espagne pour trouver les douze Pairs, car
i espérance de parler à un d'entr'eux qui me connoîtra. Quand Bellande
ntendit ainsi parler, elle dit, certes devant qu'il parte il dira autre chose,
mandez-lui encore comment il a été engendré, je grand desir de le savoir,
c'est votre plaisir, et vous me le direz. Gallien voyant que le duc étoit
rieux de savoir l'origine de sa naissance, il lui dit en ces termes : Noble
ic, je vous dirai que je suis parti de Constantin pour aller visiter un des
ouze Pairs de France, qui est de ma parenté, et puisqu'ainsi est que vous
oulez savoir qui je suis et comment j'ai été engendré, je vous le dirai :
ichez que je suis fils d'Olivier le membru, lequel m'engendra à Constantin
ec la fille du noble roi Hugon, au retour de Charlemagne et des douze
airs de France, revenant de faire le voyage de Jérusalem, c'est pourquoi
le vais chercher pour le connoître. Alors Bellande commença à dire :
ertes j'ai bien connu d'abord que vous étiez de notre famille. Le noble duc,
femme et sa fille se prirent tous à pleurer de la joie qu'ils eurent de voir
Gallien, puis le vinrent embrasser tendrement; Gallien demeura à la cour
i duc Regnier l'espace de huit jours, où il fut traité fort honorablement.
e noble Gallien après s'être bien réjoui et reposé, voulut prendre congé du
ic Regnier, quand le duc vit que Gallien s'en vouloit aller, il tâcha de le
tenir par les plus beaux engagemens qu'il lui fut possible, en lui disant;
on enfant, si vous me voulez croire, vous demeurerez avec moi, et je
ous donnerai chevaux, oiseaux, faucons et levriers pour vous ébattre à la
iasse des cerfs, biches et sangliers : De plus, je vous ferai gouverneur de
ut mon domaine, et vous n'aurez jamais aucune nécessité. Gallien répondit :
énéreux duc, je vous remercie du bien et de l'honneur que vous me faites;

mais s'il vous plaît, vous me donnerez congé pour aller voir mon cher père Olivier; car je n'ai aucune envie de prendre le divertissement de la chasse, j'aime mieux aller ébattre mon corps avec mon père, qui combat actuellement contre les infidèles. Quand le duc entendit les paroles du jeune chevalier, il s'apperçut très-bien de son noble courage; il lui dit : Mon enfant, puisqu'ainsi est que votre vouloir est tel, il est bien juste que je vous donne congé; mais auparavant je vais faire préparer un équipage des plus magnifiques, je vous donnerai mon haubert, lequel est fort et entier, et qui n'a jamais été faussé par aucun coup de lance ni d'épée qu'on lui ait donné; et je vous donnerai encore un heaume, l'un des plus beaux et riches qui soit; car il y a une escarboucle devant qui reluit et fait une si grande clarté, que tous ceux qui sont ès environs en sont conduits de nuit comme en plein jour : En outre, je vous donnerai ma bonne épée Flamberge, mon cheval Marcepin, l'un des bons qui soit en tout le monde, car il court en pleine montagne plus qu'un autre ne fait en plat pays. Sire, dit Gallien, je vous remercie grandement, car j'espère que je n'aurai pas besoin de cela en Espagne pour chercher mon père Olivier; mais puisque vous me donnez votre bon cheval qui vaut son pesant d'or, je vous prie de me dire ses manières de faire; volontiers, dit le duc : Sachez, dit il, qu'un mal-honnête homme, ni un poltron ne lui sauroit mettre la bride ni la selle et ne peut monter dessus; alors Gallien dit, je vous prie que je le voie, car si je ne le peut monter, il ne me servira de rien; le duc Regnier appella son écuyer, lequel étoit gentilhomme, il lui dit d'amener son bon cheval Marcepin, et qu'il lui mît la selle et la bride, ce qu'incontinent fut fait; ce cheval étoit si vigoureux qu'on le lioit de trois grosses chaînes de fer, et personne ne l'osoit approcher tant il étoit fier : ce cheval fut trouvé aux désers et fut pris à force de machines, puis nourri pendant sept ans de pommes et de fruits.

CHAPITRE XIX.

Comme Gallien monta dessus Marcepin le bon cheval, puis prit congé du duc Regnier, et des princes, dames et damoiselles de Gênes.

ON amena devant le duc Regnier, le bon cheval Marcepin, puis il fut présenté à Gallien : quand Gallien le vit il fut fort réjoui de voir sa prodigieuse grosseur et sa beauté; aussitôt il prit le cheval par la bride saute dessus fort légèrement, puis piqua des éperons; le cheval fit un saut qui surprit tous les barons, dames et damoiselles qui étoient là. Chacun disoit, ce jeune chevalier est habile, il paroît qu'il a un merveilleux courage, il ressemble à Olivier en toutes les manières. Gallien dit au duc Regnier, je vous remercie de m'avoir si bien monté; car je crois qu'il n'y a point de meilleur cheval dans tout le monde. Quand Gallien fut ainsi équipé de toutes choses, excepté qu'il ne voulut autre épée, sinon celle que le roi Hugon lui avoit donnée, laquelle étoit nommée Flamberge : le duc Regnier lui voulut ceindre et le faire chevalier, mais Gallien lui dit : Sire, ne vous déplaise, car j'ai fa

fait vœu que jamais homme ne me ceidra que Charlemagne, duquel j'ai tant ouï parler; j'ai entendu dire aussi plusieurs fois que tous les chevaliers qu'il fait, sont tous bons chevaliers. Le duc dit, mon fils, je vous trouve bien bien obstiné pour un jeune homme : il est vrai, dit-il; je vous en demande excuse, mais j'en ai fait serment il y a long-temps. Quand le duc vit la volonté de Gallien, il lui dit, puisqu'il vous plaît de faire ainsi, j'y consent. Bellande qui étoit là présente, appella Gallien à part et lui donna un anneau très-précieux, dans lequel il y avoit du sang de saint Etienne, puis lui dit; jamais homme qui portera cet anneau ne sera las ni blessé en bataille, lui ni son cheval; Gallien le reçut fort honnêtement et la remercia, puis le mit en son doigt; de rechef Bellande lui donna une belle enseigne, et lui donna un autre anneau, disant mon cher neveu, puisque vous voulez partir je vous prie de donner cet anneau à votre ami Roland, car il me doit épouser. Madame, dit Gallien, je ne manquerai pas de lui donner de votre part, si je le trouve.

Après que Gallien eut été l'espace de huit jours avec le duc Regnier et qu'il eût été honorablement fêtoyé et qu'on lui eût donné plusieurs beaux présens, il prit congé de toute la cour : A son départ chacun se mit à pleurer; le duc appella Gallien et lui dit secrètement, mon enfant, croyez que j'ai un grand regret de vous voir partir; mais nonobstant je connois le noble courage et la bonne volonté que vous avez de trouver votre père, je vous laisse faire, mais mon fils, je veux vous avertir d'une chose, que quand vous seroient en Espagne, en la cour de Charlemagne, de ne vous pas fier au comte Ganelon, car c'est le plus déloyal qui jamais fut au monde, s'il voit que vous soyiez dans les bonnes graces du roi, il en sera si envieux qu'il fera ensorte de vous jetter hors de la cour, en vous mettant en mauvaise grace avec le roi, il est redouté en cour pour sa grande richesse, il fait souvent disgracier plusieurs barons et braves chevaliers, il n'y a personne au monde de plus maître que lui; ainsi gardez-vous donc de luir, Gallien le remercia de cette avis, puis prit congé de lui, de la duchesse : de Bellande et de tous les princes, dames et damoiselles, et s'en alla en Espagne.

CHAPITRE XX.

Comme Gallien rencontra cinquante larrons, lesquels le voulurent mettre à mort.

LE noble Gallien chemina tant qu'il arriva dans un bois près d'une rivière auquel il y avoit cinquante larrons, lesquels gardoient le passage. Quand Gallien les apperçut, il dit à Richard; celui qui ne fera pas ici son devoir sera réputé poltron, il nous faut écharper tous ces coquins-là, et n'en point laisser en ce pays; Girard lui dit, Gallien mon ami, vous savez que vous êtes encore jeune et que vous n'avez pas encore si grande force pour attaquer une si nombreuse troupe de voleurs, je vous prie que nous retournions

promptement à la ville, car s'il vous arrivoit quelque déplaisir, j'en serois beaucoup fâché; c'est pourquoi je vous supplie de rechef de ne vous point hasarder ainsi. Gallien entendant les paroles de Girard, lui dit: ne vous mettez point en peine pour moi, je vous promets que je suis délibéré d'aller contr'eux, et si une fois je les puis vaincre, je ferai pendre tous ceux que e pourrai attraper : il prit donc son heaume et son haubert, et mit sa lance jen l'arrêt, alors Girard lui dit encore : Gallien n'entreprenez point d'aller c ontr'eux, retournons en la ville et nous ferons bien : Je n'en ferai rien, dit Gallien, j'aimerois mieux être mort qu'il me fût reproché que j'eusse fui devant de pareils sélérats; mais que Dieu me garde Flamberge mon épée que le roi Hugon me donna, fussent-ils deux mille que je ne reculerois pas. Quand Gallien, Girard et les dix écuyers furent armés, les larrons se disoient les uns aux autres, voici un beau jeune homme bien monté qui vient, leur maître dit; j'aurai son cheval devant qu'il soit nuit, ils se mirent au travers le chemin, tellement que nul ne pouvoit passer : Quand Gallien vit cela, il leur dit, canailles que vous êtes, pourquoi nous barrer ainsi le chemin? laissez-nous passer, car nous sommes messagers du roi Charlemagne : alors le maître dit, point de quartier, il faut laisser ici les armes que vous portez et votre cheval, car j'ai grand desir de l'avoir; vous en aurez menti, dit Gallien; vous êtes tous des fripons, et je suis surpris de voir le pays de Gênes si rempli de larrons : j'en trouvai hier trente-deux en un vallon, et j'en trouve encore plus aujourd'hui; mais je fais vœu à Dieu de vous exterminer tous avant de passer en Espagne; les larrons lui dirent, c'est follement dit, vous parlez en jeune homme : Gallien leur répliqua, je suis surpris que tous beaux hommes, bien faits comme vous êtes, s'amusent au brigandage, et d'arrêter ainsi les passans : ils lui dirent, tu ne sais ce que tu dis, car les gens de ce pays sont de cette nature, or, finit tes discours et descend promptement de ce cheval où tu est monté. Quand Gallien les entendit ainsi parler, il piqua son cheval et mit la lance en l'arrêt, puis frappa le maître des larrons tout au travers du corps et le tua. Girard fut assailli de toutes parts des autres larrons; mais quand Gallien vit qu'ils ne l'avoient point suivis, il retourna promptement en bataille, mais ce fut bien tard, car ses dix écuyers étoient déjà tous tués. Quand Gallien les vit, il tira Flamberge, disant : Ah! canailles; vous avez tue mes écuyers, je vous promets que je vous rendrai la pareil avant qu'il soit nuit. Gallien voyant donc ses dix écuyers morts, il eut une si grande douleur qu'il ne savoit ce qu'il devoit faire : nonobstant il prit Flamberge, et vint sur les larrons, et Girard le suivoit, ils s'animèrent d'une telle façon, qu'ils sembloient des lions : Tout ce que Gallien atteignoit il le mettoit incontinent à mort, il en fit un si grand carnage que c'étoit pitié de le voir; les uns fuyoient par les bois, les autres se rendoient à merci : Lors Girard dit à Gallien, nous n'avons plus d'écuyers, ces malheureux larrons les ont mis à mort : Qui menera maintenant nos sommiers? Gallien dit à Girard, laissons-les courir par les champs, et allons à la poursuite des larrons, j'en suis content, dit Girard, puisqu'il vous plaît. Aussitôt ils piquèrent des éperons et coururent après, ils en trouvèrent quatre qui étoient cachés derrière un buisson : Quand ils virent Gallien, ils lui crièrent

merci à deux genoux, disant : Très-nobles chevaliers, ayez pitié de nous en l'honneur de Jesus-Christ. Je suis content, dit Gallien, moyennant que vous meniez nos sommiers sans nulle tromperie, car on ne se doit pas trop fier aux larrons.

Sire, dirent-ils nous le ferons très-volontiers, ayez confiance en nous; car quelque mal que nous ayons fait, nous sommes délibérés de bien faire maintenant. Alors Gallien se prit à rire, et dit à Girard, nous ne devons pas trop nous fier à eux, car quand ils sont pris, ils sont si humbles que c'est merveilles de les entendre; mais ce sont humiliations par force qui ne vienne pas de bonne volonté.

CHAPITRE XXI.

Comme Gallien fit mener ses sommiers jusques au château de Montfilant, par les quatre larrons, lesquels ils les fit pendre et étrangler quand ils furent arrivés.

APrès que Gallien eut prit les quatre larrons, il les mena droit à ses sommiers, lesquels étoient errans par les champs, lia les larrons à chaque sommier, et leur donna à chacun une verge pour chasser lesdits sommiers, il leurs ôta leurs bâtons et couteaux, disant il vaut mieux que vous meniez mes sommiers que d'être brigands et voleurs de chemins, il est bien vrai, dirent les larrons, nous vous suivrons le plutôt que nous pourrons et ferons ensorte d'arriver de bonne heure. Suivre, dit Gallien, parbleu vous irez devant; je veux vous suivre, non pas que vous me suiviez; car je ne vous quitterai pas de vue. Puis Gallien dit à Girard, voyez la finesse des larrons, jamais homme ne s'y doit fier. Ils cheminèrent tant, qu'environ la nuit ils arrivèrent en un château nommé Montfilant : Quand ils furent arrivés, ils mirent les sommiers en l'écurie, puis Gallien envoya chercher la justice, et fit pendre les voleurs, qui lui dirent : comment, nous avons donc gagné la mort à conduire vos sommiers? Gallien dit, larrons, vous m'avez fait plaisir, aussi je vous eût tous tués si j'eusse voulu, mais de vous laisser encore vivre, vous ferez plus de mal que jamais. Gallien et Girard furent loger à Montfilant, en l'hôtel d'un vaillant homme. Lequel avoit nom Mille. Il avoit une sœur, laquelle se nommoit Sicile, et avoit été mariée à un jeune chevalier, lequel en son vivant possédoit de grands biens en Provence, en un lieu nommé saint Gilles, il mourut à Pinelle, et quand il partit il laissa sa femme frosse d'une fille. Les parens dudit chevalier disoient qu'elle étoit bâtarde, et que jamais n'hériteroit des biens dudit chevalier. Quand le souper fut prêt, ils entrèrent dans une salle qui étoit richement décorée, où ils se mirent à table, laquelle étoit garnie de plusieurs sortes de viandes. Le seigneur Mille ne pouvoit manger, parce qu'il étoit courroucé pour l'outrage qu'on vouloit faire à sa sœur. Quand Gallien le vit si pensif, et qu'il ne mangeoit point, il lui demanda ce qu'il avoit, et pourquoi il ne mangeoit pas : L'hôte dit; certes chevalier, j'ai des raisons pour cela, et je vais vous

les dire. Un chevalier natif de Provence, vint en ce pays et épousa ma sœur, il ne fut que deux mois avec elle, et puis s'en alla, il la laissa grosse d'une belle fille : Ce chevalier est mort, et maintenant ses parens disent qu'elle est bâtarde, et qu'ils la déshériteront, et ont présenté leur gage par trois fois, ma sœur n'a point trouvé de champion; je dirai certes la vérité, ma sœur n'étoit que bourgeoise, mais pour sa grande beauté, ce chevalier l'épousa, c'est de quoi les parens sont indignés; il n'est nul qui veuille entrer en champ pour elle, pour or, argent ni pierreries, c'est la cause pourquoi je suis chagrin, il y a bien dix jours que je n'ai mangé. Mon hôte, dit Gallien, mangez et réjouissez-vous; car je vous promets que demain au matin je combattrai pour elle, puisque le cas est comme vous le dites, et lui ferai rendre justice. Alors l'hôte dit à Gallien : Seigneur, je vous promets la foi que si c'est votre bon plaisir de prendre son parti, je vous donnerai une grosse somme d'argent; Gallien dit, je vous demande une chose principalement, c'est que vous me fassiez mettre des draps blancs en mon lit, afin que je me repose cette nuit plus à mon aise, pour mieux venger votre sœur.

L'hôte fit préparer une chambre pour Gallien; on lui mit des draps blancs, sentant une odeur merveilleuse, la chambre fut si honnêtement parée, parce qu'il n'étoit pas possible de mieux faire : puis l'hôte s'assit auprès de Gallien, et soupa avec lui. Après soupé les tables furent levées, et l'hôte mena Gallien en sa chambe où il y avoit deux lits, l'un étoit pour Gallien, l'autre pour Girard; les oreillers étoient de fine soie, les courtines de fin damas, et les couvertures de prap très-cher. Gallien et Girard se couchèrent et dormirent à leur aise jusqu'au matin, puis ils se levèrent, et Gallien demanda ses armes, lesquels lui furent incontinent apportée par Girard, lequel s'arma promptement : Quand Gallien fut armé il sortit de la chambre pour aller entendre la messe, avec son hôte et sa sœur, et se recommanda à Dieu. Après toutes ses oraisons faites, il appella son hôte et lui dit : Vous me voyez préparer pour combattre et défendre le droit de votre sœur, priez Dieu qu'il me veuille donner victoire.

CHAPITRE XXII.

Comme Gallien joûta contre douze chevaliers pour garder le droit de la sœur de son hôte, et comme il les vainquit en champ de bataille devant tous les assistans.

QUand l'hôte connut la bonne volonté du noble Gallien, il le remercia grandement de l'honneur qu'il lui faisoit, il sortit de l'Église et dit à sa sœur : Ma sœur, le seigneur a envoyé aujourd'hui un noble chevalier qui m'a promis de prendre votre défense. Quand la dame l'entendit, elle fut très-joyeuse. Les douze chevaliers s'armèrent, puis quand ils virent Gallien, ils commencèrent à rire, et aussitôt un des chevaliers se mit en bataille, et Gallien d'autre part; il demanda le nom au chevalier, qui lui dit, j'ai nom

Antoine de Provence. Gallien lui dit : vous avez tort de disputer le droit de cette dame ; je suis venu ici pour en prendre le parti : Alors piquèrent les éperons de si grand courage, que Gallien perça de sa lance l'écu et le haubert d'Antoine de Provence, tellement qu'il le perça au travers le corps et tomba par terre : Gallien dit ; comment, usurpateur, vous voulez avoir la terre de cette dame et de sa fille ? je vous jure que je ne le souffrirai pas ; les autres coururent aux armes pour mettre Gallien à mort ; mais le frère de la dame fit sonner le tocsin de la ville sans discontinuer. Aussitôt les habitans coururent sur eux : Quand les traîtres virent qu'ils avoient du dessous, ils se mirent à fuir à leur grand déshonneur ; incontinent on alla pendre Antoine de Provence. Tous les seigneurs s'assemblèrent pour tenir conseil ; quand ils furent assemblés ils appellèrent Gallien, et lui vouloient donner la demoiselle et toute la seigneurie, il n'y voulut consentir ; car il avoit intention d'aller à Roncevaux, voir la cour de Charlemagne, y trouver son père Olivier, ainsi que les douze Pairs de France, lesquels attendoient bataille contre le roi Marsille. De Montfilant il se mit en chemin pour aller en Espagne où étoit Charlemagne, et mena avec lui son conducteur Girard, et tant exploitèrent par leurs journées qu'ils arrivèrent en Espagne, et y trouvèrent Charlemagne, ils le connurent à cause de son étendard. Lorsqu'ils arrivèrent, plusieurs chevaliers étoient fort en peine de savoir qui étoit ce jeune chevalier ; et disoient les uns aux autres qu'il paroissoit de grande famille. Quand Gallien fut près de la tente de Charlemagne, il mit pied à terre et s'en alla à ladite tente où étoit Charlemagne, et quand il le vit il se jetta à ses pieds, le saluant humblement.

CHAPITRE XXIII.

Comme Gallien fut fait chevalier par Charlemagne.

LE chevalier Gallien fit tant de diligence, qu'il arriva devant le roi Charlemagne, et le salua humblement. Quand Charlemagne vit ce jeune homme qui le saluoit si respectueusement, il lui demanda d'où il étoit, et qui il cherchoit ? Gallien lui répondit : Sire, je suis né à Constantinople, et y ait été élevé, ensuite j'ai passé par Gênes, auquel lieu le duc Regnier, le hardi combattant, me donna les armes que je porte et le cheval que vous voyez ici : il vouloit aussi ceindre mon épée ; mais je le remerciai, espérant de vous que vous me feriez cette grace : C'est pourquoi, sire, si c'est votre plaisir, vous me la ceindrez, et tant que je vivrai je me tiendrai votre sujet, et vous promets de protéger autant que je pourrai la foi chrétienne. Quand Charlemagne entendit ainsi parler Gallien, il fut fort joyeux, il lui dit incontinent, qu'il étoit bien juste de le faire chevalier ; puisqu'il avoit tant fait de chemin pour ce sujet. Il fit aussitôt avertir l'archevêque de Rouen ; il lui fit chanter une messe haute, puis après la messe chantée, Gallien se mit à genoux devant lui, et Charlemagne lui ceignit l'épée, et lui chaussa

l'éperon du pied droit, puis l'embrassa ainsi qu'il est d'usage en pareil cas, en lui disant : Mon enfant, sois toujours honnête homme, et exerce continuellement la foi catholique ; et en quel lieu que tu sois, maintiens toujours le droit et la justice. Alors Gallien le remercia du bien et de l'honneur qu'il lui avoit fait, puis les pria qu'il lui plût de lui dire où étoit Roland et Olivier, car il avoit grand desir de les voir. Charlemagne lui dit qu'ils étoient en Espagne, et combattoient contre les payens. Gallien lui dit, plût au Seigneur que je fusse avec eux ; car je ferois telle destruction de ces maudits payens, qu'il en seroit mémoire à tous jamais. Quand Ganelon qui étoit avec Charlemagne, ouit ainsi parler Gallien, cela lui déplût, il lui dit ainsi : Va te vanter ailleurs, je ne te crois point, car c'est le caractère des Lombards de se vanter ainsi; et incontinent Ganelon commença à seigner du nez, et se pâma de peur que la trahison qu'il avoit faite ne vint à être découverte. Quand Gallien se vit ainsi outrager, il fut si courroucé en son cœur qu'il ne savoit que faire, il dit à Ganelon, vous mentez traître que vous êtes, je ne suis pas Lombard ; il le voulut frapper, mais les parens de Ganelon l'en empêchèrent avec Girard, le conducteur de Gallien, qui dit à haute voix ; point de bruit, car si quelqu'un met la main sur le fils d'Olivier le marquis, je lui ôterai la vie, il en arrivera ce qu'il pourra, et mit aussitôt la main à l'épée comme vaillant et hardi. Quand Charlemagne apperçut la querelle, et qu'il sut que ce jeune homme étoit le fils d'Olivier, il dit à haute voix, que celui qui auroit l'audace de mettre la main sur Gallien, qu'il le feroit pendre et étrangler ; alors les parens de Ganelon ne l'osoient plus approcher, car ils craignoient Charlemagne. Le soir étant venu, les tables furent dressées et on soupa : Quand Charlemagne fut assis, il fit venir Gallien auprès de lui, car il savoit bien que si les parens de Ganelon le pouvoient tenir, qu'il lui feroient du déplaisir, après souper chacun s'alla reposer, et Charlemagne songea cette nuit-là un songe merveilleux, car il lui sembloit qu'il étoit en une eau profonde jusques au ventre, et que son neveu Roland et Olivier, étoient tous plongés dans leur sang. Quand le duc Naime, entendit le songe de Charlemagne ; il commença à pleurer tendrement, et dit : j'ai peur que dans peu de temps Charlemagne ne soit affligé, et qu'il ne perde la fleur et la noblesse de son royaume ; et quand il eut un peu pensé, il se tourna vers Charlemagne, et lui dit : Mon très-cher souverain, il me semble qu'il seroit bon que chacun s'armât promptement, et que nous allassions à Roncevaux, car je vous assure qu'avant qu'il soit demain, j'ai peur que Roland, Olivier et les autres Pairs de France ne soient fort embarrassé. Quand le maître Ganelon entendit ainsi parler le duc Naimes, il commença à dire, où sont ceux qui oseroient entreprendre d'aller attaquer Roland, Olivier et les autres Pairs de France ? ne sont-ils pas vingt mille des meilleurs combattans qui sont en votre royaume ? il disoit tout ceci afin de détourner Charlemagne d'y aller. Hélas ! le traître savoit bien la trahison qui devoit arriver, et comme les douze Pairs devoient tous mourir à Roncevaux, et à cause des paroles de Ganelon l'armée de Charlemagne fut détournée d'y aller, nonobstant qu'on y fût allé assez à temps.

CHAPITRE XXIV.

Comme le roi Marsille, mena à Roncevaux, quatre cens mille Turcs contre les douze Pairs de France, à cause de la trahison qu'il avoit faite avec Ganelon.

PEndant que Charlemagne et le duc Naimes étoient à parler des douze Pairs, le traître Ganelon qui les avoit vendus au roi Marsille, les détournoit toujours d'aller à leur secours par son faux langage, à cause des deniers qu'ils avoient reçus. Le roi Marsille se prépara, et mena avec lui quatre cens mille payens pour en aller faire l'expédition : ce n'étoit que trop, car les troupes du roi Charlemagne n'étoient que vingt mille. Hélas ! traître Ganelon ! quel déplaisir t'avoit fait Roland, qui étoit ton bon et loyal ami? que t'avoit fait le noble Olivier, son compagnon ? que t'a fait le bon archevêque Turpin et tous les autres ? certes il falloit être aussi méchant que tu l'est pour faire une telle action. O noble Charlemagne ! si tu eusses sû la trahison tu eusses tôt mis remède. Le roi Marsille exploita tant qu'il arriva à Roncevaux : Quand Olivier vit tant de payens, il les montra à Roland, et lui dit ; hélas ! mon cher ami, nous pouvons bien connoître maintenant que nous sommes vendus, nous ne sommes que vingt mille, contre quatre cens mille : je vous prie, sonnez de votre cor, afin que votre oncle Charlemagne vous entende, et qu'il vienne à notre secours. Roland répondit ; je vous prie, prenez courage, car plus je vois venir de payens, et plus le courage me croît, j'ai espérance que mon épée Durandal en mettra aujourd'hui à mort plus de sept mille. Pendant qu'ils parloient, les payens venoient toujours de toutes parts sur eux, tellement qu'ils se virent environnés de tous côtés. De rechef l'archevêque Turpin et les autres Pairs de France, prièrent Roland qu'il sonnât de son cor, mais il n'en voulût rien faire, et leur dit : Seigneurs, prenez courage, car je crois que si tous les payens étoient ici aujourd'hui, je les mettrois à mort. Le roi Marsille exploita tant qu'il vint auprès des Pairs, il apperçut Roland et Olivier, il leur dit à haute voix : Vassaux, vous me coûtez une grande somme pour la vendition que Ganelon a fait de vous ; mais par mes dieux, aujourd'hui j'en serai dédommagez. Quand Roland l'entendit ainsi parler, il anima son grand courage, et incontinent il prit sa lance et Olivier la sienne, et allèrent droit au lieu où étoit Marsille, ils firent tel carnage qu'il n'y avoit payen qui osât se trouver devant eux, tant ils étoient animés. Roland tira Durandal son épée, et dit ; ô Durandal, ma bonne épée ! montre aujourd'hui ta vertu ; il frappoit de côté et d'autre si courageusement, que tout ce qu'il atteignoit ne pouvoit lui résister. Olivier étoit auprès de lui frappoit de toute sa force ; enfin c'étoit chose merveilleuse à voir. Pensez que les autres Pairs n'en faisoient pas moins, chacun d'eux s'y employoit le mieux qu'il pouvoit, il fut fait telle défaite des payens à ce premier assaut, qu'il en mourut bien treize

mille. Roland fit tant qu'il arriva près du roi Marsille, et aussitôt lui porta un coup de son épée Durandal, sur son heaume, que le feu en sortit de la force du coup. Quand Marsille se sentit ainsi frappé, il fut grandement irrité, il essaya de frapper Roland, mais il lui para le coup, et lui en porta en même-temps un autre, duquel il lui abattit la main gauche; Quand le roi Marsille se sentit ainsi blessé, il fit aussitôt sonner la retraite, car la nuit approchoit fort. A cette première attaque, il mourut bien six mille Français, ce qui fit beaucoup de peine à Roland. Quand le soir fut venu, le roi jura du grand dépit qu'il avoit de ce que Roland lui avoit coupé la main, que le lendemain il meneroit tant de payens, qu'il n'échapperoit pas un chrétien. Pendant toute la nuit, les payens arrivoient de tous côtés; ainsi ils recommencèrent la bataille dès le matin si rudement que c'étoit la plus grande pitié du monde. Roland et Olivier faisoient tel abattis de payens; qu'il n'y avoit rien de semblable, mais il arrivoit tant de payens de toutes parts, qu'il n'étoit pas possible de les nombrer. Et quand Roland vit la grande et innumérable multitude de payens arriver, il dit à Olivier; hélas! mon cher ami, comment est-il possible que nous puissions résister contre tant de barbares; et ainsi qu'il disoit ces paroles, l'archevêque Turpin arriva avec eux, et leur dit : Hélas ! mes chers frères et amis, il faut prendre courage. Il appella Roland, et lui dit, il me semble qu'il seroit temps à cette heure de sonner de votre cor, car vous voyez devant vos yeux que des douze Pairs de France, nous ne sommes plus que six, et encore je suis blessé à mort. Quand Roland entendit que des douze il n'étoient plus que six, il en fut fort affligé, il prit son cor et le sonna par trois fois si fort, que le son du cor (par le pouvoir de Dieu) fut si merveilleux qu'on l'entendoit de sept lieues, et ledit son alla jusques au camp de Charlemagne. Roland dans le moment apperçut Godefroy de Bouillon, lequel étoit blessé de dix plaies mortelles; il lui dit : Hélas ! Godefroy mon ami, tâchez de vous échapper des mains de ces malheureux sarrasins, et l'allez faire savoir vîtement à mon oncle Charlemagne, et lui direz l'infortune qui nous est arrivée, et qu'il lui plaise nous donner du secours, ou autrement jamais nous n'échapperons des mains des payens. Godefroy partit aussitôt en les recommandant à Notre-Seigneur. Nous laisserons à parler des douze Pairs qui ne sont plus que six, pour parler de Charlemagne qui est en son camp.

CHAPITRE XXV.

Comme Charlemagne étant dans son pavillon avec plusieurs barons, entendit le cor de Roland qui demandoit du secours, et comme Ganelon l'en détournoit.

CHarlemagne étant en son pavillon avec plusieurs barons, entendirent le son du cor de Roland, qui étoit très-impétueux, dont ils furent fort étonnés; Charlemagne demanda au duc Naimes, ce qu'il lui en sembloit, il lui répondit : Sire, les Pairs sont en danger, c'est pourquoi si vous me voulez

voulez croire, vous ferez partir votre armée pour y aller; car Roland n'a pas accoutumé de sonner du cor si fortement. Ganelon dit à Charlemagne : Sire, si la chose étoit ainsi, vous en auriez eu des nouvelles. Outre plus ils sont vingt mille, qui valent bien toute l'armée de vos ennemis; quand tous les payens seroient devant Roland et Olivier, ils ne s'en mettroient pas plus en peine, pour moi je crois que Roland est dans le bois près d'ici, où il chasse après quelque bête sauvage : Oh ! maudit traître et déloyal Ganelon, tu savois bien le contraire de ce que tu disois. Oh ! Charlemagne, pourquoi le crois-tu, puisque tu connois qu'il n'y a point de sûreté en lui? Gallien étoit toujours auprès de Charlemagne, et le pressoit, en disant : Hélas! Sire, ne verrai-je jamais mon père Olivier, et mon oncle Roland? certes j'ai grand peur qu'ils n'ayant quelque mauvaise affaire. Plaise à votre majesté impériale de me donner congé pour aller au-devant d'eux, car je suis en peine de savoir de leurs nouvelles. Cela fit de la peine à Ganelon, quand il entendit la requête de Gallien, il tâcha de l'en détourner, car il avoit peur que s'il y alloit qu'il n'apperçût sa trahison. Toutefois Gallien pria tant Charlemagne, qu'il lui donna congé. Il appella Girard, et se fit armer sans nul délai, puis monta sur son cheval Marcepin, il le faisoit beau voir. Tous les barons le bénissoient, et disoient, que c'étoit le plus beau chevalier que jamais on pût voir. Quand le traître Ganelon connut que Gallien étoit si généreux, il commença à le maudire en son cœur, et dit à Charlemagne : votre majesté impériale devroit faire revenir Gallien, et prendrez son cheval pour vous, et lui en donnerez un autre, car je crois qu'au monde il n'y a pas son pareil. Charlemagne répondit, il convient mieux à Gallien qu'à moi : Ganelon disoit tout cela pour détourner le voyage. Gallien vint vers Charlemagne et prit congé de lui, et lui dit : Sire, si vous croyez Ganelon, vous pourrez bien vous en repentir; car je crois fermement qu'il a vendu les douze Pairs de France. A ce discours plusieurs chevaliers qui étoient en la compagnie furent fort bien étonnés, et aussitôt Gallien partit. Le duc Naimes et plusieurs autres barons firent tant, que Charlemagne fit promptement partir son armée, mais c'étoit trop trad, car jamais ne verra nul des Pairs vif. Gallien fit tant de diligence qu'il entra dedans le bois auquel il trouva Godefroy de Bouillon, lequel étoit blessé de dix plaies mortelles, et alloit avertir Charlemagne de la mauvaise fortune qui étoit arrivée aux douze Pairs. Incontinent que Gallien les vit, il fut à lui et le salua honnêtement, en lui demandant d'où il venoit, et où il alloit : Godefroy lui raconta en bref la trahison que Ganelon leur avoit faite, et le danger où ils étoient. Quand Gallien entendit les paroles de Godefroy, il fut fort courroucé : Godefroy le pria de retourner et qu'il ne fût pas plus avant, parce qu'il y a une si grande multitude de payens, que ce seroit un bonheur s'il en échappoit, qu'il valoit mieux qu'il allât porter cette nouvelle au roi; car je suis si blessé que je ne peux faire diligence : De laquelle prière, Gallien ne voulut rien faire, mais il lui dit que devant qu'il retournât, il auroit son corps blessé de trente plaies, et qu'ainsi vifs ou morts, il trouveroit Roland et Olivier son père. Quand Godefroy vit qu'il avoit si grand courage, il prit son chemin pour faire son message, et arriva au camp de Charlemagne, où il trouva qu'il se préparoit

ainsi que les barons, pour aller à Roncevaux, afin de secourir les Pairs de France.

CHAPITRE XXVI.

Comme Godefroy vint annoncer à Charlemagne, la trahison que Ganelon avoit fait aux douze Pairs de France, et comme il les vendit au roi Marsille, et en reçut de grands trésors.

APrès que Godefroy eut laissé Gallien, qui s'en alloit à Roncevaux, chercher son père Olivier et Roland, il fit si grande diligence qu'il arriva au camp de Charlemagne, lequel se préparoit pour retourner à Roncevaux : incontinent vint au-devant de Charles; et lui dit, bon empereur; je vous salue de la part de Roland votre neveu, Olivier, Turpin et Beranger; lesquels sont à Roncevaux, en grand danger, parce que le traître Ganelon, les a trahis, ils vous demandent vîtement du secours, ou autrement jamais vous ne les verrez; des douze nous ne sommes plus que six, desquels nous sommes cinq de blessé à mort, et afin que vous connoissiez mieux la vérité, regardez, j'ai dix plaies mortelles sur mon corps. Quand Charles entendit qu'ils avoient été trahis, il regarda les plaies de Godefroy, et tomba pâmé à terre comme s'il eût été mort. Quand il fut revenu de sa pamoison, il fit sonner vîtement la trompette, pour aller à leur secours. Ganelon qui étoit là présent, commença à dire à l'empereur, s'il est vrai ce que Godefroy vous a dit de moi, je veux être écorché tout vif; et afin de vous prouver le contraire, moi-même j'y veux aller, et je me mettrai le premier en bataille à l'encontre des Sarrasins nos ennemis, et j'en ferai si grand carnage qu'il en sera parlé au temps à venir, car j'ai grande volonté de les réduire. Mais est-il possible que votre majesté impériale croie que je l'ai trahie. Vous savez que j'ai de grandes richesses; c'est pourquoi je n'ai pas l'ame assez noire pour faire une pareille action. Alors Charlemagne lui dit, s'il est vrai que vous avez fait cette trahison, je vous jure mon baptême, que la mort ne vous peut fuir. Sire, quand vous serez à Roncevaux, Roland ni les autres Pairs ne dirons pas que je suis cause de cette trahison. Charlemagne et ses troupes partirent sans plus séjourner, pour aller au secours des douze Pairs, et mena Ganelon avec lui. On donna à Godefroy de bons médecins et chirurgiens pour guérir ses plaies; mais il étoit si fort blessé, que peu de temps après il mourut, dont ses parens furent bien fâchés. Le traître Ganelon connoissant qu'il ne pouvoit se dispenser d'aller avec Charlemagne à Roncevaux, et que la trahison seroit découverte, il prit un maréchal et fit ferrer son cheval le devant derrière, afin qu'il pût s'échapper plus facilement quand il seroit temps, ils firent grande diligence et arrivèrent à Roncevaux.

CHAPITRE XXVII.

Comme après que le noble Gallien eut rencontré Godefroy, il s'en alla à Roncevaux, où il fut attaqué de dix payens.

QUand Gallien eut pris congé de Godefroy, il prit son chemin droit à Roncevaux, croyant trouver Olivier et Roland; mais avant qu'il les pût trouver il eut plusieurs assauts; car incontinent qu'il fut à Roncevaux, il regarda d'un côté et d'autre, et y voyoit tant de morts que c'étoit une chose épouvantable. Lors il dit à Girard; comment est-il possible que je puisse trouver mon père Olivier et mon oncle Roland? Hélas! je ne sais s'ils sont morts ou vivans, quand même je les verrois, je ne les pourrois pas connoître. Et comme il disoit ces paroles il étoit pensif sur l'arçon de sa selle: Dans ce moment il vint à lui dix payens qui descendoient d'auprès d'une grande roche, leur maître étoit appellé Martineau, l'un des forts et merveilleux turcs qui fut en toute la Turquie. Quand Gallien les vit il fut à eux, et leur cria à haute voix: Seigneurs, êtes-vous chrétiens? Alors Martineau répondit, qui que nous soyons, tu est bien hardi d'approcher si près de nous; retire-toi d'ici. Quand Gallien l'entendit, il leur dit: Je vous prie, ne vous moquez point de moi; dites-moi, s'il vous plaît, des nouvelles de Roland et d'Olivier, s'ils sont morts ou vifs: Martineau lui répondit; Roland est mort; et ai joûté contre Olivier et le perça au travers du corps de cet épieu que je tiens en ma main; outre plus, je vais cherchant leurs têtes pour les porter au roi Marsille. Gallien fut fort triste de ces paroles, et dit à Martineau, tu dis que tu as tué Olivier, mon très-noble père; il faut que je venge sa mort. Ils mirent leurs lances en l'arrêt et coururent l'un sur l'autre, du coup que Gallien donna à Martineau, il le fit chanceler de dessus son cheval, ils mirent encore l'épée à la main, et se donnèrent plusieurs coups; Gallien vouloit sur le champ venger la mort de son père, il tira de rechef Flamberge son épée, de laquelle il lui donna un si grand coup, qu'il lui fendit la tête dont il tomba mort. Quand les autres payens virent Martineau mort, ils coururent sur Gallien, mais Girard qui étoit-là le défendit. Gallien voyant qu'ils s'efforçoient de lui faire dommage, il se mit dans une telle fureur, qu'il en mit un ou deux tout en pièces.

Quand les payens virent qu'ils ne pouvoient résister contre Gallien, ils se mirent en fuite, mais il les poursuivit tant, qu'il en tua quatre: Pendant qu'il étoit échauffé à la bataille, quelques payens vinrent sur Girard; et le tuèrent, dont Gallien eut grande douleur. Les payens se mirent incontinent en fuite, et allèrent annoncer au roi Pinard, comme Martineau étoit mort.

CHAPITRE XXVIII.

Comme les nouvelles furent apportées au roi Pinard, que son neveu Martineau avoit été tué en se battant contre Gallien.

APrès la défaite de Martineau, trois payens se mirent incontinent en fuite lorsqu'ils virent la vaillance de Gallien, ils furent au roi Pinard, l'un des merveilleux turcs qui fut en Turquie, ils lui dirent la mauvaise aventure qu'il leur étoit arrivé, en lui disant : Faites promptement armer vos gens, car après la roche forte est l'un des merveilleux chrétiens qui soit en toute la chrétienneté; il est encore jeune homme, mais il a un tel courage, que s'il venoit mille italiens contre lui il ne s'en mettroit pas en peine. Votre neveu et nous étions à Roncevaux, cherchant le duc Roland et le comte Olivier pour porter leurs têtes au roi Marsille, mais quand ce jeune chevalier nous apperçut, aussitôt est venu droit à nous, et nous demanda si nous étions payens ou chrétiens, et si nous lui pourrions dire des nouvelles de Roland et d'Olivier; quand Martineau l'entendit ainsi parler, il se moqua de lui, disant que le duc Roland étoit mort, et qu'il avoit joûté contre le comte Olivier. Quand il entendit ainsi parler votre neveu Martineau, il fut si courroucé, qu'il n'est pas possible à l'homme vivant de l'être plus : Aussitôt il vint attaquer Martineau, et lui donna un coup dessus son heaume, qu'il lui fendit la tête jusqu'aux épaules, nous voyant ce fait, voulions venger la mort dudit Martineau, et nous nous mîmes en bataille contre lui, mais tout cela ne servit de rien; car à chaque coup qu'il frappoit ce qu'il atteignoit il le mettoit en pièce; or, des dix que nous étions nous n'en sommes échappé que trois. Quand le roi Pinard entendit dire que son neveu Martineau étoit mort, il leur dit, si mon neveu est mort, ça été par son imprudence, il s'est voulu moquer de ce chevalier, en lui disant qu'il avoit tué son père; et l'enfant en a vengé la mort, c'est la raison. Dites-moi donc quelles armes porte ce chevalier, et quelle enseigne; car j'ai fait serment à nos dieux, d'avoir raison de cela. Alors les messagers lui dépeignirent la façon et manière du chevalier, en lui disant qu'il étoit monté sur l'un des meilleurs chevaux qui soit dans tout le monde. Il porte pendu à son col une targe en champissure d'azur, et au milieu de ladite targe une croix rouge, laquelle deux lions rampans tiennent chacun à son côté, cette targe est faite et composée très-précieusement, toute émaillée de pierres précieuses, à son heaume est attachée une escarboucle laquelle rend une si merveilleuse clarté, qu'elle resplandit une demie lieue loin, et rend aussi grande clarté de nuit que de jour.

Après que le roi Pinard eut interrogé les messagers sur les façons et manières du jeune Gallien, il commença à dire, je vous jure qu'il est du sang du duc Regnier, c'est pourquoi il est d'une race hardie, car il me souvient de l'avoir vu à Gênes avec le duc Regnier : Tôt, qu'on m'apporte mes

rmes; car je me veux aller battre contre lui. Incontinent on les lui apporta, quand il fut prêt il empoigna sa lance et pendit son écu à son col, puis de urie monta à cheval, quand il fut dessus, il appella un de ceux qui lui voient apporté les nouvelles, et lui dit : Allez donc promptement découvrir où est ce chevalier : quand le messager entendit ainsi parler le roi Pinard : l lui dit; certes, Sire, ne vous déplaise, car quand je devrois gagner toutes es richesses du monde, je ne me voudrois pas trouver devant ce chrétien : e roi fut fort courroucé de cette réponse, et le disgracia sur le champ. De lus, il dit devant tous les assistans qu'il iroit tout seul pour le combattre. e roi Pinard avoit un neveu qu'on appelloit Corsuble, lequel étoit merveil-eux chevalier. Corsuble, vint au roi Pinard, et lui dit; mon oncle, je vous rie que que j'aille moi-même joûter contre ce chrétien, car j'ai grand doute u'il ne vous fasse quelque mal; il est impossible puisqu'il est de la lignée u duc Regnier, qu'il ne soit vaillant. Alors le roi Pinard se courrouça contre orsuble, son neveu, parce qu'il vantoit sa force et méprisoit celle du roi inard : Il dit donc à son neveu, ne plaise à nos dieux qu'il me soit repro-hé que je sois de petite force, et je vous promets que je me battrai aujour-'hui avec lui si je le peux trouver. Il commanda qu'on lui apportât d'un nguent qui est d'une telle vertu que quand on s'en frotte le corps et tous es membres, on a la peau aussi dure que l'acier, et n'y a ferrement au onde qui puisse mordre dessus.

Quand le roi Pinard fut oingt de cet onguent il s'arma le mieux qu'il lui ut possible, puis quand il fut prêt monta à cheval promptement, car il voit grande volonté de trouver Gallien pour combattre contre lui : Le roi tant prêt de partir, appella tous ses barons, et leur dit à haute voix : Sei-neurs, je m'en vais pour combattre ce chrétien; c'est pourquoi je vous prie ue personne ne me suive, car j'ai espérance qu'aujourd'hui je vous l'ame-erai vif ou mort, vous dites qu'il est si fort et si vaillant, mais vous verrez evant qu'il soit nuit, qu'il aura trouvé plus fort que lui. Mais on dit en ommun proverbe, que qui croit battre est souvent battu, ainsi arriva-t-il au oi Pinard, car il se promettoit la victoire sûre mais tout fut autrement, omme vous le verrez ci-après.

CHAPITRE XXIX.

omme le roi Pinard, s'en alla en une profonde vallée, où il trouva Gallien qui dormoit, et comme son cheval Marcepin, l'éveilla en frappant du pied, quand il vit venir le roi Pinard.

E roi Pinard prit congé de tous ses gens, puis marcha tant qu'il arriva en une profonde vallée en laquelle Gallien qui reposoit, il avoit passé on bras dans la bride de son cheval. Quand Pinard l'apperçut, il le connut ien aux marques qu'on lui avoit désignées. Marcepin voyant son maître qui ormoit, et aussi connoissant (par le vouloir de Dieu) que Pinard étoit son

adversaire, il frappa du pied droit, un si grand coup que Gallien fut étonné, il regarda à côté de lui et vit Pinard qui venoit droit à lui à toute bride, dont Gallien n'eut aucunement peur, quoiqu'il fût désarmé. Quand le roi Pinard fut près de Gallien, il lui cria à haute voix : Chevalier, tu périras aujourd'hui de ma main, mais je ne te toucherai pas que tu ne sois armé en guerre; je te remercie, dit Gallien, car je prierois tes dieux qu'il te rendent la pareille, mais ils n'ont aucun pouvoir. Quand Pinard entendit ces paroles, il en fut courroucé. Gallien s'arma donc promptement, puis monta sur Marcepin : Pinard lui demanda s'il étoit de Gênes, et d'où il venoit; Gallien lui dit que non, et qu'il venoit du camp de Charlemagne pour venger la mort des douze Pairs de France. Quand Pinard l'entendit ainsi parler; il lui cria à haute voix : Chrétien, montre-toi tel que tu est; car aujourd'hui je te rendrai au roi Marsille, vif ou mort. Gallien fut courroucé d'ouir telles paroles, et dit à Pinard : Payen tu te pourrois bien tromper. Ils mirent leurs lances en l'arrêt, puis piquèrent des deux, et se donnèrent plusieurs coups, mais Pinard avoit la peau aussi dur que le fer de la lance de Gallien, car il lui en donna plusieurs coups sans pouvoir la percer. Alors Pinard dit à Gallien: tu as un noble courage : Je te prie de rechef de me dire si tu est du sang du duc Regnier, le hardi.

Quand Gallien entendit que le roi Pinard vouloit savoir d'où il étoit, il lui dit : Payen, il n'est pas temps de parler de cela; mais il faut voir qui aura la victoire, Pinard fut encore plus surpris du grand courage de Gallien, ils se donnoient de grands coups de sabre, tellement que Pinard, abattit l'escarboucle du heaume de Gallien; quand Gallien sentit le coup il fut irrité, et de Flamberge donna un tel coup à Pinard, sur l'épaule, qui lui coupa toute sa cuirasse, mais il ne put entamer la chair. Gallien fut bien étonné de ce qu'il ne pouvoit faire sang au Payen, et dit : Oh ! Flamberge, ma bonne épée, d'où procède que vous ne pouvez entrer dans la chair de ce payen, Pinard entendant ces paroles, lui dit; Français, tu pourras connoître tantôt ce que je suis; pense et crois fermément que tu ne pourras pas faire sang; car quand tu frapperois sur moi de ton épée dix jours entiers, et que je fusse tout nud, tu ne me sauroit faire aucun mal; crois qu'hier je terrassai Roland de dessus son cheval, puis j'allai joûter contre le comte Olivier, auquel je coupai la tête. Et si de plus, j'ai fait mourir de cette épée plus de cinq cens chrétiens : C'est pourquoi tu peux croire que c'est fait de toi.

CHAPITRE XXX.

Comme Gallien abattit Pinard par terre, et coupa la moitié du col de son cheval, et aussi comme Gallien tua Brufelle, et donna son cheval à Pinard.

QUand Gallien eut entendu les paroles du roi Pinard, il lui dit : Payen, crois certainement qu'hier je trouvai un vaillant, comme tu le sais, et si pourtant je le mis à raison, toi qui croit me faire peur de ton langage, je te

montrerai ce que je sais faire. Quand Pinard entendit ainsi parler Gallien, il dit, défends-toi donc à cette heure, et te garde bien de moi. A cette parole ils vinrent l'un contre l'autre; Pinard crut frapper Gallien sur le heaume, mais il para le coup, après qu'il l'eut paré, il donna de sa Flamberge un tel coup à Pinard, qu'il le jetta par terre, et tomba la moitié du col de son cheval, quand Gallien le vit ainsi tomber, il lui dit; payen, tu as vû ce que mon épée sait faire.

Quand Pinard entendit parler Gallien de la sorte, il lui dit, si je suis à pied sans cheval crois-tu m'avoir vaincu? ne sais-tu pas bien que ce matin quand je suis arrivé vers toi que tu dormois, et que je t'eusse ôté la tête de dessus les épaules si j'eusse voulu? tu dis vrai, dit Gallien, aussi tu peux t'assurer que je ne te toucherai pas que tu ne sois monté à cheval comme moi. Au moment qu'ils parloient ensemble, Gallien regarda derrière lui et apperçut un payen, qu'on appelloit Brufelle, qui étoit neveu de Pinard: Brufelle étoit embusqué là auprès, afin que si Gallien eut pris Pinard, il fût venu et l'eût secouru. Aussitôt que Gallien l'apperçut il piqua son cheval Mareepin et l'approcha, disant: Payen, allons, vîtement les armes en main: Gallien et Brufelle mirent donc leurs lances en l'arrêt, puis piquèrent les éperons pour venir l'un contre l'autre, et se portèrent de grands coups; mais Gallien les frappa de si grande force, qu'il lui passa sa lance au travers du corps, dont il tomba mort Gallien prit le cheval de Brufelle, et le mena à Pinard, en lui disant, tu m'as fait un plaisir, et moi je t'en fais un autre en te donnant ce cheval. Alors Pinard lui dit, je ne te remercie pas, car le cheval est à mon neveu que tu viens de tuer; mais je fais vœu à mes dieux, qu'avant que je parte d'ici, je t'ôterai la tête de dessus les épaules. Gallien dit au payen, montre à ton tour ce que tu sais faire, et ne te vante point tant: ils recommencèrent leur bataille plus fort que devant: Gallien frappoit sur Pinard courageusement, et Pinard frappoit Gallien de telle façon qu'il lui abattit un sourcil de l'œil, dont le sang couloit fortement: Pinard qui avoit grande joie d'avoir fait un tel coup, dit à Gallien, que te semble-t-il de mon épée? tu n'as jamais trouvé un tel barbier; quand Gallien vit la raillerie de Pinard, il pria Notre-Seigneur qu'il lui plût être à son secours. Après qu'il eut fait son oraison, il reprit Flamberge son épée et en donna de si grands coups à Pinard, qu'il emporta la manche de sa cuirasse, et coupa la boucle de dessus, de façon qu'il lui mit le bras nud; puis de rechef il frappa sur la chair nue, mais l'épée rédondit, dont Gallien fut fort étonné, puis dit à Pinard? ah! payen, que maudit soit ton cuir tant il est dur; car je crois que le marbre ni le diamant ne l'est pas plus. Pinard et Gallien frappoient l'un sur l'autre de furieux coups; mais ils ne pouvoient se rien faire. Quand Pinard vit que Gallien approchoit, il vint à lui et lui dit, si tu veux nous ferons une trève pour jusqu'au jour, car tu vois que la nuit s'approche, de plus je suis si las que je ne peux plus soutenir, et demain nous reviendrons achever notre bataille, Gallien en fut content; car il étoit aussi fort fatigué, il lui dit qu'il lui donnoit congé pour jusqu'au lendemain matin, mais que pour lui il se tiendroit là, et qu'il n'avoit ni faim ni soif, mais qu'il étoit bien fâché pour son cheval qui n'avoit ni foin ni

avoine. Pinard lui dit : Chrétien, si tu veux venir avez moi, je te jure foi et loyauté, que je tiendrai bien à honneur que tu vienne dans ma tente, ton cheval aura du foin et de l'avoine en abondance, et je te promets que nul payen ne te fera aucun déplaisir. Après que Gallien eut entendu son discours, il lui dit Payen, me puis-je bien fier à toi ? Oui, dit Pinard, en foi de chevalier, Alors Gallien consentit d'aller avec lui, il le mena en sa tente, et le régala toute la nuit fort honorablement, dont Gallien en fut très-content, car le payen lui tint sa parole.

CHAPITRE XXXI.

Comme Gallien vint le lendemain matin heurter à la porte du roi Pinard, en lui disant qu'il se levât, et qu'il étoit temps de conter avec son hôte, et comme en s'en retournant au champ de bataille il rencontra quatre turcs, dont il en tua trois.

LE roi Pinard, sur la foi du roi, mena Gallien loger avec lui, en sa tente, lorsqu'ils furent arrivés, les payens accouroient au-devant d'eux, croyant qu'il amenât Gallien prisonnier; il lui demandèrent comment il avoit pris ce chrétien : à ces paroles il répondit qu'il ne l'avoit pris, car c'est le meilleur chevalier que jamais porta armes. Incontinent Pinard ordonna qu'on traitât Gallien comme sa propre personne, et son cheval Marcepin, comme les siens: Les palfreniers prirent aussitôt ledit cheval et le panser comme il leur avoit été commandé. Ensuite Corsuble mena Gallien dans la tente de Pinard, puis se désarma pour prendre sa réfeetion, le souper fut très-promptement servi: car Pinard, se piquoit d'honneur de bien régaler Gallien, chacun prit sa réfection selon son appétit, après souper ils devisèrent de leurs faits, ainsi que des assauts qu'ils avoient faits l'un contre l'autre en se combattant : Le roi Pinard fit apporter ses armes et montra à Gallien comme il les lui avoit brisées. Quand Gallien les vit il dit au roi Pinard, je ne suis pas armurier pour me faire voir vos armes, si je les ai gâtées je ne peux pas les raccommoder : Je te prie, fais-moi bonne chère, seulement comme tu me l'as promis. Le roi Pinard lui dit : Chevalier, ne vous fâchez point si je vous parle de mes armes; car naturellement la chose qui touche au cœur ne se peut sitôt oublier. En outre, je suis surpris comment vous avez pu faire pour me briser mes armes qui sont si fortes, je ne jamais trouvé votre semblable : Après plusieurs discours, le roi Pinard commanda à son neveu Corsuble qu'il allât faire préparer un lit magnifique pour Gallien, afin qu'il pût bien reposer. Cela étant fait, Pinard dit à Gallien qu'il se pouvoit aller reposer quand il lui plairoit, ce qu'il accepta sur le champ. Corsuble conduisit Gallien dans ladite chambre, où il se coucha et dormoit à son aise. Le lendemain matin Gallien se leva et appella Corsuble, il le pria humblement de lui aider à s'armer, et il le fit volontiers; comme il l'armoit il le pria d'éprouver leur force ensemble, ce que Gallien lui octroya. Corsuble, lui dit-il, quand

uand toi et moi éprouverons notre force ensemble, pour le plaisir que tu e fais je t'en rendrai un autre; car je te promets que si je t'atteins de mon pée Flamberge, je t'ôterai la tête de dessus les épaules; à quoi Corsuble pondit, on verra qui aura la victoire: Gallien fit amener son cheval et onta dessus, il prit sa lance en main, puis alla heurter deux ou trois coups la porte de Pinard, et lui dit, levez-vous, trop dormir, allons achever otre bataille. Aussitôt Pinard se leva, et fit préparer ses armes: Gallien se it toujours en chemin, étant arrivé près d'un bois, il trouva quatre turcs essagers du roi Marsille; Gallien prit sa lance et leur passa au travers le corps, l'exception du quatrième qui prit la fuite, et alla vers Pinard lui dire: Sire, ous étions quatre messagers qui vous apportoient des lettres de la part du roi arsille, mais un chrétien en a tué trois, et moi je me suis échappé du mieux u'il m'a été possible. Quand Pinard l'entendit, il dit, c'est le chevalier qui couché ici, qui est le plus vaillant du monde. Il se fit armer promptement our l'aller trouver; quand Gallien le vit il lui dit, vous avez long-temps is votre repos; ceux qui ont envie de faire une grande journée ne doivent s tant dormir. Pinard dit, j'étois si las de la bataille que nous fîmes hier, ue je ne pouvois m'éveiller, j'ai encore les yeux tout endormis. Gallien lui t, allons, payen, il nous faut recommencer, peu m'importe si vous êtes dormi, car je vous éveillerai bien: Le roi Pinard entendant cela se mit en amp de bataille, et incontinent mirent leurs lances devant eux, puis pi èrent leurs chevaux l'un contre l'autre et se rencontrèrent de telle façon, ue les fers et les fusts de leurs lances sautèrent en l'air; après cela ils pri nt leurs épées et s'en donnèrent de rudes coups, mais ils ne se purent rien ire. Gallien ayant volonté de mettre fin à la bataille, leva son épée Flam- rge de telle façon, et en donna au roi Pinard un tel coup dessus son aume, que la coëffe ni le cercle ne servirent de rien; car il le mit en èces, et le coup glissa sur l'épaule droite qui la lui mit à découvert. Quand llien eut fait ce coup il crut avoir mis fin à la bataille; mais il fut étonné squ'il vit qu'il ne l'avoit point blessé, il leva de rechef son épée et le appa sur le bras nud, mais l'épée n'entroit point et rebroussoit: Quand llien vit que son épée ne pouvoit entammer la chair du roi Pinard, il fut core plus surpris que devant, car il ne savoit pas que ledit roi avoit oint n corps d'un onguent qui le rendoit invulnérable; mais il s'étonnoit gran ment d'où procédoit qu'il ne pouvoit faire sang au payen, et qu'il mettoit pièce sa cuirasse qui étoit de fer. Ainsi comme le roi Pinard combattoit, y avoit trente payens qui s'étoient embusqués au plus près de l'endroit de bataille, lesquels quand ils virent que Gallien eut fait ce coup, commen- rent à courir sur lui pour le mettre à mort; mais Gallien les voyant venir, au roi Pinard: Comment payen veux-tu ainsi user de trahison contre i? est-ce la foi que tu m'as promise? j'avois confiance en ta promesse, is je vois bien maintenant que tu est un fourbe; car tu as fait venir ici payens pour me vaincre et dommager mon corps, cela ne procède pas n noble courage, mais d'un lâche; j'ai cru à ta parole et je ne t'ai pas capable de me trahir de la manière; mais pour cela je ne me déconforte int, je promets que quand je t'aurai vaincu que si je les rencontre, je

les païens de telle façon, que jamais ils ne s'embusqueront pour faire trahison; quand Pinard entendit Gallien, et qu'il vit les trente payens, il les fit retourner d'où ils étoient venus, car il se croyoit assez fort pour le vaincre lui seul.

CHAPITRE XXXII.

Comme Gallien combattit le roi Pinard avec un gros bâton, dont il l'abattit par terre lui et son cheval, puis le jetta dans la rivière.

GAllien et le roi Pinard recommencèrent leur bataille plus fort que devant et le roi Pinard frappa Gallien si rudement dessus son heaume, qu'il lui en emporta une grande partie; quand Gallien sentit le coup il en fut fort courroucé, il appointa Flamberge droit à la gorge du roi Pinard; car elle étoit toute nue; mais il ne le put blesser aucunement, dont il fut fort étonné. Il leva les yeux au ciel, et dit: Jesus! fils du Dieu vivant, consolateur de ceux qui vous prient de tout leur cœur, je vous supplie par votre bénite passion, laquelle vous avez voulu souffrir pour nous en l'arbre de la croix pour nous racheter des peines de l'enfer, qu'il vous plaise me faire connoître comme je pourrai vaincre ce Payen. Après qu'il eut fait sa prière, ils se mirent de rechef en bataille, mais telle chose que Gallien fît, il ne le put blesser ni endommager: Le roi Pinard vit le courage de Gallien, et lui dit: chrétien, pense-tu à cause que j'ai la chair nue que tu me pourras blesser? Tu te trompe, et tu peux connoître qu'aujourd'hui je te ferai comme j'ai fait au comte Olivier, auquel j'ai passé mon épée au travers du corps: Gallien l'entendant parler de la manière, se mit dans une grande fureur contre lui, et par le vouloir de Dieu, il s'imagina que puisqu'il ne pouvoit blesser Pinard avec son épée, qu'il lui falloit prendre un gros bâton pour combattre contre lui. Il demanda permission au roi Pinard de descendre de dessus son cheval, faisant feinte que les sangles étoient détachées, ce que Pinard lui accorda; aussitôt que Gallien eut mit pied à terre il ôta ses éperons, puis déceignit son épée et la pendit à l'arçon de la selle, dans le moment il apperçut dans un buisson un gros bâton de Nefflier, il le coupa et alla droit au roi Pinard, lequel croyoit que Gallien se vouloit rendre à lui, mais c'étoit bien le contraire; car Gallien vint au roi Pinard et lui dit: Allons, payen, je veux essayer ce bâton sur ton corps, il faut finir ta vie par quelqu'endroit: incontinent le roi Pinard qui étoit à cheval vint à toute bride sur Gallien, il leva son épée croyant l'en frapper; mais Gallien leva son bâton et en donna un tel coup au roi Pinard dessus le poignet qu'il lui fit tomber son épée, puis il lui en donna un autre coup sur la tête, dont il le jetta par terre, puis se jetta sur lui et lui donna tant de coups de bâton, que le sang lui sortoit de toutes parts: Après que Gallien l'eut battu de cette façon, et qu'il ne remuoit plus ni pieds ni jambes, il le prit par les cheveux et le traîna dans la rivière qui étoit proche delà.

CHAPITRE XXXIII.

Comme après que Gallien eut vaincu le roi Pinard et qu'il l'eut jetté dans la rivière, il vint à lui trente payens qui s'étoient embusqués pour venger la mort du roi Pinard.

APrès que Gallien eut vaincu le roi Pinard et qu'il l'eut jetté dans la rivière, il vint à lui trente payens qui s'étoient embusqués dans un bois, croyant venger la mort dudit Pinard : Quand Gallien les apperçut, il monta aussitôt dessus son cheval, il n'y fut pas plutôt monté qu'il fut environné de tous côtés de ces trente payens qui l'attaquèrent rudement; mais Gallien se défendoit avec un merveilleux courage, car de son bâton il jettoit par terre tout ce qu'il pouvoit attraper. Comme il se combattoit vaillamment avec son bâton, il y en eut un qui le lui coupa en deux, ce qui chagrina fort Gallien, car il pensoit que ces maudits payens eussent la chair aussi dure que celle de Pinard; mais comme il n'avoit plus de bâton pour combattre ses ennemis, il tira Flamberge son épée, et en donna de si grands coups à un des payens qu'il le tua. Quand Gallien vit qu'ils n'avoient pas la peau dure, il fut bien joyeux; il prit courage, et se mit si avant dans la bataille contre lesdits payens qu'il les tailla tous en pièces. De rechef il en sortit dix autres du bois, lesquels se vinrent incontinent jetter de tous côtés sur Gallien; il sembloit véritablement qu'ils le vouloient confondre; mais quand il les vit il se prit à dire, je vois bien maintenant qu'aujourd'hui sera la fin de ma vie; je ne verrai jamais Constantinople, ni ma mère, ce qui m'afflige beaucoup : Hélas ! mon père Olivier, et vous mon oncle Roland, je m'étois mis en campagne suivant l'ordre de ma mère, pour vous chercher et avoir de vos nouvelles, mais je vois bien qu'il me faut mourir sans avoir cette consolation, si le noble empereur Charlemagne ne me donne un prompt secours; car autrement c'est fait de moi. Et nonobstant tous les regrets il se défendoit fort vaillamment, car le courage lui venoit quand il pensoit à toutes ces choses.

CHAPITRE XXXIV.

Comme Roland, Olivier, l'archevêque Turpin, Richard, Salomon et Béranger se mirent derrière une roche pour se sauver, et comme ils vinrent au secours de Gallien.

APrès que le roi Marsille eut défait les douze Pairs, dont il n'en restoit plus que six, lesquels il croyoit morts; incontinent il fit sonner ses cors et buccines, et fit lever les tentes et pavillons, puis se mit en marche pour s'en retourner. Le noble Roland, Olivier, l'archevêque Turpin, Richard

Salomon et Beranger se cachèrent derrière une grosse roche pour panser les plaies de ceux qui avoient été blessés, Pensez le chagrin où ils étoient alors: Comme ils étoient après à se soulager, ils entendirent la voix de Gallien qui les regrettoit, et ainsi comme ils regardoient de côté et d'autre, ils apperçurent que Gallien étoit environné de toutes parts de turcs et payens, lesquels lui lançoient des darts et de grands coups d'épieux pointus. Quand Olivier apperçut l'outrage que l'on faisoit à Gallien, l'amour naturel contraignit de lui donner secours, et dit : Ha ! Roland, mon cher ami, n'entendez-vous pas les regrets que fait ce jeune chevalier, lequel se combat contre les turs? ne voyez-vous pas le noble courage qu'il a? car s'il vouloit s'enfuir tous ces payens ne seroient pas capables de les retenir; certes ce nous feroit une grande honte si nous le laissions mourir ainsi sans lui donner secours, je vous promets que je suis délibéré de lui aller aider, je crois que vous me seconderez. Quand Roland entendit le grand courage d'Olivier, tout blessé qu'il étoit en plusieurs parties de son corps, il lui dit hélas ! mon très-cher et loyal ami, comment vous est-il possible de porter vos armes, puisque votre noble corps est si navré de toutes parts? Olivier lui dit, je vous prie de me laisser aller, j'ai confiance en Dieu, j'espère encore lui donner secours: Et tous les autres Pairs à son imitation en dirent autant. Roland les arma le mieux qu'il put, puis leur aida à monter à cheval, et chacun prit son épée; le noble Roland monta sur Valentin, son bon cheval, puis tira Durandal, son épé et se mit le premier en chemin et les autres le suivirent. Quand Gallien les apperçut, et qu'il vit les croix rouges briller, son cœur fut joyeux, il commença par dire : O Jesus-Christ, rédempteur de tout le monde, aujourd'hui je ne compte rien sur ma vie, mais faites que je puisse voir auparavant de mourir, le duc Roland et mon père le comte Olivier, de qui j'ai tant ouï parler : Enfin, disant ces paroles ou semblables il frappoit toujours sur les payens ; Roland donna au premier qu'il rencontra un tel coup qu'il le fendit en deux, au second il lui abattit le bras droit, et au troitroisième il lui ôta la tête de dessus les épaules. Le comte Olivier faisoit de son côté un pareil carnage. De trente payens qui avoient attaqué Gallien il s'en sauva très-peu : Et de ceux qui restèrent il y en eu un qui assura Roland que c'étoit le traître Ganelon, qui les avoit vendus au roi Marsille, moyennant de grands trésors; puis quand le payen eut dit cela, il se sauva à toute bride pour aller annoncer au roi Marsille, que Roland et Olivier étoient encore en vie, et que le roi Pinard, avoit été tué par un jeune chevalier nommé Gallien.

CHAPITRE XXXV.

omme les nouvelles furent apportées au roi Marsille, que Roland et Olivier, étoient encore en vie, et comme le roi Marsille, envoya trente mille turcs pour les combattre.

QUand le roi Marsille entendit les nouvelles que Roland et Olivier étoient encore existans, il fut bien étonné et commença à dire en cette manière : i comment ! je croyois qu'ils fussent morts depuis hier; incontinent il fit ionter à cheval trente mille payens lesquels vinrent promptement à Ron-ϵvaux où étoient les six Pairs de France, ils se mirent en champ de ba-tille les uns contre les autres. Le noble Roland et le comte Olivier faisoient n tel carnage que c'étoit merveilles de les voir, et aussi le jeune chevalier allien faisoit de grands exploits, les payens fuyoient tous devant lui; dans sanglant combat il y resta plus de deux mille turcs sur la place. Un maudit ayen qui étoit là, voyant la bravoure que faisoient les six Pairs contre les ırcs, jetta son épieu de toute sa force, dont il blessa beaucoup Olivier; uand il se sentit blessé, il courut sur lui avec Haute-Claire son épée, et en appe rudement ce payen, mais il ne put l'endommager, car son epée re-toussoit contre la peau de ce barbare : Quand il vit que son épée n'avoit oint de puissance, il commença à dire : O rédempteur de tout le monde ! yez pitié du reste de la noblesse chrétienne; protégez nous, s'il vous plaît, ıns ce péril, contre les ennemis de votre saint nom, ô Haute Claire mon pée, j'ai vu que quand vous aviez mille payens devant vous à combattre, ıe c'étoit peu de chose pour vous, et maintenant vous ne pouvez avoir ictoire d'un seul : Olivier voyant qu'il étoit blessé, fut s'appuyer contre une oche qui étoit près de lui. Le payen qui l'avoit ainsi blessé, le voyant dans défaillance, fut droit à lui pour lui couper la tête, afin de la porter au oi Marsille; mais Gallien voyant l'audace de ce turc, lui cria; demeure là, ıaudit payen, laisse ce généreux chrétien; car tu le vas frapper lorsque tu ois bien qu'il n'a plus ni force ni vertu; mais viens plutôt à moi et nous ombattrons ensemble. Quand le payen l'entendit il fut droit à lui et s'en-eprirent l'un l'autre; mais Gallien donna un tel coup au payen qu'il lui ndit la tête. Quand Olivier vit que Gallien avoit vengé ce que lui avoit it ledit payen, il en fut joyeux, et dit : O mon Dieu ! faites-moi la grace connoître ce généreux chevalier; car il semble que l'épée qu'il porte est e du roi Hugon, dont je manquai d'avoir la tête tranchée à l'occasion de belle Jacqueline, à qui j'avois promis foi et loyauté de mariage.

n disant ces paroles, il arriva un espion payen qui venoit d'épier l'armée Charlemagne, qui s'approchoit de Roncevaux, il cria à haute voix : Sei-urs payens, je viens de la découverte, où j'ai apperçu l'armée de Char-gne qui vient en grande diligence, elle n'est pas à plus d'une lieue , il y a bien cent mille combattans; croyez-moi, fuyez promptement à mée de Marsille : Quand ils entendirent ces nouvelles ils prirent aussitôt

la fuite ; car ils ne jugèrent pas à propos d'attendre l'arrivée de Charlemagne. Roland et Gallien leur firent la conduite à grands coups de sabre jusqu'au camp du roi Marsille : Etant de retour, Olivier admiroit la générosité du jeune chevalier, et il prit delà occasion de lui dire ; je vous prie, dites-moi qui vous a donné cette bonne épée, car certes vous en faites bon usage : Gallien lui fit un récit comme le roi Hugon la lui avoit donnée, et comme il étoit fils du comte Olivier, qui l'avoit engendré à Constantinople, avec la fille du roi Hugon, nommée Jacqueline, et qu'il s'étoit mis en campagne pour le chercher ; que sa mère Jacqueline et lui avoient sou fferts plusieurs mauvais traitemens de leurs parens, et que peu de temps aprés sa naissance on lui avoit donné le nom de Gallien.

Quand Olivier eut entendu tout ce récit, il connut aisément que ledit Gallien étoit son fils, incontinent les larmes lui sortirent des yeux, et aussitôt il se jetta au col de Gallien, lui disant ; ô mon cher enfant ! plein de noblesse et de courage en tous faits ; crois fermement que je suis ton père, le comte Olivier, qui au retour de Jérusalem, je passai à Constantinople, avec Charlemagne ; et là, je fis connoissance avec Jacqueline, elle me donna son amour pour la promesse que je lui fis de l'épouser, et voilà comme je vous ai engendré, vous pouvez être sûr de ce que je vous dis : en disant cela il pleuroit amérement, en songeant au passé, de plus, il ne pouvoit presque plus se soutenir, car il perdoit son sang de tous côtés ; Gallien le descendit de dessus son cheval le plus doucement qu'il put, et le coucha à terre, puis dit ; ô terrible mort ! épargne mon père Olivier ; Hélas ! que diras ma mère, quand elle saura la mort d'une personne pour qui elle a toujours eu une tendre amitié : O Charlemagne ! fleur de la chevalerie, que tu auras le cœur marri quand tu apprendras la mort d'un si vaillant chevalier ; en disant cela il regarda Olivier, à qui les larmes sortoient des yeux comme des fontaines, il n'y eût cœur qui n'en eût été touché.

CHAPITRE XXXVI.

Comme le comte Olivier reconnut Gallien son fils, et comme il appella son cher ami Roland, pour lui dire que le jeune chevalier Gallien étoit son fils, ensuite de quoi il rendit l'ame à Notre-Seigneur Jesus-Christ.

VOus pouvez croire la joie qu'eut Olivier de la connoissance de Gallien son fils, et comme Olivier étoit couché entre les bras de son fils il appella son ami Roland, et lui dit ; je sens bien que ma fin est proche ; mais je dois bien louer Notre-Seigneur des bonnes nouvelles qu'il m'a envoyées. Croyez, mon cher ami, lui dit-il que ce jeune chevalier que vous voyez, est mon fils, et par conséquent votre neveu ; je l'ai engendré avec la belle Jacqueline, fille du roi Hugon de Constantinople, dans le temps que nous revenions de Jérusalem, avec notre bon empereur Charlemagne, et le lendemain que nous boulversâmes la grande salle du roi Hugon, je vous le recommande ;

car dans peu de temps je rendrai l'esprit. Quand Roland entendit ainsi parler Olivier, le cœur lui soupira tendrement, et en pleurant il embrassa Gallien qui avoit les larmes aux yeux, puis il prit un anneau qu'il avoit au doigt, et le donna à Roland, disant : Je vous salue de la part de Bellande, qui m'a chargé de vous donner cet anneau. Quand Roland entendit des nouvelles de sa chère amie, le cœur lui tressaillit de joie, et il dit à Olivier; j'ai le bonheur d'apprendre par votre fils des nouvelles de ma chère Bellande.

Peu de temps après Olivier jetta un grand soupir, disant : Dieu tout-puissant, faites-moi miséricorde, et ayez pitié de ma pauvre ame. Après que le comte Olivier eut achevé son oraison, il leva les yeux au ciel et mit ses bras en croix, puis rendit l'esprit à Notre-Seigneur; Roland qui étoit là, voyant mourir son cher ami, commença à pleurer amérement celui qui avoit été le fléau des infidèles, et le zélé protecteur de la religion catholique. Gallien étoit encore dans une plus grande tristesse, il embrassoit son père et fondoit en larmes, disant ainsi : O cruelle mort ! pourquoi m'as-tu sitôt enlevé mon père? lui qui étoit le confort des chrétiens et l'aumônier des pauvres: Hélas ! que dira ma mère quand elle saura sa mort? certes elle mourra aussi de déplaisir. Et comme le jeune chevalier étoit dans ses cuisans regrets sur la mort d'Olivier son père, l'archevêque Turpin arriva qui avoit la moitié de la tête emportée, il dit à Roland, mon doux ami venez-moi aider, s'il vous plaît : Roland et Gallien le voyant dans ce triste équipage, coururent aussitôt à lui et le descendirent de dessus son cheval, puis le désarmèrent le plus doucement qu'ils pûrent; quand ils lui ôtèrent son casque de la tête, incontinent le sang et la cervelle tombèrent à terre du coup qu'il avoit reçu. Ils le couchèrent auprès d'Olivier, quand il fut là, il dit : Seigneurs, il nous faut prendre en patience ce fâcheux contre-temps; car je suis sûr et certain que le Seigneur nous donnera récompense. Alors connoissant qu'il étoit près de mourir, il fit sa prière à Notre Seigneur, en disant : O père éternel qui êtes dans le ciel ! ayez pitié des douze Pairs de France, lesquels ont toujours voulu exalter la sainte foi catholique : En disant ces paroles il trépassa : Quand Roland vit le bon archevêque Turpin mort, il se mit à pleurer en disant : Ah ! noble Charlemagne, que tu perds aujourd'hui un noble chevalier ! certes c'étoit le diamant sacerdotal, le miroir pastoral, le soleil ecclésiastique, et le véritable défenseur de la religion catholique.

CHAPITRE XXXVII.

Comme Roland et Gallien furent mettre plusieurs turcs à mort.

GAllien se retira à l'écart vers une roche, où il vit six payens qui les épioient, il le vint aussitôt dire à Roland. Ils montèrent à cheval dans le moment et coururent sur les payens : Gallien alloit devant et Roland ensuite. Le premier payen qu'il rencontra il le tua; il poursuivit le second et lui en fit la même chose : Roland frappoit de Durandal son épée, de telle force, que tout ce qu'il atteignoit il le mettoit à mort; de six payens il n'en échappa

qu'un qui prit la fuite, et Gallien le poursuivoit si rapidement qu'il sembloit la foudre : Le payen ne se retournoit aucunement. Quand Gallien vit qu'il fuyoit toujours, il frappa sur lui si fort que Flamberge son épé se rompit en deux, quand il la vit ainsi rompue, il en fut si fort chagrin, et dit, un malheur ne vient jamais seul. Dans le moment il regarda par terre, et y apperçut une belle lance ; il descendit de dessus Marcepin pour l'aller prendre, puis il remonta vîtement à cheval, courut après le payen, et l'en frappa un tel coup qu'il le tua. Après avoir eu fait ce coup, Gallien regarda derrière lui, croyant que Roland le suivoit, mais il ne le vit point, il commença à blâmer Roland, et dit ainsi, mon oncle, ce n'est pas là la foi que vous avez promise à mon père ; mais Gallien avoit tort de lui faire ce reproche, car son cheval avoit été tué sous lui, et aussi voyant que des douze Pairs de France, il n'y avoit plus que lui, il tomba dans une grande foiblesse, qu'à peine se pouvoit-il soutenir ; Roland prit Durandal en main, et en la regardant il pleuroit, disant : O Durandal ! ma bonne épée, hélas ! il faut qu'aujourd'hui vous soyiez séparée d'avec moi : Oh ! réparatrice de la sainte foi catholique : Oh ! ennemie mortelle des infidèles, je prie le rédempteur Jesus que nul de te puisse posséder, s'il n'a intention d'augmenter la foi.

CHAPITRE XXXVIII.

Comme Roland étant ainsi dans la défaillance, voulut rompre son épée contre une roche, mais il fendit la susdite roche, et comme Gallien tua le payen.

APrès que le noble Roland eut fait plusieurs regrets à son épée, il vit une roche auprès de lui, et croyant rompre son épée, il en frappa contre ladite roche trois coups, mais au dernier coup qu'il donna, il fendit la roche en deux. Quand Roland vit qu'il n'avoit point endommagé son épée et qu'il ne la pouvoit casser, il eut grand déplaisir ; car il appréhendoit qu'elle ne tombât entre les mains des payens, il la jetta dans la rivière, puis fit sa prière au Seigneur. Gallien poursuivit le payen jusqu'à ce qu'il l'eut mis à mort, puis il retourna au lieu où étoit Roland, et trouva que son cheval étoit mort sous lui. Quand Gallien vit que Roland étoit si mal fortuné, il en eut grand chagrin, et dit à Roland ; la fortune nous est bien contraire aujourd'hui, puisque vous avez perdu le meilleur cheval qui fût sur terre, et rompu votre épée ; mais il nous faut prendre en patience. Et ainsi que Gallien parloit à Roland, incontinent le duc changea de couleur et étoit à deux doigts de la mort ; quand Gallien vit que Roland approchoit de sa fin, il le pria de lui donner Durandal son épée, Roland lui dit, vous avez trop tardé à parler, car je l'ai jettée dans ce ruisseau que vous voyez, et aussitôt Gallien descendit de dessus son cheval et entra dans ce ruisseau, pour chercher l'épée, mais il ne la trouva point, car ce ruisseau étoit si rempli du sang des morts qui étoient là, que l'aspect en étoit effrayant : Gallien sortit hors du

ruisseau, et retourna vers Roland, lequel étoit couché à terre priant otre-Seigneur de lui donner une heureuse fin, et après sa mort, son saint radis; de plus il dit : Oh ! Seigneur; je vous prie de protéger mon oncle harlemagne et Gallien, afin qu'il puissent venger la mort des barons de rance. Hélas ! mon Dieu, vous savez que je ne meure que par les coups e j'ai reçus, mais je meurs dans la foi chrétienne, où il vous a plu que naisse, ayez pitié, mon Dieu, de tous ceux qui sont morts pour la même use : Incontinent que le noble Roland eut achevé son oraison; il fit le ne de la croix joignant les mains vers le ciel, et rendit l'esprit à Notre-igneur. Quand Gallien vit Roland mort, il étoit dans une grande tris-se, il prit le corps et le fut mettre au milieu d'Olivier et de l'archevêque rpin, lesquels étoient étendus sur la terre contre une roche : quand Gal-n vit qu'il étoit demeuré tout seul, et qu'il n'avoit point d'armes pour se fendre, il alla au côté de son père et prit son épée, puis dit; ô bonne ée ! ennemie mortelle des payens, je te prie qu'avant que je meure tu aide à venger la mort de mon père, et des nobles Pairs de France. Puis mit l'épée à son côté, ensuite prit l'écu de son père, et le mit devant lui. uand il fut adoublé il garda les morts toute la nuit à Roncevaux, afin que bêtes sauvages ne les dévorassent, et quand il fut pour regarder, il ap-rçut les chevaux des trépassés qui traînoient les rênes de leurs brides, il r alla ôter, afin qu'ils pussent pâturer l'herbe pour leur nourriture.

CHAPITRE XXXIX.

mme Gallien tua un payen qui venoit chercher l'épée de Roland, et comment il vainquit le Griffon.

Nviron la minuit, Gallien fut accablé de sommeil à cause du travail qu'il avoit fait, il se coucha auprès de son père et s'endormit, aussitôt qu'il endormi il vint un payen au lieu où étoient couchés Roland, Olivier, rchevêque Turpin et Gallien, lequel cherchoit leurs épées, il vint à Ro-d et le tournoit et retournoit croyant trouver Durandal son épée, il voit garde de la trouver, car il l'avoit jettée dans un ruisseau, comme il dit ci-devant. Quand le payen vit qu'il ne la trouvoit point, cela lui fit la peine. Dans ce moment Gallien s'éveilla et lui dit, que fais-tu là ? Le yen lui dit, je cherche Durandal, l'épée de Roland, pour la porter au roi rsille; car il m'a promis de me donner la terre d'Oger le Danois si je la porte, et la nièce du roi Pinard. Quand il entendit ainsi parler le payen, commença à rire de sa folie, et lui dit; va, Durandal est perdue, mais tu porteras celle d'Olivier, qui vaut son pesant d'or : Gallien mit prompte-ent la main à Haute-Claire, et en donna un tel coup au payen sur la tête 'il lui fendit jusques aux dents, puis lui dit en se moquant de lui; aujour-hui tu m'aideras à garder mes parens. Gallien jura que toute la nuit il ne rmiroit du grand déplaisir qu'il avoit de ce que le payen cherchoit Dur-

randal, il regarda de côté et vit un arbre qui étoit près de lui, il s'en alla appuyer contre; il regarda de côté et d'autre, aussitôt il vit venir un grand griffon, qui se disposoit pour emporter le corps du noble baron à ses petits griffons mais Gallien voyant cela, commença par l'injurier, lui disant : O maudit animal ! pourquoi n'as-tu pas pris ta réfection aux corps de ces malheureux payens, plutôt que de la venir prendre sur les corps de ces nobles Français qui sont chrétiens? il reprenoit le griffon comme s'il eût eu l'entendement humain; il lui donna un tel coup qu'il lui abattit la tête, puis lui en porta un second dont il lui coupa une patte. Quand il eut vaincu le griffon, il passa le temps jusqu'au jour à le regarder.

CHAPITRE XL.

Comme Charlemagne arriva à Roncevaux, croyant donner secours aux douze Pairs, et comme il les trouva morts, dont il manqua mourir de chagrin, et fit à ce sujet plusieurs lamentations.

Lorsque le roi Charlemagne eut ouï les nouvelles que Godefroy de Bouillon lui apportoit, il fit mettre ses gens en marche, afin de secourir les Pairs qui étoient en danger; mais lorsqu'il arriva à Roncevaux, il fut bien étonné quand il apperçut tant de morts de côté et d'autre, il manqua de s'évanouir, et dit; hélas! qui me pourra dire des nouvelles de mon neveu Roland et des autres Pairs de France : Mais je crois qu'ils sont tous morts. Incontinent les barons, gentilshommes et autres gens de la suite reconnurent de leurs parens qu'ils trouvèrent morts; dont ils pleuroient amèrement; il n'y a langue humaine qui puisse raconter leurs regrets. Ainsi que Charlemagne crioit à haute voix : Roland, où êtes-vous? Gallien qui étoit à quelques distances delà, entendit le bruit qu'il faisoit, il crut que c'étoit les payens qui venoient, et cherchoient les Pairs de France, et qu'ils vouloient emmener les corps en leurs pays. Aussitôt il monta dessus Marcepin, pendit à son col l'écu de son père, lequel étoit pesant, puis il prit un pieu et incontinent alla droit où il entendoit le bruit; mais quand il vit la croix flamboyer, il reconnut que c'étoit les Français; il fut droit à eux, et vint au lieu où étoit Charlemagne, qui reçut avec plaisir le salut de Gallien, étant passionné de savoir des nouvelles de son neveu Roland, d'Olivier et des douze autres Pairs. A cette demande Gallien répondit : Noble empereur, ne vous affligez point, mais prenez en gré cette mauvaise aventure car je vous dirai que Roland est mort, ainsi que mon père Olivier, et tous les Français, il n'est demeuré que moi seul. Quand Charlemagne entendit que son neveu Roland, Olivier et tous les Pairs de France étoient morts, il commença à faire des cris et lamentations si pitoyables, qu'il n'est pas possible de les pouvoir exprimer. Il rompit son harnois, il se tiroit les cheveux du grand deuil qu'il avoit en son cœur, personne ne le pouvoit consoler, et de la grande douleur qu'il avoit il se pâma plusieurs fois. Après que le noble

arlemagne fut revenu de sa pamoison, il fit appeller Gallien, et lui dit : valier, je te supplie au nom du Sauveur et Rédempteur Jesus-Christ, si tu sais le lieu où est le corps de mon neveu Roland, d'Olivier et des res Pairs, que tu me le montre, afin que je fasse sépulturer leurs nobles comme il leur appartient. Gallien lui dit : qu'il le feroit très-volontiers, qu'il savoit bien où ils étoient. Incontinent il le mena où étoit l'avant-garde près d'une roche, et là étoient les nobles corps couchés les uns près des es. Or, pensez quels pleurs et gémissemens furent faits, et principalent de Charlemagne, quand il vit son neveu étendu mort sur l'herbe, nt les bras en croix ; figurez-vous quelle douleur son cœur enduroit, vû considérant qu'il voit son propre sang répandu en la personne de son ne- : et aussi qu'il connoissoit que toute la fleur de la noblesse de France perdue : étant en cette douleur et tristesse, il commença par crier à voix, disant piteusement : Oh ! fleur de la chevalerie, le plus noble nobles, le plus beau et le plus hardi de tous les vivans ! toi, qui étoit le tecteur de la chrétienneté ! toi, qui étoit l'ennemi mortel des infidèles ! n, toi, qui étoit le refuge des pauvres : Hélas ! cruelle mort ! quel dé- ir t'avoit fait ce noble corps qui aimoit tant l'accroissement de la foi chré- ne ? En disant ces paroles ou d'autres semblables il fut embrasser son Roland.

CHAPITRE XLI.

que Charlemagne eut fait plusieurs lamentations sur la mort de Roland, neveu, le traître Ganelon s'approcha et vint embrasser le noble Roland, isant feinte d'être fâché de sa mort, afin que sa trahison ne parût point.

que Gallien eut montré à Charlemagne Roland et les autres Pairs de ance, le traître Ganelon se jetta dessus le corps de Roland pour l'em- r, faisant feinte d'être fâché de sa mort ; mais il ne le faisoit qu'afin ne s'apperçut de sa trahison ; il affecta plusieurs regrets et lamenta- en apparence, et disoit : O maudits mécréans ! que vous avoit fait mon ami Roland ; qui étoit si bien faisant à tout le monde ; hélas ! si j'eusse tte mauvaise fortune, je me serois fait mettre en mille pièces pour le tir de la mort ; hélas ! j'ai perdu le meilleur ami que j'eusse en ce e, et en disant ces paroles, il faisoit semblant de déchirer ses habits ; le traître disoit en son cœur : Plût à Dieu, que les payens t'eussent é tout vif, puis après pendu comme un larron. Charlemagne pensoit à r qu'il en étoit véritablement fâché. Tous les princes et barons étoient des regrets que faisoit le traître Ganelon. Gallien voyant sa dissimu- commença à dire à haute voix : Sire empereur, qu'attendez-vous tant ? faites-vous mourir ce traître ? ne connoissez-vous pas que tout ce qu'il ce n'est que par grimaces ? croyez qu'il a vendu les douze Pairs au roi et qu'il en a reçu de grands trésors : Je vous jure que si vous n'en

faites justice, moi-même je lui ôterai la tête de dessus les épaules. Quand Charlemagne entendit ainsi parler Gallien, il fit prendre le traître Ganelon, mais il ne le voulut pas faire mourir sur l'heure; et dit, qu'il le feroit punir selon son crime, il le fit mettre en garde, mais nonobstant il trouva moyen et façon d'échapper; car il avoit fait ferrer son cheval le devant derrière, et par cette ruse il évita la mort, mais par la suite il fit une pauvre fin, comme il en sera parlé ci-après. Charlemagne regrettoit toujours son neveu et les autres barons et principalement Gallien, qui pleuroit amérement la mort de son père Olivier. Charlemagne lui dit : Très-cher chevalier, je vous prie de laisser votre deuil, car vos pleurs ni les miens ne recouvrerous notre perte; mais s'il plaît à Dieu, je ferai faire un monastère de saint Marcel, auquel je fonderai cent moines, lesquels prieront Dieu tous les jours pour leurs ames, et les y ferai tous enterrer honorablement, ainsi qu'il convient à leur rang. Il fit prendre les corps des barons, et les fit embaumer, ensuite on fit leurs obsèques comme il est de coutume en pareil cas.

Incontinent que Charlemagne eut fait entérer les corps des douze Pairs, il se mit en chemin pour retourner en France, il appella Gallien et lui dit; chevalier, si vous voulez venir avec moi en France, je vous donnerai des terres, et vous ferai principal gouverneur de tout mon royaume. A cette proposition Gallien répondit respectueusement, en disant : Sire empereur, Dieu vous rende le bien que vous me présentez. Je vous prie de m'excuser, car j'ai fait vœu à Dieu que jamais je ne cesserai de poursuivre les payens jusqu'à ce que j'ai vengé la mort de mon père, et qu'à Belligant je n'aie tranché la tête, et mis le roi Marsille aux abois : Pour ce sujet, je vous prie, faites-moi donner tant de gens, afin que je puisse passer en Espagne. Incontinent qu'il eut prononcé ces paroles, vinrent Hernaud de Bellande, Girard de Vienne, qui lui présentèrent chacun trois mille hommes, en lui disant, nous vous faisons serment que jamais nous ne vous délaisserons; Gallien les remercia grandement. Charlemagne faisoit toujours de grands pleurs et gémissemens pour son neveu Roland et pour les autres Pairs. Gallien lui dit : Sire, il me semble qu'un homme sage comme vous, voyant qu'il ne peut recouvrer sa perte, ne doit pas ainsi se déconforter, mais il doit prendre courage, et remercier Dieu de la mauvaise fortune comme de la bonne : croyez, Sire, que Notre-Seigneur vous saura meilleur gré de venger la mort de ces nobles barons, que de pleurer davantage. Incontinent Charlemagne fit préparer dix mille hommes, lesquels il donna à Gallien avec une somme d'argent, puis aussitôt Gallien prit congé de l'empereur pour poursuivre les payens.

CHAPITRE XLII.

... Gallien prit congé de Charlemagne, puis alla en Espagne, accompagné de deux de ses oncles Girard et Hernaud, pour trouver le roi Marsille.

Gallien prit congé de Charlemagne, et le remercia honnêtement des trésors qu'il lui avoit donnés; mais avant le départ, Girard le Viennois avec ses .. fils, Beuves et Savary, et le hardi combattant Hernaud de Bellande promirent sur leur foi, que tant qu'ils vivroient, ils lui donneroient se.. rs; ils menèrent avec eux dix mille chevaliers bons combattans, lesquels promirent aussi fidélité: Gallien fit préparer son bagage, puis monta .. Marcepin, son bon cheval, il pendit à son col l'écu de son père Oli.. , puis tira son épée Haute-Claire et baisa trois fois la croix, en priant ..re Seigneur de lui faire la grace de venger la mort de son père, de Ro.. et des autres Pairs, puis dit: Haute-Claire, bonne épée, je suis indigne .. porter; je te prie qu'avant que tu sois séparée de moi, que tu accroisses .. oi chrétienne; commme tu fis étant entre les mains de mon père Olivier: .. la baisa de rechef, et la mit au fourreau. Girard et Hernaud, voyant .. de Gallien, étoient surpris de sa prudence et hardiesse, ils l'embras.. .. en lui disant: Neveu, nous avons espérance en Jesus Christ et à vous; .. espérons venger la mort de nos parens. Incontinent il fit sonner les ..pettes et buccines, puis marchèrent droit vers l'Espagne. Alors la cour ..arlemagne fut en grande tristesse pour le départ de Gallien, qui fit si ..ple diligence, que bientôt il arriva devant Montfuseau, une des belles .. d'Espagne, fermée de murailles qui avoient trois toises d'épaisseur, dans .. étoit la belle Guimarde, fille du roi Marsille, et nièce de Belligant: .. étoit accompagnée de plusieurs payens qui la gardoient jour et nuit. .. que Gallien fut entré en Espagne, et qu'il se vit près de Montfuseau, ..ussa son heaume et montra les forteresses à Girard de Vienne et à Her.. de Bellande, puis leur dit: Seigneurs, que vous semble-t-il de cette .. Certes, dit Girard, il me paroît que c'est chose impossible de la pren.. ..or, prenons courage, dit Gallien, je vous assure que si vous me voulez .., qu'en peu de temps nous la prendrons; mais il faut premièrement .. nos troupes en bon ordre, car nous sommes peu de gens. Gallien or.. .. cinq attaques, desquelles il commanda la première qui étoit de trois .. hommes, la seconde attaque fut commandée par Girard de Vienne, .. trois autres mille hommes, la troisième fut commandée par Hernaud de ..nde, et mena avec lui deux mille hommes, la quatrième et la cinquième ..t commandées par Beuves et Savary, avec chacun mille hommes. Après Gallien eut ordonné ces attaques, et que chacun fut à cheval la lance .. Gallien regarda à côté d'un petit bois, et y vit cinq mille sarra.. .. Belligeant envoyoit au roi Marsille, pour aller attaquer Charle.. .. qui s'en retournoit. Le commandant de ces sarrasins s'appelloit Mau.. Gallien le montra à Girard et à Hernaud, leur disant, mes oncles,

regardez combien de gens voilà près de ce bois, je veux savoir tout à l'heure qui ils sont. Aussitôt il monta dessus Marcepin, et courut droit à eux, il les trouva qu'ils faisoient halte et dînoient. Gallien fit signal à ses gens et leur dit : Seigneurs, qui aura appétit mange; il nous faut fondre sur ces sarrasins, et ne les point épargner. Quand Gallien eut donné courage à ses gens, il se mit en bataille et c'étoit merveille de le voir. Girard et Hernaud firent aussi tel carnage que la terre étoit couverte de corps morts de sarrasins, il n'en échappa point, excepté Mauprin qui s'enfuyoit parmi le bois, mais Gallien le poursuivit si rapidement qu'il l'atteignit et lui dit : Payen, ce sera honte à toi si tu te laisses tuer en t'enfuyant. Quand Mauprin ouït ainsi parler Gallien, il lui dit : Chrétien tu est bien hardi de me poursuivre tout seul? car je te jure mon Dieu Mahon, que je te présenterai au roi Marsille. Et après plusieurs paroles dites, ils commencèrent à piquer leurs chevaux et mirent leurs lances en l'arrêt, puis se donnèrent de tels coups que les deux champions chancelèrent long temps sur leurs chevaux, et du coup que Mauprin donna à Gallien, sa lance se brisa, et les morceaux sautèrent en l'air par pièces. Mais Gallien revint dessus et le frappa de telle façon qu'il le fit tomber de dessus son cheval, puis il tira son épée Haute-Claire, et lui voulut couper la tête. Quand le payen se vit ainsi abattu il demanda quartier, et le pria de lui sauver la vie : Gallien dit, je le ferai volontiers, car je suis tout humain; mais ne retombe plus dans mes mains. Mauprin lui promit de lui révéler des secrets qui seroient bons : Et pendant que les deux champions se combattoient ainsi, Girard et Hernaud, Beuves et Savary prirent leur réfection de la viande que les sarrasins avoient apportées pour eux.

CHAPITRE XLIII.

Comme Gallien prit Mauprin qui s'enfuyoit, et comment Mauprin lui promis de lui montrer des choses, dont il lui en viendroit grand profit.

PAyen, dit Gallien; si tu me révèle quelque chose d'avantageux pour moi, je ne te ferai nul mal. Alors Mauprin lui dit, regardez; voilà un château le plus fort du monde, il a des vivres pour deux ans, Guinarde, fille du roi Marsille est dedans, je vous en ferai être le maître gouverneur, et me ferai baptiser. Gallien lui dit : et moi je vous ferai général de mon armée. Mauprin lui promit la foi, puis Gallien le mena parmi le bois où étoient ses gens, lesquels il trouva prenant leur réfection des vivres aux sarrasins qu'ils avoient occis.

Quand Savary vit Gallien qui amenoit Mauprin, il commença à crier à haute voix; où menez-vous ce sarrasin? il ressemble mieux à un diable qu'à un homme. N'ayez peur, dit Gallien, il m'a promis la foi qu'il me feroit entrer dans ce château que vous voyez : il y a des vivres pour deux ans, et la belle fille du roi Marsille est dedans. Ma foi, dit Savary; ce n'est que pour sauver sa vie qu'il vous a dit cela, bien fol qui se fieroit en lui. Savary

appella Mauprin et lui dit, ne me déguise point ton nom; ni d'où tu est Mauprin dit, je suis turc d'origine, il y a plus de dix ans que je crois en votre Dieu, je ne suis pas baptisé, mais j'ai grande volonté de l'être. Pendant que Savary parloit à Mauprin, Gallien regarda du côté de Montfuseau où il vit une clarté qu'à peine en pouvoit-il supporter l'éclat.

CHAPITRE XLIV.

Comme Mauprin montra à Gallien le château de Montfuseau, et lui fit un récit de la beauté de Guinarde, fille du roi Marsille.

APrès que Gallien eut vû cette clarté, il appella Mauprin, et lui demanda ce que c'étoit qui rendoit une si grande clarté dans ledit château; Mauprin lui dit, c'est une escarboucle qui est posée sur un petit pilier d'or sur le gros donjon du château, ladite escarboucle vaut plusieurs millions. Quand Gallien entendit cela il fut bien joyeux, il dit à ses oncles: Seigneurs, prenons courage, tâchons de prendre ce château; car si nous le pouvons prendre cela nous fera honneur, si nous le prenons, comme je l'espère, je vous assure que je ne le donnerois pas pour tout l'or du monde, et aussi pour la belle fille du roi Marsille, je suis résolu de ne point partir d'ici que le château ne soit conquis. A quoi ils consentirent tous, et lui promirent de se battre en braves. Mauprin dit: Seigneurs, ne pensez pas que vous le preniez par force; car quand toute l'armée de Charlemagne seroit devant, vous ne le prendriez pas en deux ans. Gallien lui dit, ami, dis-nous donc comment nous le pourrons prendre: Mauprin dit, il y a un petit bois près du château, vous y laisserez vos troupes embusquées, et nous irons à la porte du château avec quarante de vos plus généreux soldats, et quand je serai près de la porte, j'appellerai le portier en grec, il entendra que c'est moi, je lui dirai aussitôt qu'il m'ouvre la porte, que Belligant m'envoie vers Guinarde lui faire un message; et quand vous verrez la porte ouverte vous sonnerez de votre cor pour donner le signal à vos troupes d'avancer diligemment. Alors Savary étoit-là, qui écoutoit tout cela, il commença à rougir, et dit; malheureux qui se fiera en toi: Gallien dit, je m'y fie bien moi, car il m'a promis la foi. Savary dit de rechef, je ne m'y fierois non plus qu'à un chien; Gallien dit, et moi j'ai bonne opinion de lui: Il se mit donc en marche pour aller au château, il ordonna ses gens et les embusqua dans ledit bois, avec ordre de venir à lui quand il sonneroit son cor. Alors Gallien dit à Mauprin, ami, allons faire notre entreprise; volontiers, dit Mauprin. Il fut droit à la porte du château, et aussitôt il appella le portier en grec, et lui dit d'ouvrir, qu'il étoit messager de Belligant, et qu'il apportoit des lettres à la belle Guinarde sa niéce, et qu'il lui amenoit quarante des meilleurs chevaliers, que Belligant lui envoyoit pour la garder des François, le portier dit, très-volontiers, mais que les quarante chevaliers n'entreroient pas jusqu'à ce qu'il eût porté les lettres à la belle Guinarde, c'est pourquoi Mauprin resta à la porte avec les François.

CHAPITRE XLV.

Comme Gallien entra dans le château de Montfuseau, avec tous ses gens, et comme il trouva la belle Guinarde dans sa chambre.

DUrgrand (c'étoit le nom du portier) annonça à Guinarde comme Belligant lui envoyoit quarante des plus forts chevaliers qu'il eût pour sa garde. Quand elle ouït ces nouvelles, elle commanda que les portes furent ouvertes, et qu'on les fît entrer. Le portier fit diligemment ce que Guinarde lui avoit commandé. Aussitôt que les portes furent ouvertes, Gallien entra le premier, et ensuite son escorte de quarante hommes, puis il sonna de son cor, et tous ceux qui étoient embusqués dans le bois accoururent à la porte du château, et entrèrent aussi dedans. L'allarme fut incontinent dans ledit château, Gallien saccageoit tous les payens qui se présentoient à lui; il monta droit à la chambre de la belle Guinarde, où il trouva des payens qui jouoient aux échecs, lesquels étoient tous vêtus de peaux de Martes. Quand Gallien les vit, il tira Haute-Claire son épée, et en frappa de toutes parts sur les payens, qui prirent aussitôt la fuite. Girard et Hernaud n'en faisoient pas moins: Beuves et Savary étoient aux basse-cours pour empêcher qu'il n'échappât personne dudit château; plusieurs des payens se jettoient dans les fossés, et se tuoient avant qu'ils fussent au fond. La belle Guinarde voyant la défaite de ses gens, elle appella incontinent Mauprin, et lui dit, pourquoi m'avez-vous ainsi trahie? Il répondit, je n'ai pas pu faire autrement; car je vous assure que j'ai eu du malheur aussi-bien que vous: Il y a quelques jours que je menois cinq mille turcs que votre oncle Belligant envoyoit au roi Marsille votre père, mais si ôt que nous fûmes embusqués dans un bois pour prendre notre réfection; le jeune chevalier Gallien vint sur nous avec ses troupes et mit les cinq mille hommes à mort; et me croyant sauver la vie, je me mis en fuite; mais il me poursuivit si vivement qu'il me fut force de me rendre à lui, car il me vouloit couper la tête: Alors je lui promis que s'il me sauvoit la vie, je le ferois entrer en ce château, et que je l'en ferois maître et gouverneur, de plus, que je me ferois baptiser et croirois en son Dieu. C'est pourquoi, madame, j'aime beaucoup mieux que tous les payens soient morts que moi. Quand Guinarde entendit ainsi parler Mauprin, elle ne sut plus que dire, sinon qu'elle dit à Mauprin: dites-moi donc le nom de ce chevalier: Madame, je vous dirai que je l'ai entendu plusieurs fois appeller Gallien; mais c'est l'un des plus vaillans chevaliers du monde. Aussitôt que Guinarde entendit nommer Gallien, elle changea de couleur et dit à Mauprin, c'est le jeune chevalier de qui j'ai tant ouï parler; c'est lui qui a coupé la tête à Malotru, et qui a jetté mon oncle Pinard dans la rivière, lesquels on tenoit les plus forts de tout le monde; mais puisqu'il est si puissant, si beau et si vaillant chevalier, je veux lui donner mon amour, et si de plus je me ferai baptiser, et suivrai de bon cœur la loi chrétienne,

chrétienne, laquelle il professe; car je connois bien maintenant que la nôtre ne vaut rien. Emery qui étoit présent, ayant entendu la volonté de Guinarde, il dit, certes, madame, bien malheureux seroit l'homme qui refuseroit un si beau don d'une personne pleine de beauté et aussi aimable que vous.

CHAPITRE XLVI.

Comme la belle Guinarde s'étant mise à genoux, salua Gallien humblement, implorant sa clémence, et l'assura qu'elle désiroit se faire chrétienne.

GUinarde voyant que tout le tumulte étoit appaisé, sen vint bien courtoisement saluer les barons, en leur disant : Salut et honneur soit donné aux nobles chevaliers Français. Après les avoir salués, elle commença à dire : Seigneurs, me voilà maintenant sous votre protection, c'est pourquoi je vous prie tous qu'il ne me soit fait aucun mal. Il y a un jeune chevalier nommé Gallien, lequel je ne vois pas présentement avec vous, je lui voudrois bien parler quand il sera revenu : en disant ces paroles Gallien arriva, qui descendoit de la grosse tour du château, il salua Guinarde le plus honorablement qu'il lui fut possible, disant ; je vous salue: belle Guinarde; elle se jetta à genoux devant Gallien, en lui disant : Chevalier, soyez le bien venu, quoique je ne dois pas être trop joyeuse de vous voir; car il y a long-temps que vous me coûtez cher et que vous faites du ravage en notre pays, car c'est vous qui avez mis à mort mon propre frère Malotru, mon oncle le roi Pinard, et plusieurs autres de mes parens et amis, mais il faut oublier tout cela et vous pardonner leur mort.

Gallien la remercia humblement. Puis de rechef Guinarde dit : Chevalier, voyez fermement qu'il y a long-temps que j'ai grand desir de croire en votre Dieu, et de me faire baptiser, c'est pourquoi si vous voulez me promettre foi et loyauté de mariage, je vous donnerai mon amour et vous ferai couronner roi. Le petit Emery entendant la proposition de Guinarde, dit : Certes, madame, s'il refusoit le présent que vous lui offrez, je lui conseillerois qu'il allât se rendre moine. Et pendant qu'ils devisoient, un turc étoit caché en un lieu secret pour écouter leur discours, et puis il partit aussitôt pour annoncer aux payens tout ce qui étoit arrivé. Incontinent trois mille payens vinrent au secours; mais Durgrand, le portier avoit déjà fait abjuration, et lorsqu'il les vit venir il cria : à moi, seigneurs Français, voici des payens qui viennent au secours, il nous faut défendre : Aussitôt que Gallien entendit cela, il mit ses gens en ordre de bataille; il laissa Girard pour garder Guinarde, en la grosse tour, puis Beuves et Savary pour garder garder les basse-cours et le pont-levis : Lui et Hernaud de Bellande sortirent du château avec la plus grosse partie de leurs troupes; Gallien se mit le premier en marche, et fut la lance en main attaquer lesdits payens, du premier coup il tua leur chef appellé Truffier, l'un des plus forts turcs qu'on

pût trouver dans toute la Turquie ; il continua de frapper si fort sur les payens qu'il jettoit tout par terre, hommes et chevaux. Hernaud de Bellande le suivoit de près, et n'en faisoit pas moins : De ces maudits payens qui étoient trois mille, il n'en échappa point. Après cette fameuse victoire, Gallien fit sonner la retraite et retournèrent au château, auquel ils furent bien reçus, et particulièrement Gallien par la belle Guinarde. Ensuite on leur donna un repas splendide de toutes sortes de bons rafraîchissemens, et les chevaux furent mis aux écuries et bien pansés. Après que tous les barons furent rassasiés des bons mets que Guinarde leur avoit fait servir, on prépara ensuite de bons lits pour reposer les nobles barons Français. Nous laisserons à parler de Gallien qui est dans Montfuseau, et nous parlerons de Charlemagne qui étoit à Roncevaux, lequel étoit toujours fort triste de la mort des douze Pairs de France.

CHAPITRE XLVII.

Comme le roi Marsille mena trente mille payens à Roncevaux, croyant battre le roi Charlemagne, et comme ils jouterent l'un contre l'autre.

APrès que Gallien eut pris congé de Charlemagne, le roi Marsille ouït les nouvelles que ledit Charlemagne étoit venu au secours des douze Pairs, il fit sonner ses cors et buccines pour aller à Roncevaux, et y mena avec lui trente mille combattans des meilleurs qu'il pût trouver en son pays, dans l'espérance de mettre à mort les Français. Pour cet effet il assembla ses troupes, puis se mit en chemin, et fit si grande diligence qu'il arriva en peu de temps à Roncevaux ; et sachant que Charlemagne y étoit, il commença à crier à haute voix : Où est-tu ? Charlemagne, vieillard rassoté, laisse tes pleurs et lamentations, et viens te battre avec moi : que maudit soit l'heure que j'ai connu le maître Ganelon, lequel m'a fait coûter tant d'argent pour la trahison qu'il a faite ; car j'en ai la plus grande perte de mon côté, mais pourtant laisse-là les morts et viens parler aux vivans ; car j'ai volonté de te mettre aux abois. Le roi Charlemagne étant en l'avant-garde des douze Pairs, dit : Hélas ! neveu Roland, n'entends-tu pas ce faux et déloyal traître qui me menace encore? Charlemagne étoit si transporté, qu'il lui sembloit que Roland le devoit venir secourir, mais il en étoit bien loin de ce qu'il pensoit. De rechef, Marsille appella Charlemagne, disant : Vieillard plein de folies, penses tu que les morts te puisse aider ? viens-tôt montrer ta puissance. Après ces paroles dites, Charlemagne entra dans son pavillon et se fit armer, puis vêtit un haubert, l'un des plus beaux du monde, il mit son heaume Viennois, et commença à froncer sa face si merveilleusement du déplaisir qu'il avoit, qu'il n'y avoit homme devant lui qui n'eût peur en le regardant ; puis il pendit à son col un écu bien pesant, ensuite ceignit son épée Joyeuse, et prit en sa main un épieu carré, puis monta dessus le meilleur cheval qui fût en toute son armée, et le piqua si rudement des éperons que le cheval fit

un saut en l'air d'environ trente pieds de haut, de quoi les barons furent tous étonnés. Il s'en alla tout droit où étoit Marsille, à qui il donna un si grand coup sur son haubert, que son épieu se rompit en pièces. Quand Charlemagne vit que son épieu étoit rompu et qu'il ne l'avoit nullement endommagé, il fut bien courroucé en son cœur : Il mit la main à Joyeuse son épée, et en frappa Marsille dessus son heaume et lui donna un tel coup que les pierreries et rubis volèrent par terre et le coup descendit dessus son écu qui le mit en deux pièces et lui coupa la main gauche, mais elle étoit de fin acier; car Roland lui avoit coupée celle de chair. Quand Charlemagne vit qu'il ne pouvoit point le blesser, il leva une seconde fois son épée et lui en donna un si rude coup, qu'il lui coupa une partie de l'épaule. Quand le roi Marsille se sentit navré, du grand déplaisir qu'il en eut il se laissa tomber de dessus son cheval, et se pâma comme s'il eût été mort : En tombant il fit un cri si terrible et épouvantable, qu'il se fit entendre d'une lieue loin. Aussitôt dix mille payens arrivèrent pour le secourir, lorsqu'ils furent arrivés, il y eut si grande bataille qu'ils tuèrent le cheval de Charlemagne dessous lui; mais Charlemagne se défendoit si merveilleusement et si courageusement, qu'il n'y avoit si fort, ni si puissant payen qui osât approcher de lui, mais nonobstant sa grande et merveilleuse défense, il ne seroit jamais réchappé si ce n'eût été qu'il cria à haute voix, à moi : Il étoit si épouventé qu'il ne savoit de quel côté tourner, le cri fut entendu de Naimes de Bavière, d'Oger le Danois, lesquels le vinrent secourir ; et firent tant que Charlemagne fut remonté sur un autre cheval : Puis quand il fut remonté il fit tel carnage des payens, que nul n'osoit se trouver devant lui; de ce premier assaut moururent bien mille payens. Quand le roi Marsille se vit ainsi battu, il sonna son cor, et aussitôt arrivèrent vingt mille chevaliers payens, auquel Marsille dit : Seigneurs, vous voyez comme ce vieillard nous a battu, il faut tâcher de le mettre à mort et ses gens, autrement ce seroit honte à nous; car nous sommes deux fois plus qu'ils ne sont : Cela dit, Marsille frappa sur un Français, et le fendit jusqu'aux épaules, et tomba mort. Charlemagne voyant le coup qu'avoit fait Marsille, fut bien courroucé; il vint droit à un payen qui tenoit un épieu, il lui arracha des mains et vint à Marsille et se donnèrent de rudes coups, mais ils ne se blessèrent point. L'épieu de Charles se cassa en deux, dont il fut fort faché, il tira promptement Joyeuse, et en donna un tel coup à Marsille, qu'il lui abattit l'oreille et une partie de la joue ; de ce coup Marsille tomba par terre : Charlemagne lui vouloit couper la tête, mais il fut promptement secouru et remonté. Incontinent Marsille fit sonner la retraite et se mit en fuite.

CHAPITRE XLVIII.

Comme Belligant alla à Roncevaux, accompagné de plusieurs rois turcs, croyant vaincre Charlemagne.

BElligant étant assuré du malheur de son frère, le roi Marsille, il dit qu'il mettroit Charlemagne à mort. Alors il appella dix des plus riches et grands seigneurs du pays, et leur dit : Seigneurs, j'ai ici mon trésor, dont j'ai grand peur de le perdre, c'est pourquoi je vous prie de le mener à Moutfuseau, ce fort château que vous voyez ici devant, car j'ai de grandes richesses ; et si d'aventure je les perdois, je serois ruiné à jamais. Vous direz à ma nièce Guinarde, qu'elle me le fasse mettre dans la plus forte tour, jusqu'à ce que je sois retourné vers elle, et mon retour sera après que j'aurai mis Charlemagne et ses gens à mort. Outre plus, dites à ma nièce que quand je serai revenu, je lui donnerai un riche et puissant mari, et qu'elle garde bien le trésor que je lui envoie : Vous menerez avec vous dix mille hommes pour vous défendre en cas de besoin. Sire, dirent les payens, nous allons exécuter votre commandement : Ils se mirent en chemin pour conduire le trésor de Belligant ; quand ils furent passés le bois de Brufelle, ils s'armèrent tellement que le soleil faisoit réjaillir la lueur jusqu'au château : Gallien et Guinarde étoient ensemble à passer le temps ; Guinarde entretenoit Gallien, car elle savoit fort bien discourir. Gallien vit briller les armes des payens, aussitôt il se leva et monta à la haute tour, d'où il les vit venir, il dit Guinarde : Ma mie, dans peu de temps nous aurons des nouvelles. Les payens arrivèrent devant la porte du château, ils appellèrent Durgrand, le portier. Le roi Mathan, parla le premier, et dit : Durgrand, ouvre vîtement les portes ; car Belligant nous a ici envoyés, et il est parti avec cent mille combattans pour détruire Charlemagne. Il salue sa nièce Guinarde, et nous a dit qu'il la marieroit devant qu'il soit un an à un riche parti ; nous amenons avec nous une partie de son trésor, afin qu'elle lui garde. Durgrand lui dit : Vous parlez sans savoir ; car vous n'entrerez point ici que madame Guinarde ne vous le commande. Mathan lui dit : Vas promptement lui annoncer ces nouvelles et lui dit, que le roi Mathan et dix mille payens sont à la porte, et lui dit bien ce que je t'ai dit. Durgrand dit, j'y vas dans le moment volontiers, puisque vous amenez le trésor de Belligant, vous serez bien reçu et régalé. Je vais parler à madame, attendez un peu que je sois de retour ; puis il dit tout bas que nul ne l'entendit : Dieu protège Gallien Restauré, quand ils auront passé le pont il les mettra tous à mort. Il alla droit au palais où il trouva Gallien qui tenoit Guinarde entre ses bras, comme font les amoureux. Durgrand les salua, puis leur dit comme les payens étoient arrivés à la porte du château, et leur fit son rapport de ce que Mathan lui avoit dit. Quand Gallien l'entendit, il entra en colère et ceignit son épée Haute Claire : Lorsque Guinarde vit que Gallien s'en alloit, les sangs lui frémirent du grand chagrin qu'elle en eut, et elle dit : Que le diable amène ces gens-là à cette

heure; je promets à Jesus-Christ, que si je peux ils ne s'en retourneront pas. Alors elle dit à son ami Gallien, je vais parler au roi Mathan, et je les ferai entrer ici, puis vous les assommerez sans avoir pitié d'eux. C'est très-bien dit, madame, dit Gallien, mais dans peu il n'y aura payen qui ne voulût bien être en son pays. Quand Guinarde sut tout le fait des payens, elle descendit du palais et fit ouvrir le guichet de la première porte, et regarda les payens. Quand Mathan vit Guinarde, il la salua humblement, disant : madame, votre oncle Belligant vous salue, lequel nous a commandé que nous vinssions ici : Sachez pour vrai qu'il vous mariera au riche roi Margot, lequel est très puissant. Quand Guinarde entendit ainsi parler Mathan, elle lui dit; à Dieu ne plaise que Margot soit son mari. Certes, madame, dit Mathan; je m'étonne de cela, car je ne connois point celui que vous avez nommé. Guinarde lui dit, pensez-vous que je sois chrétienne, je ne renie jamais le Dieu Mahon, je ne suis pas délibérée de renoncer; et ne veux pas être chrétienne; mais je veux toujours servir les dieux que mon père Marsille, et mon oncle Belligant servent. Alors par ruses et finesses elle appella le roi Mathan, et lui dit : grand roi, je ne veux vous rien celer, mais je vous dirai ma pensée : Je dois bien aimer mon oncle Belligant, aussi suis-je totalement à lui; mais je crains fort un chevalier Français, nommé Gallien Restauré, lequel est en l'armée des Français; certes, j'ai grand peur qu'il ne me vienne prendre; car on dit qu'il n'y a point de plus vaillant chevalier jusques à la mer rouge : Il est fils du comte Olivier, lequel a mis à mort plusieurs turcs : Il vint l'autre jour devant cette porte, il m'épouseroit volontiers si je voulois croire en son Dieu, mais j'aimerois mieux mourir, c'est pourquoi je ne sais en qui me fier. Si vous voulez entrer céans et passer le premier pont, il vous faudra tous désarmer; car autrement vous n'y entrerez point, parce que cela embarrasseroit trop. Ils étoient dix rois, mais aussitôt qu'ils entendirent parler la belle Guinarde, ils posèrent les armes à terre. Gallien les regardoit par une petite fenêtre secrète, et quand il les vit désarmé, il se prit à rire, et dit : Certes, Guinarde les a enchantés; celui qui se fie aux femmes est bien fol.

CHAPITRE XLIX.

Comme les payens entrèrent au château de Montfuseau, et comme les Français les tuèrent tous.

APrès que Guinarde leur eut octroyé d'entrer sans armes, ils se désarmèrent tous, puis Durgrand leur ouvrit la porte, il abaissa le pont et passèrent tant qu'ils furent entre deux ponts. Quand Gallien vit les rois payens désarmés et enfermés de cette façon, il descendit du palais en tirant sa bonne épée, et en frappa Mathan sur la tête, tellement qu'il le tua. Les autres Français faisoient aussi leur devoir, c'est à savoir; Emery, Hernaud, Savary et autres s'employèrent tellement, qu'ils massacrèrent tous les payens

Quand Gallien eut fait ce carnage, il dit : Seigneurs, les payens sont maintenant sans rois et sans généraux pour les commander, il nous sera fort aisé de les battre n'ayant plus de chefs à leur tête, sortons hors du château et les allons tous tuer, sans faire quartier à un seul; car nous faut exterminer toute cette maudite race de sarrasins : tous les barons y consentiront de bon cœur. Ils sortirent donc du château, et furent à eux, Gallien étoit en tête. Les payens furent bien étonnés quand ils ne virent point sortir leurs rois. Gallien courut à toute bride sur eux et les mit en si grand désordre, que c'étoit une pitié de les voir, la terre étoit couverte de corps morts, et le sang couloit de toutes parts. Les autres barons se mêlèrent si avant dans la bataille, qu'ils rompoient tous les boucliers des payens. Gallien le plus courageux de tous, renversoit par terre tout ce qu'il rencontroit. Les payens disoient, ce ne sont pas là des hommes, mais des diables. Quand les payens virent que leurs rois ne venoient point les secourir, ils se découragèrent, disant, puisque nous n'avons plus de rois à notre tête pour nous animer au combat, c'est fait de nous, notre perte est inévitable : Le peu qui en restoit prit la fuite. Girard, Hernaud, Savary et les autres les poursuivirent si rudement, qu'ils ne savoient plus en quel endroit se sauver : Gallien les escarmouchoit si fort, qu'il n'en échappoit point de ses mains, et comme il les poursuivoit, il les trouva dans un pré qu'ils reprenoient haleine : Attendez-moi, barbares, vous n'échapperez pas d'ici; je vous montrerai la puissance que Dieu m'a donnée. Les payens reprirent la fuite, mais Gallien les joignit auprès d'un rocher, et là, avec l'aide des barons Français, ils achevèrent le reste; il n'en échappa qu'un seulement qui fut avertir Belligant du malheur qui leur étoit arrivé; il lui dit : Tous les payens que vous avez envoyés à Montfuseau, sont tous morts et taillés en pièces, excepté moi seul, et si je suis blessé à mort, Il y a dans ce château je ne sais quels gens, mais ils se battent comme des lions en furies, personne ne leur peut résister; entr'autres un jeune homme, dont je n'ai jamais vû son semblable. Quand Belligant entendit ces nouvelles, il manqua de perdre l'esprit, et faisoit des cris épouvantables déplororant son infortune, il dit à ses gens : Allons, armez-vous vîtement, je vous prie; car il m'est arrivé un grand malheur : je prie Mabon qu'il nous aide tous. Belligant fit promptement armer cinquante mille turcs qui se mirent aussitôt en chemin, et marchèrent droit vers Montfuseau. Girard qui faisoit le guet les vit venir, et dit à Gallien : Mon neveu, regardez, voici l'armée des payens qui vient, et marchent en bon ordre; je vous prie mon cher neveu, retournons au château; car nous ne pouvons résister contre une si grande armée. Gallien dit, vous parlez juste, on doit croire quand on donne un bon conseil; car j'ai souvent ouï dire qu'on doit tenir pour fol et insensé celui qui ne profite pas des bons conseils qu'on lui donne. Alors Emery dit à Gallien : Cousin, c'est très-mal fait de ne pas aller au-devant pour les combattre, certes, il ne semble pas que vous soyiez le fils d'Olivier, lequel ne fut las de détruire les payens, je vous jure ma foi que je ne croirai pas que vous l'êtes, si la crainte vous fait retourner au château. Emery dit, ne prenez pas garde à ce que j'ai dit, car je ne disois que cela pour vous éprouver. Mon neveu, dit Girard, retirons-nous au château;

ne m'en parlez plus, dit Gallien, Dieu sait ma pensée, je n'y retournerai pas telle chose qui puisse arriver; car nous les battrons mieux ici en plein champ, qu'au château, aussi je ne veux pas qu'il me soit reproché que j'aie fuis devant les payens; cousin, dit Emery, ne vous courroucez pas de ce que je vous ai dit; car je sais bien que nul ne peut blâmer votre courage: Gallien dit, je vous promets qu'avant qu'il soit nuit, vous ne vous moquerez pas de moi. Emery dit pour la seconder, cousin, je vois l'armée des payens qui avance fortement contre nous, je vous conseille aussi de retourner au château. Alors Gallien lui dit, c'est trop donner de gasconnades, ce que vous m'avez dit me tiens au cœur, mais je vous ferai voir qui je suis, car il faut vaincre ou mourir.

CHAPITRE L.

Comme Gallien s'en alla frapper sur les turs, et comme lui et Belligant se rencontrèrent en bataille, et se donnèrent de furieux coups.

GAllien courroucé en lui-même, prit une lance et s'en alla sur la rivière de Pinelle, il distingua Belligant d'entre les autres payens, il prit sa lance en main et vint contre Belligant, et des coups qui se donnèrent, ils tombèrent tous deux par terre; mais Gallien se leva dans le moment sans que personne lui aidât. Belligant fut bien chagrin quand il se vit par terre et que son écu étoit rompu, alors Gallien lui dit: payen, je n'ai jamais trouvé homme que toi qui m'ait mis à bas de mon cheval; mais je te promets qu'avant que tu m'échappe, je te montrerai ce que tu n'as jamais vû: Alors Belligant tira son épée, et frappa Gallien si rudement qu'il le jetta encore à terre, sa cuirasse et son heaume ne lui servirent de rien, mais la coëffe du haubert lui para un peu le coup, néanmoins le sang lui sortoit de la bouche, dont Belligant fut joyeux, et dit à Gallien; Vassal, vous avez déjà senti un coup, mais vous en aurez bien d'autres avant que d'échapper de mes mains. Quand Gallien l'entendit, tout le sang lui monta, et se prit à dire: Celui qui menace a quelquefois grande peur; il approcha de Belligant et lui donna un tel coup, qu'il lui coupa le cercle de son heaume et la coëffe qui étoit de fin acier, et Belligant tomba; quand il se sentit ainsi frappé, il fit un cri terrible: Gallien le prit au même-temps à la gorge et le vouloit étrangler, mais dix mille payens vinrent à son secours et environnèrent Gallien de tous côtés. Quand il se vit entouré des payens, il appella Emery, et lui dit, cousin, si vous eussiez avancé comme moi, jamais Belligant ne fût échappé, il appella Maradan, Sortibran de Tyr et Malotru, puis leur dit: Seigneurs, faites sonner vos cors et buccines, ce qu'ils firent. Les payens attaquèrent Gallien de toutes parts; mais il se défendoit si vaillamment que nul n'osoit l'approcher. Beuves et Savary vinrent près de Gallien, et faisoient un si terrible carnage des payens, qu'ils fuyoient tous de devant eux. Quand Belligant vit cela il crêvoit de dépit, quoique Gallien fût à pied il étoit si

rempli de courage, que tout ce qu'il atteignoit étoit mis à mort; il apperç deux payens, lesquels tenoient Marcepin, son cheval, et se disputoient qui l'auroit, dont il eut le cœur bien triste, en pensa perdre l'esprit, commença à dire : Hélas ! vrai Dieu, si je pouvois approcher de ces ma dits payens, certainement ils ne se disputeroient pas pour mon cheval : fut à son secours; car Beuves, Savary, Hernaud, Emery et dix mille Fra çais montèrent à cheval, et se mirent en chemin pour venir à la bataille mais Hernaud vit les payens qui tenoient Marcepin, lesquels faisoient gra cris pour l'avoir, ils se disputoient l'un l'autre; Hernaud fut à eux et le dit, ne vous battez point l'un l'autre pour avoir ce cheval; car vous ne l'a rez ni l'un ni l'autre, puis frappa sur eux si rudement qu'il les mit à mo et par sa vaillance il recouvra Marcepin, il vint ensuite vers Gallien et l rendit : quand Gallien tint son cheval il monta dessus promptement, pui mit au milieu de la bataille, frappant sur les payens si rudement qu'à pei les pouvoit-on voir, puis il dit : Vrai Dieu ! souverain roi des cieux, homme monté à cheval vaut mieux que dix à pied. Hernaud mon cousi m'a fait un grand plaisir quand il m'a ramené mon bon cheval. On dit co munément qu'au besoin on connoît l'ami, dont le proverbe est vrai, pu il se mit à frapper dessus eux comme un homme enragé : Beuves et Sava le suivoient toujours à ses côtés, mais ils étoient courroucés de ce qu'il mettoit au hasard; mais Gallien n'en faisoit qu'à sa volonté. Nonobstant générosité il se retira un peu de la presse et empoigna un épieu qu'il trou sur le pré, puis de rechef se mit en bataille, et fit tant qu'il rencontra Be ligant, lequel avoit aussi un épieu, ils s'en donnèrent tant de coups l'un l'autre qu'ils brisèrent leurs écus, mais leurs hauberts étoient si forts, qu ne se purent blesser, et les épieux volèrent en l'air par pièces; ces gé reux guerriers passèrent l'un contre l'autre, mais au retour Gallien Haute-Claire et en donna un tel coup sur le heaume de Belligant, que s coëffe n'eût été forte, il l'eût fendu en deux, nonobstant cela il fut bless l'épaule gauche. Quand Belligant vit qu'il étoit ainsi battu il écumoit de ra il tira son épée, et par grande fureur vint frapper Gallien si rudement le heaume qu'il coupa le cercle, mais Dieu le préserva de mal. Incontin s'armèrent plus de mille payens, et d'autre par grande quantité de chrétie alors la bataille commença plus fort que devant.

Gallien retourna contre Belligant, et se donnèrent de grands coups; le Français et les payens étoient si animés les uns contre les autres, que c'éto pitié de les regarder : Beuves et Savary frappoient sur les payens avec si grand courage, qu'ils les firent reculer, puis il leur vint du secours, tel lement qu'ils poursuivirent nos gens si rudement, que Girard de Vienne fu grandement blessé, et les Français aussi; car ils prirent Beuves, Savary Hernaud, Gautier et plusieurs autres barons, jusqu'au nombre de quatr vingt, et les lièrent étroitement, puis les frappoient à grands coups de bâto c'étoit une pitié de les voir. Quand les nobles barons se sentirent maltrait ainsi, ils commencèrent à s'écrier à haute voix; Gallien le vaillant, ven nous donner secours, ou autrement jamais vous ne nous verrez.

CHAPITRE LI.

omme Girard, Beuves, Hernaud, Emery et Gautier furent pris des payens.

Uand Gallien entendit dire que les barons étoient pris prisonniers, il manqua de s'évanouir, il piqua son cheval Marcepin, espérant les secourir, mais tout cela fut inutile; car il vint sur lui tant de payens que ce un hasard comme il échappa : Guinarde étoit en la plus haute tour du âteau, qui vit la supériorité des payens, elle se prit à pleurer, disant : las ! beau chevalier, revenez au château, car si vous perdez Montfuseau, i-même je suis perdue; Gallien l'entendit, et en fut si marri que les lar-s lui tombèrent des yeux, car il savoit bien qu'elle disoit la vérité, Il dit : Dieu ! jamais je ne me suis trouvé en un si grand danger, il vaut mieux e je me retire attendu que je ne peux donner secours à mes chevaliers, car vois bien que ma force n'y peut remédier : Incontinent il s'en retourna au âteau, et quand Durgrand le portier le vit venir il ouvrit la porte. Quand furent dedans, Guinarde vint au devant, et ôta le heaume et l'épée de llien son ami. Elle lui tendit les bras pour l'embrasser, mais Gallien lui : Madame, je n'ai pas nécessité d'être maintenant caressé; car j'ai au-ird'hui perdu la fleur de la France, et les meilleurs chevaliers qui soient terre. Hélas ! je dois bien avoir le cœur marri. Alors Guinarde dit, Trèser ami, ne vous chagrinez point, car après la tristesse vient la joie, de même, après la perte vient le gain. Gallien et ses gens montèrent au âteau, lesquels se mirent à manger; mais Gallien jura qu'il ne boiroit ni ngeroit que les prisonniers ne fussent délivrés; car il étoit cause de leur se, d'autant qu'ils avoient été pour le secourir. Quand les barons l'entendirent, ils furent bien étonnés, et se dirent les uns aux autres : Cet nme-ci nous fera tous mourir, si Dieu ne nous aide.

CHAPITRE LII.

mme Belligant envoya deux mille payens pour aller pendre les Français, et comme Gallien les sauva de la mort.

ltôt que Gallien sut qu'on vouloit faire mourir les Français, il fit armer ses gens, puis se mirent en chemin, et arrivèrent à Pinelle, puis passèrent outre et entrèrent à Brufelle le plus secrètement qu'ils pûrent, et s'embusquèrent jusqu'au matin. Quand le jour fut venu, Belligant appella le roi urible et le roi Malepart, puis leur dit : Seigneurs, il vous faut aller au is de Brufelle avec deux mille payens pour pendre et étrangler les Frans. Les deux rois répondirent à Belligant, que volontiers ils iroient. Incon-

tinent les Français furent déchaînés et menés au bois de Brufelle, les batta toujours à grands coups de bâton. Le roi Matrible se mit le premier en che min, et tous les autres après lui, délibérés de les faire mourir. Quand Gal lien, qui étoit embusqué audit bois, les vit, il eut grande joie en son cœu et dit tout bas : ceux qui croyent faire mourir les autres mourront eu mêmes. Les payens entrèrent au bois, maltraitant toujours les Français mais quand Gallien vit qu'on les battoit si rigoureusement, il fut fort cour roucé, puis prit sa course et alla vers le roi Matrible, et le tua. Les autr Français se mirent en bataille et délièrent les prisonniers; alors Girard se p à dire : Mon Dieu, je vous rends graces; car vous nous avez toujours se courus dans nos besoins. Quand Girard, Emery et les autres prisonniers s virent libres, ils se mirent en bataille comme des lions : Hernaud alla frapp un sarrasin nommé Truffier, qui l'avoit tant battu en l'amenant au bois qu'il lui fendit la tête jusqu'au menton, Benves abattit Cornicas; Savary m par terre Corbon; et Mauprin tua Buther et Rubion. Quand le roi Malep vit sa défaite, il sonna un cor de laiton, et audit son se ralièrent sept mill payens qui vinrent autour de lui, il blessa le comte Thierry, tellement qu le perça au travers du corps. Quand Gallien vit cela, il tira son épée Haut Claire, et en donna un tel coup au roi Malepart, qu'il le tua. Quand l payens virent la grande confusion, ils se mirent en fuite. Après la mort Malepart, les Français se ralièrent ensemble, et frappèrent tant, qu'ils tu rent le reste des payens, réservé un, lequel alla dire les nouvelles à Bell gant. Quand il sut le fait, il fut au désespoir, il fit incontinent sonner se cors, et assembla un grand nombre de sarrasins. Gallien ouït le bruit, dit à ses gens : Seigneurs, prenons garde à nous; car nous aurons tan des payens à combattre, j'ai ouï sonner les cors; c'est pourquoi je vou prie, mettons-nous sur nos gardes. J'ai su qu'hier matin, vous fûtes pr parce que nous n'étions pas serrés; j'ai encore les hommes que Charlemag m'a donnés, je crois qu'il ne s'en faut pas cent. Des dix mille j'en comma derai trois, mon oncle trois, Hernaud en commandera deux, Benves Savary les deux autres mille : Enfin, que chacun soit courageux; car j'eusse hier tué Belligant, quand je le jettai à bas de son cheval, il no en eut mieux vallu, mais qu'un chacun prenne bon courage, et fasse ce q j'ai ordonné, et ainsi faisant avec l'aide de Dieu, nous mettrons ces pay à mort.

CHAPITRE LIII.

Comme trente mille payens vinrent contre Gallien, qui n'avoit que dix mille Français; et comment Gallien fut enclos au milieu de l'armée des payens lesquels furent entiérement défaits par les Français.

AInsi que Gallien mettoit ses gens en ordre, les payens s'armoient aussi en grande diligence, ils étoient au nombre de trente mille, lesquels par le commandement de Belligabt, vinrent contre les Français. Quand Gallien les vit, il les montra à ses gens; et leur dit: Seigneurs, regardez que de payens, il nous faudra commencer la bataille: Non, dit Girard, si vous me voulez croire. Ma foi, dit Gallien, allez au château si vous voulez; car je vois bien que vous avez peur, mais pour moi, je promets à Dieu de n'y jamais retourner que je n'aie vaincu tous les payens qui sont ici. Quand Girard l'entendit, il fut très-courroucé, et dit, mon neveu, je dis ces paroles afin que nous allions voir la belle Guinarde, laquelle nous a mis hors du danger où nous étions; c'est pourquoi je vous ai dit cela, ne le prenez point en mal. En ce disant, tous les payens vinrent par grande furie sur les Français; le roi Libanis vint tout le premier en bataille, et frappa un chrétien, nommé Hué, lequel il fit tomber contre les pieds de Gallien.

Quand Gallien vit cet insolant payen, il le tua. Incontinent toute l'armée des payens s'assembla et vint environner Gallien de tous côtés, tellement qu'il fut enclos. Gallien voyant les payens autour de lui, et qu'il ne pouvoit être secouru, il se recommande à Dieu qui est le protecteur des chrétiens, le priant de tout son cœur de le secourir dans ce péril. Les payens ne desirant rien plus que la mort de Gallien, l'attaquèrent bien vigoureusement, et un payen lui donna un tel coup qu'il le jetta à bas de son cheval. Quand le noble Gallien se vit par terre, il ne perdit point courage pour cela, il ne laissoit pas de se défendre vaillamment contre les payens, tant qu'ils reculoient de tous côtés. Les autres Français vinrent encore à son secours; Girard vit Marcepin parmi les payens et point d'homme dessus, ce qui lui donna de la frayeur pour Gallien, il s'avança si fort parmi les payens qu'il reprit Marcepin au grand hasard de sa vie et le rendit à Gallien, qu'il le remercia humblement. Quand Gallien fut remonté sur Marcepin, les Français firent tel carnage des payens, qu'ils en mirent à mort plus de dix mille; Girard qui avoit été deux jours sans boire ni manger, appella Gallien, et lui dit; mon neveu, les quatre-vingts chevaliers qui ont été prisonniers, n'ont point mangé depuis deux jours, je vous prie; allons au château pour nous rafraîchir; car nul homme tant fort soit-il, ne peut résister s'il ne mange. Gallien lui dit, mon oncle, faites ce qu'il vous plaira, j'y consens; dans le moment il ordonna de faire retraite vers le château, à leur arrivée la porte leur fut ouverte, et la belle Guinarde s'y achemina promptement pour les saluer. Quand ils furent entrés dans le château, Guinarde ôta le heaume de

son ami Gallien, et l'embrassa, en lui disant mon cher ami, vous pouvez manger maintenant; car vous avez délivré les chevaliers Français : Oui, dit Gallien, grace au Seigneur! Quand ils furent entrés dans les appartemens, les quatre vingts chevaliers qui avoient été faits prisonniers, remercièrent bien honorablement la belle Guinarde de leur avoir sauvé la vie; Guinarde leur dit : Seigneurs, faites bonne chère, et vous reposez à votre aise. Après souper ils rendirent tous ensemble graces à Dieu de ce qu'ils avoient été secourus. Chacun se coucha et se reposèrent jusqu'au lendemain matin. Belligant étoit en sa tente qui faisoit triste mine et pauvre chère, à cause que presque tous les payens avoient été défaits. Quand ils furent assemblés pour prendre du rafraîchissement, Belligant dit à haute voix : Seigneurs, de par mon Dieu Mahomet, si ma nièce Guinarde a fait cette trahison; elle seroit aussi convertie à la loi chrétienne, dont j'en ai le cœur dolent. Le matin Belligant vint avec son armée et assiégea le château; dans ladite armée il y avoit un turc nommé Truffier de Grenade, qui étoit fort expert dans l'art militaire, Belligant lui demanda conseil sur ce qu'il devoit faire, il lui dit : Sire, le château est si fort qu'on ne le sauroit prendre que par famine, et de plus il y a des vivres pour long-temps; ainsi si vous voulez me croire, nous quitterons cet endroit, et nous irons nous joindre au roi Marsille, qui fait grande guerre aux Français, et puis quand nous aurons battu Charlemagne, nous ravagerons toute la France, et si nous pouvons entrer dans Paris; vous vous en ferez couronner roi, et pendant ce temps Montfuseau consommera tous ses vivres. Belligant lui dit, vous parlez bien, mais cela est plus mal-aisé à faire qu'à dire, les Français sont de généreux guerriers et ne sont pas facile à vaincre. Ils partirent donc pour joindre Marsille, lequel avoit déjà quatre rois avec lui. Quand les deux rois se virent ils s'embrassèrent l'un l'autre, et leurs gens d'autre côté. Lorsque le roi Marsille vit que Belligant avoit amené avec lui encore beaucoup de troupes, il devint encore plus orgueilleux que devant, il jura qu'il vouloit exterminer Charlemagne et son armée : Belligant dit, mon frère, ce seroit mal fait; mais envoyez-lui plutôt des messagers pour lui dire qu'il vous vienne rendre hommage, et que vous aurez pitié de lui, et de ses troupes. Incontinent le roi Marsille appella Faussart et Justamont, il leur dit : Messagers, il vous faut aller diligemment trouver Charlemagne de ma part, et vous lui direz qu'il me vienne faire hommage, et qu'il reconnoisse qu'il ne tient son royaume que de moi; de plus, qu'il renonce à Jésus-Christ, et qu'il adore mes dieux, et aussi qu'il amène avec lui Naimes, Oger la Danois et Thierry, et que s'il le refuse, je le ferai écorcher tout vif, et tous les grands de son royaume : Les messagers partirent aussitôt pour aller porter ces nouvelles au grand Charlemagne, roi de France.

CHAPITRE LIV.

omme Faussard et Justamont, messagers du roi Marsille, se mirent en chemin pour faire son commandement vers Charlemagne.

FAussard et Justamont firent diligence pour aller accomplir le commandement du roi Marsille, ils arrivèrent au camp de Charlemagne, dans leuel ils virent beaucoup de magnificence; savoir, la tente du roi, ses équiages, ensuite toutes les richesses des princes et barons Français, l'or, l'arent et les pierreries y reluisoient de toute part: Les nobles barons se réuissoient et s'ébattoient ensemble; enfin, on ne voyoit par tout le camp ue magnificences, dont les messagers étoient émerveillés. Alors Faussard dit Justamont, le roi Marsille n'y pense pas, quand il croit mettre Charleagne en sa sujétion, je crois qu'il épuiseroit plutôt tout l'eau de la mer outte à goutte avant qu'il lui obéit; je suis d'avis que nous retournions sans ire notre message, je vois bien que nous perdrons notre temps, et nous erons moquer de nous, mais puisqu'ainsi et que nous sommes dans son amp, il nous faut parler à lui; car ce seroit grande honte à nous si nous accomplissions le commandement. Alors ils entrèrent en l'armée, et trouèrent Charlemagne assis dans un fauteuil devant son pavillon, et là étoient alomon, le duc Naimes, Girard et Oger le Danois: Quand ils virent les essagers, ils se doutèrent bien que le roi Marsille les avoit envoyés; c'est ourquoi ils s'approchèrent de Charlemagne pour écouter les nouvelles. Faussard et Justamont mirent pied à terre, puis s'approchérent de Charlemagne, t commencècent à dire: Charles, l'amiral Belligant vous mande par nous, ne vous veniez tout nud en chemise, un petit bâton blanc en la main pour ui faire hommage, que vous renonciez à votre Dieu Jesus-Christ, et suiviez loi de nos dieux, et que vous lui livriez en ses mains le duc Naimes, ger le Danois et Thierry: Et si vous ne voulez pas consentir à son desir, vous fera arracher les dents l'une après l'autre et après vous fera écorcher out vif: De plus, il viendra en votre royaume, et fera poser notre Dieu lahom, à saint Denis, en France, et mettra votre Dieu Jesus-Christ en til, puis détruira sa loi en la mettant au néant, et multipliera la nôtre par out le pays de France, tant que chacun y croira, et ceux qui n'y voudront roire, il les fera mourir de mort très-cruelle. Quand Charlemagne entendit insi parler Faussard, il entra dans une étrange colère, et voulut se lever e son siége pour frapper ledit Faussard; mais il se modéra, considérant en oi-même qu'il étoit messager, et qu'il ne devoit avoir nul mal, et leur dit ar grand courroux: Sortez de devant moi, et allez dire à votre roi que je e le crains pas ni ses dieux, mais j'ai espérance que devant qu'il soit peu, ue je lui apprendrai à ne jamais menacer personne; et sachez que si vous l'étiez pas messagers que je vous ferois pendre. Quand les messagers entenlirent ainsi parler Charlemagne, ils furent si épouvantés qu'ils eussent voulu

être dans leur pays : Faussard changea de couleur, et la fièvre le prit de la grande peur qu'il eut du regard de Charlemagne, et Justamont n'en n'étoit pas moins, tellement qu'ils s'enfuirent à toute bride, car il leur sembloit que Charlemagne les suivoit toujours; ils avoient si grande peur qu'ils couroient à travers camp sans tenir chemin ni sentier; car depuis qu'ils étoient au monde, ils n'avoient eu si peur que quand Charlemagne les regarda. Ils cheminèrent si fort, qu'en peu de temps ils arrivèrent à l'armée de Belligant. Plusieurs payens vinrent au-devant des messagers pour ouïr les nouvelles qu'ils apportoient. Quand ils virent lesdits messagers si effarouchés, ils furent épouvantés : Faussard et Justamont vinrent incontinent vers Belligant, et ne le saluèrent point de la grande peur qu'ils avoient eu du regard de Charlemagne. Quand ils furent un peu assurés, Faussard dit à Belligant, Sire, amiral, si vous me voulez croire, demain dès l'aube du jour vous ferez charger vos tentes et pavillons, et tous vos équipages, et vous vous en retournerez en votre pays; car Charlemagne est le plus merveilleux homme que j'ai jamais vû, il est délibéré de joûter contre vous corps à corps; il dit aussi qu'il vous fera souvenir de votre menace : si vous ne me croyez pas, demandez-le à Justamont qui y étoit présent, lequel vous en pourra dire la vérité. Belligant fit appeller incontinent Justamont, et lui demanda s'il étoit vrai ce que Faussard lui avoit dit; il répondit ainsi : Sire amiral, il est vérité que Charlemagne est le plus merveilleux homme que jamais on puisse voir : Il a le regard si épouvantable, que toutes les fois qu'il me souvient de lui, tout le corps me tremble; croyez fermément que devant qu'il soit peu de temps il a menacé de vous attaquer. Je vous prie, donnez-moi congé pour m'aller reposer, car vous voyez bien que je n'ai pas besoin ici; car j'ai toujours grande peur du regard de Charlemagne : il a semblé être un lion en furie quand nous lui avons fait le récit de notre message, demain je me ferai porter en ma maison, et me ferai panser. Quand Belligant entendit ainsi parler Justamont, il fut bien courroucé et lui dit : vous ne retournerez pas en votre maison, mais vous viendrez demain avec moi; car je suis résolu d'aller attaquer Charlemagne dedans son camp, et vous serez en ma tente, afin que quand j'aurai quelque message à faire, vous les ferez au temps à venir, alors je vous récompenserai. Justamont lui répondit : Sire, je ferai volontiers ce qui me sera possible, j'irai par-tout où il vous plaira pour faire votre commandement; mais si vous me vouliez envoyer vers Charlemagne, j'aimerois mieux que vous me fissiez mourir; desquelles paroles Belligant fut bien courroucé en son cœur, et jura par Mahon qu'il iroit visiter Charlemagne jusques dans son pavillon, et qu'avec lui il vouloit joûter corps à corps.

Nous laisserons à vous parler de Belligant, et parlerons de Charlemagne, lequel est bien courroucé des paroles que Belligant lui avoit mandées par Faussard et Justamont.

CHAPITRE LV.

Comme Charlemagne, après les nouvelles qu'il eut de Belligant, fit appareiller ses gens pour l'aller combattre.

APrès que Charlemagne eut ouï les nouvelles que le roi Belligant lui mandoit, il fut si courroucé qu'il ne pouvoit boire ni manger, plusieurs de ses barons voyant cela commencèrent à se dire les uns aux autres : Certainement avant qu'il soit peu de temps nous aurons ordre de nous armer promptement; car l'empereur Charlemagne est bien courroucé du message que lui a fait faire Belligant, et non sans cause, voyant aussi qu'il a perdu la noblesse du royaume de France, et les plus hardis qui furent jamais. Charlemagne entendant ces paroles, il dit : Seigneurs barons, vous voyez bien l'affront que me fait Belligant, de vouloir exiger que je renonce à la foi de Jesus-Christ pour prendre la loi de Mahom, et que je lui fasse hommage comme à mon Seigneur, tout en chemise, et un bâton blanc en ma main. Outre plus, que je lui rende Oger le Danois, le duc Naimes et Thierry, desquelles paroles j'ai le cœur si navré, qu'à peine puis-je parler, c'est pourquoi je vous prie, que chacun se mette en armes, car si je ne puis vaincre ces maudits mécréans, je mourrai de chagrin; puis il dit : Hélas ! Roland, si tu étois ici tu m'eusses vengé de cet outrage. Le duc Naimes voyant Charlemagne en courroux et en tristesse, lui dit : Très-cher seigneur, je vous prie de ne plus parler de ceux qui sont morts, mais tâchez plutôt de donner courage à vos gens, afin que vous puissiez vous venger. Outre plus, je vous conseille de faire savoir à Gallien qu'il vienne à votre secours. Alors il fut dit que Girard le Viennois iroit faire le message; car il étoit homme prudent, sage et éloquent : Girard fut mandé par Charlemagne, lequel lui dit : Girard, nous vous avons mandé pour faire un message que nous avons à faire. Sire, dit Girard, je suis prêt de faire votre volonté, ordonnez-moi ce qu'il vous plaira.

Vous irez, dit Charlemagne, à Montfusceau, vers Gallien, et lui direz que je me recommande à lui, et qu'il vienne et amène Girard, Beuves, Savary et Emery, pour nous secourir contre le roi Marsille et Belligant son frère, lesquels ont résolu de nous mettre à mort, et détruire la chrétienneté. Incontinent Girard prit aussitôt congé de Charlemagne, puis se mit en chemin pour faire son message.

CHAPITRE LVI.

Comme Girard alla dire à Gallien qu'il vienne donner secours à Charlemagne, contre Belligant, et comme il fut attaqué d'un turc, lequel se tenoit près d'un château.

GIrard fut diligemment au château, lequel étoit situé dessus une grande roche, et au pied d'icelle il y avoit une petite rivière, laquelle étoit gardée par un turc, qui étoit le plus fort qui fût en tout le pays de Turquie, il étoit au roi de Perse; ce turc étoit embusqué derrière une forte roche, et gardoit le pont de ladite rivière, afin que personne n'y passât. Quand Girard vit ce château, il s'y achemina droit, mais incontinent que le payen le vit venir il connut bien que c'étoit un Français, il lui dit à haute voix : Chevalier, nul ne passe sur ce pont qu'il ne paie le tribut, c'est pourquoi il te convient payer, ou autrement de finir ta vie; Girard lui demanda quel droit il devoit : Le payen lui dit qu'il falloit qu'il passât tout désarmé et à pied, un bâton en sa main, ou s'il ne le vouloit pas faire, qu'il renonçât à la loi de Jesus-Christ; et que s'il la vouloit renoncer et prendre la payenne, qu'il lui donneroit de l'or et de l'argent en grande abondance; de plus, qu'il lui donneroit sa sœur en mariage, laquelle étoit la plus belle de tout le pays. Girard entendant les paroles de ce payen, il fut courroucé, et lui dit, ne te moques-tu point de moi? laisse-moi faire mon message. Et en disant cela, Girard se voulut avancer pour passer le pont, mais aussitôt le payen vint contre lui, ils mirent leurs lances en l'arrêt, puis coururent l'un contre l'autre avec tant de fureur, que tous deux leur convint chanceler de dessus leur cheval, et rompirent leurs lances, puis mirent l'épée à la main, et s'en donnèrent d'effroyables coups sans se pouvoir blesser; quand le payen vit qu'il ne pouvoit vaincre Girard, il lui dit : Français, je ne sais pas qui tu est, mais tu peux te vanter que tu as joûté contre le plus fort payen qui soit en toute la Turquie, cependant nous ne pouvons nous vaincre ni l'un ni l'autre; il nous faut faire une convention ensemble, que si Belligant peut vaincre ton roi Charlemagne, tu renonceras à ton Dieu Jesus-Christ et te viendras rendre à moi, et à ma discrétion. Et au contraire, que si Charlemagne à victoire sur les payens, je renoncerai à Mahom et Tarvagant, puis me ferai baptiser, et croirai en ton Dieu Jesus-Christ. Laquelle convention lui accorda Girard, et lui dit : Payen, je suis content de tenir ma parole comme tu as dit, non pas pour la peur que j'ai de toi, mais plutôt pour faire mon message promptement. Ils se promirent la foi réciproquement et prirent congé l'un de l'autre. Girard demanda au payen le droit chemin pour aller à Montfuseau, étant arrivé à la première porte du château, il appella le portier, et lui dit : Ouvrez la porte; car je suis messager de Charlemagne, j'apporte des nouvelles à Gallien. Quand Durgrand le portier ouït parler Girard, il entendit bien qu'il étoit Français, dont il fut joyeux

yeux, il lui ouvrit aussitôt la porte. Girard monta au château, et fut en chambre où étoit Gallien, lequel passoit le temps avec ses barons. Quand irard fut au palais, il regarda Gallien qui étoit assis sur un marbre blanc, fut à lui et le salua fort honnêtement. Ami, dit Gallien, soyez le bien venu: e vous prie, dites-moi quelles nouvelles vous m'apportez. Sire, dit Girard, vous salue de la part de Charlemagne, lequel vous prie de lui donner ecours contre le roi Marsille et Belligant son frère, lesquels le veulent dé-uire. Quand Gallien entendit parler Girard, il fut bien courroucé, et pro-it qu'il iroit à son secours avec plaisir; incontinent il fit préparer ses équi-ages, et donna ses ordres pour la garde du château.

Guinarde voyant le départ de son ami Gallien, vint vers lui et lui dit: ràs-cher seigneur, ayez mémoire de moi; car vous m'avez promis foi et yauté de mariage. Sachez que je crains fort que si vous êtes vainqueur de on oncle Belligant, que vous ne mettiez votre amour à sa femme; car c'est plus belle qui soit en Turquie. Quand Gallien entendit ainsi parler Gui-arde, il lui jura de rechef que jamais il n'auroit d'autre femme qu'elle, et u'étant de retour il accompliroit sa promesse. Il lui laissa cent des meilleurs evaliers de sa compagnie pour la garder, dont elle le remercia, et la aisa doucement, puis prirent congé l'un de l'autre.

Je vous laisserai à parler de Gallien, et retournerai à Charlemagne qui toit en sa tente fort mélancolique.

CHAPITRE LVII.

omme après que Charlemagne eut envoyé Girard vers Gallien, pour avoir secours, il assembla toute son armée pour aller contre l'amiral Belligant, et comme Gallien se mit en chemin pour venir au secours du roi Charlemanne.

QUand Charlemagne eut envoyé Girard vers Gallien, il fit préparer toute son armée, et ordonna que le jour du départ chacun se trouvât à la esse, une torche à la main, priant Dieu notre créateur qu'il leur voulût re en aide contre les payens, laquelle chose fut faite. Ils se trouvèrent à ette messe environ cent mille, car jeunes et vieux y furent, priant Dieu u'il leur donna victoire contre leurs ennemis. Après la messe chantée, le oi Charlemagne s'en alla asseoir dessous un arbre verd; car c'étoit au mois e mai, et autour de lui étoient ses barons avec lesquels il devisoit. Dans e moment, Guyon de Mirabel arriva, lequel étoit blessé d'un coup d'épieu u travers le corps. Il se mit à pied et salua Charlemagne, lui disant: Sire mpereur, faites armer vos gens promptement; car voici Belligant qui amène vec lui bien cent mille combattans. Quand Charlemagne entendit parler uyon de Mirabel, il ordonna qu'on se mit en armes incontinent sans nul élai; Charlemagne voyant tous ses gens en état, voulut ordonner ses ba-ailles ainsi qu'il avoit coutume de faire, et dit: Seigneurs, au nom de esus-Christ, je veux former cinq batailles de mes hommes d'honneur. La

première avec vingt mille barons, lesquels seront toujours auprès de moi. Le duc Naimes, commandera la seconde de trente mille hommes. Oger, la troisième de vingt mille. pour donner secours au besoin. Thierry, la quatrième de vingt mille pour cotoyer. Geoffroy, commandera la cinquième et dernière bataille de dix mille.

Après les batailles ordonnées, Charlemagne dit; Messieurs et amis, vous connoissez qu'il ne se faut pas tant vanter en campagne comme on fait à la maison, il est temps de montrer sa valeur; vous savez que ces maudits payens nous veulent détruire et notre religion, c'est pourquoi je vous prie que chacun fasse son devoir, car j'ai espérance en Notre-Seigneur, qu'aujourd'hui nous les mettrons tous à mort, ainsi nobles barons, prenons courage. Après que Charlemagne eut encouragé tous ses gens, il lui souvint de Roland, il commença à le regretter, et pareillement Olivier. Quand les barons le virent en tristesse, ils lui dirent: laissez vos regrets; car s'il plaît à Dieu, aujourd'hui sera vengée la mort de ces nobles barons et Pairs de France.

Quand Charlemagne eut préparé les batailles, ils se mirent en chemin et s'approchèrent de l'armée de Belligant; les deux armées commencèrent à faire de grands cris; les Français frappèrent sur les payens d'une si grande force, que du premier assaut ils en tuèrent bien deux mille. Lors un turc nommé Esclamard, l'un des forts turcs qu'on pût trouver, voyant la défaite des payens, prit un faussard en sa main et se mit en la bataille, et en frappa Antoine du Plessis si rudement qu'il le tua. Oger le Danois voyant la mort d'Antoine en fut bien irrité, il fut droit à Esclamard, à qui il donna un si rude coup, que le cercle ni la coëffe ne le purent garantir de la mort; puis Oger lui dit, maudit payen, tu as tué le fils de Geoffroy, qui étoit si noble et courtois, et à cause de cela je t'ai rendu la pareille. Après qu'Oger eut mis à mort Esclamard; Sorbrond, Malathan et le roi Archanas arrivèrent avec trente mille payens faisant grands cris, et donnèrent sur l'armée des chrétiens, le roi Sorbrond vint frapper Guyon de Montagu, et lui passa sa lance par le milieu du corps, dont ledit Guyon tomba mort. Le roi Malathan frappa Josian qu'il tua aussi. A cet assaut il mourut bien cinq cens Français. Les payens voyant la perte que faisoient les Français, firent un cri, disant: Seigneurs, donnons dessus; car aujourd'hui il faut exterminer les chrétiens. Charlemagne entendant le cri des payens, il fut ému, aussi furent les princes et seigneurs. Tous les autres barons entrèrent en bataille avec un courage invincible, les lances faisoient feu l'une contre l'autre. Oger le Danois, tua le roi Archanas, lui passant sa lance toute au travers du corps, les deux armées étoient fort acharnées; il y avoit grand nombre de morts tant d'une part que d'autre. Quand les payens virent que les Français reculoient, ils commencèrent tous ensemble à crier; victoire, les Français étoient presque tous déconcertés; mais ayant apperçu dans la plaine Gallien qui les venoit secourir, ils reprirent courage et furent tous joyeux de son arrivée, car il étoit temps.

CHAPITRE LVIII.

Comme Gallien arriva à Roncevaux, pour donner secours au noble roi Charlemagne, et comme il tua Mauprivé, fils de Belligant.

Gallien arriva à Roncevaux dans un temps où il étoit bien nécessaire; d'abord il se mit en bataille : Les payens arrivoient de tous côtés pour voir la défaite des chrétiens; charlemagne étoit fort embarrassé lorsqu'il apperçut Gallien qui venoit à son secours. Incontinent il appella ses barons, et leur dit : Seigneurs, je vois Gallien qui vient à notre secours, je vous prie que chacun prenne courage. Naimes dit; sire, cela est vrai, je le vois aussi. Alors Charlemagne prit son épieu en sa main, puis piqua son cheval si rudement qu'il alla jusqu'au roi Allemand, et lui passa son épieu au travers du corps, dont il tomba par terre à la vue des payens qui en furent étonnés. Le cheval qui étoit animé porta Charlemagne si avant dans l'armée des payens qu'il passa six rangs; mais incontinent il fut enclos de tous côtés, et son cheval fut tué sous lui.

Etant à pied il se défendoit si fort de Joyeuse son épée, que nul ne l'osoit approcher; et voyant qu'il n'étoit secouru de personne, il se prit à dire : Vrai Dieu! je croyois que Gallien suivoit, mais tout est si mêlé présentement, que j'apprébende qu'il ne touche aussitôt sur les Français que sur les payens ne les connoissant pas. Charlemagne n'osoit crier au secours, mais Oger le Danois l'apperçut, lequel vint incontinent rompant la presse, et fendant l'armée vaillamment. Le roi Frugant se trouva devant lui, qui lui vouloit disputer le chemin; mais Oger le tua, et prit son cheval qu'il amena à Charlemagne, en lui disant : il ne vous falloit pas combattre à pied, ne pouviez-vous pas appeller vos barons et chevaliers à votre secours? Quand les Français virent venir Gallien, ils se retirèrent vers l'Orislau, et les payens d'autre part, lesquels avoient grande peur. Incontinent Gallien piqua son cheval, et fut sur les payens pour venger la mort des Pairs de France, et aussi pour augmenter la foi chrétienne, tellement que du premier coup il tua un payen, quand Mauprivé vit que Gallien avoit mis à mort le payen, il vint contre lui par dépit, et se donnèrent de grands coups l'un sur l'autre. Gallien leva Haute-Claire, et du coup qu'il en donna à Mauprivé, il abattit l'homme et le cheval par terre, duquel coup ledit Mauprivé, finit sa vie, dont les payens furent bientôt fâchés. Quand Gallien vit qu'il étoit mort, il se prit à dire à haute voix devant tous : Seigneurs, voici ce roi; lequel avoit juré qu'il vengeroit la mort des payens, mais maintenant que l'on venge la sienne. Quand les payens l'entendirent ainsi parler, ils en furent épouvantés, et dirent entr'eux, voici celui qui tua le roi au château de Montfuseau, et délivra au bois de Bruffelle les prisonnierr Français, que Belligant vouloit faire pendre dans ledit bois : A ces mots les Françai' se mirent en bataille; Savary rencontra Turben, et le frappa de telle force, que la lance lui traversa le corps, dont il tomba roide mort. Charlemagne cria à haute voix

Saint Denis. Girard cria, Vienne. Hernaud cria, Bellande. Salomon cria, Saint Malo. Oger cria, Dannemarck. Naimes cria, Bavière. Thierry cria, Billon. Geoffroy cria, Angers. Le noble Gallien cria, Montfuseau; car il avoit vaillamment conquis le château. Et quand les payens entendirent les cris des Français, ils furent tous épouvantés, et s'enfuirent vers leur étendart; mais en fuyant plusieurs furent tués. Quand ils furent à l'étendart, ils dirent à Belligant : Sire, sachez que le chevalier qui aime votre nièce la belle Guinarde, a mis à mort votre fils Mauprivé. Quand Belligant entendit ces nouvelles, il manqua mourir de chagrin.

CHAPITRE LIX.

Comme Charlemagne tua Belligant, et comme il arrêta le Soleil.

APrès que Belligant sut la mort de son fils, il fut si courroucé qu'il manqua de mourir de désespoir; en voyant Gallien, il dit aux payens : Prenez ce chrétien. Incontinent les payens vinrent de tous côtés pour se saisir de Gallien qui se défendoit vaillamment, il tua plusieurs payens de sa hache tranchante; il eut fort affaire pour vaincre tant de payens, mais Girard, Beuves et Savary arrivèrent, lesquels tuèrent bien dix mille payens. D'autre part vint Charlemagne et ses gens, tellement que la bataille fut toute renouvellée. Et quand Belligant vit que les Français étoient en si grand nombre, il se prit à dire :

Charlemagne, où avez-vous été que vous ne vous êtes pas montré à moi depuis long-temps? Je crois que vous n'êtes pas assez hardi; car vous êtes trop vieux. Quand Charlemagne l'entendit ainsi parler, il piqua son cheval des éperons, et s'en vint contre Belligant qu'il frappa si vaillamment, que du coup il le mit à terre, et s'harcelèrent de telle façon qu'ils brisèrent leurs lances : Charlemagne tira Joyeuse son épée, mais en la tirant Belligant lui donna un coup sur le heaume qui lui coupa la coëffe, et vint jusques au test; et tomba au côté senestre sur son écu de si grande force que quand il tira son épée, Charlemagne chancela; alors Belligant lui dit, je vous ferai finir votre vie en Espagne, vieux hibou, si bien que jamais n'y mettez le pied. Quand Charlemagne l'entendit, il fut bien courroucé, et vint contre Belligant qui l'avoit tant injurié, et le frappa si rudement de Joyeuse son épée, que du coup il lui coupa son écu, puis il lui donna un autre coup sur son haume, qu'il lui fendit la tête jusques au menton, et tomba mort de dessus son cheval. Puis Charlemagne dit : Belligant, tu as dit vérité quand tu te flattois que tu serois couronné roi de France; je te couronne au champ de bataille, de Joyeuse mon épée. Alors les chrétiens se moquoient des payens, en leur disant; quoique Charlemagne ait la barbe grise, il fait bien encore un coup d'épée, il a bien montré à Belligant un tour de maître; car à l'ouvrage on connoît l'ouvrier. Quand les payens virent leur roi mort, ils furent fort tristes. Lorsque le roi Marsille sut que son frère Belligant étoit mort, il s'enfuit secrètement, et aussi firent Faussard et Justamont. Gallien

étoit en la bataille, en laquelle il faisoit grand carnage de sarrasins : Charlemagne chassoit ses ennemis de telle sorte, que nul n'osoit se trouver devant lui ; puis il fit son oraison à Jesus-Christ, disant : Mon Dieu, je vous supplie qu'il vous plaise de me donner le temps de venger la mort de mes barons, dont l'intention n'étoit que de multiplier la foi catholique, et ont été trahis et morts comme des martyrs. Quand Charlemagne vit que le soleil étoit encore haut, il dit aux sarrasins, je vous promets qu'il n'échappera personne de vous tous. Gallien passa contre un pré, et vint contre les tentes des payens, où il trouva plusieurs beaux pavillons que le roi Marsille avoit fait faire. Il y avoit deux mille payens qui gardoient la femme dudit Marsille ; mais quand ils virent Gallien ils prirent tous la fuite. Quand Marsille qui étoit de l'autre côté, vit que Charlemagne le poursuivit de si près, il jura par Mahom, que jamais il n'entreroit en ville ni château qu'il ne tint Pinelle à son plaisir, et puis qu'il ne redouteroit pas Charlemagne ni sa puissance. Le roi Marsille ne pensoit qu'à se sauver, et Charlemagne le suivoit toujours de près, Gallien étoit demeuré près d'une rivière où il les attendoit. Quand ils virent Gallien venir, ils entrèrent dedans ladite rivière à pied et à cheval, il y en eut tant de noyés que les vivans passoient par-dessus les morts, tous ceux qui demeurèrent furent tués. Le roi Marsille voyant le danger où il étoit, par un subtil moyen échappa, et s'en alla à Pinelle, mais comme il fuyoit le jour finit ; c'est pourquoi Charlemagne et Gallien retournèrent en leur camp. Charlemagne remercia Gallien du grand secours qu'il lui avoit donné. Ils logèrent cette nuit dedans les tentes des payens, lesquels étoient bien garnies de vivres ; chacun prit sa réfection des biens qu'ils y trouvèrent, puis après souper chacun se coucha. Olivier et Videlon firent le guet toute la nuit. Le matin Charlemagne se leva, et s'en alla entendre la messe d'un saint abbé ; après cette bonne action chacun se prépara pour retourner en bataille, et à la rencontre des chrétiens et des payens, il y eut encore un rude carnage, et la bataille fut si sanglante, qu'à grande peine pouvoit-on distinguer les chrétiens d'avec les payens, dont Charlemagne fut touché de compassion. Gallien l'encouragea le mieux qu'il lui fut possible.

CHAPITRE LX.

Comme Charlemagne s'en alla avec Gallien à Montfuseau, et comme le noble Gallien épousa la belle Guinarde.

GAllien voyant la tristesse de Charlemagne, et que la bataille étoit finie, il lui dit : Sire, il est vrai que j'ai promis foi et loyauté de mariage à une jeune dame d'une beauté parfaite, laquelle est fille du roi Marsille, qui est votre ennemi mortel. Je l'ai trouvée loyale, car elle m'a donné plusieurs bons secours ; c'est pourquoi je vous prie qu'il vous plaise de venir aux noces nous réjouir, et que vous la meniez par la main. Alors Charlemagne lui dit : Mon très-cher ami, je le veux bien ; car je dois bien reconnoître votre géné-

rosité par quelqu'endroit, je vous donnerai l'étendart que vous avez conquis. Alors Charlemagne commanda qu'on décampât, et manda aux seigneurs et barons qu'ils vinssent vers lui. et que Guidon et Hernaud demeureroient audit lieu avec deux cents chevaliers richement habillés, lesquels avoient gardé à Roncevaux les douze Pairs de France. Ils demeurèrent jusqu'à ce que Charlemgane fût revenu; et fut le traître Ganelon bien gardé, lié et garotté pour ladite trahison. Thierry fut pris, lequel étoit à Montfuseau, accompagné de plusieurs princes et nobles chevaliers, lesquels arrivèrent à Montfuseau la veille d'une bonne fête. La ville étoit fermée de muraille et le palais somptueux; dont Charlemagne fut bien étonné quand il vit l'édifice, il demanda à Gallien à qui étoit le château; sire, il est à vous, et j'en suis le seigneur. Quand Charlemagne entendit Gallien, il dit; mon cher ami, vous avez là conquis une belle forteresse; certes, vous êtes sage et hardi comme étoit votre père. La belle Guinarde étoit au palais où elle passoit son temps: mais quand elle vit les Français elle eut peur; car elle pensoit que ce fussent les sarrasins qui venoient de l'armée de Belligant. Gallien envoya un messager à la belle Guinarde, lequel la salua, puis lui dit; madame Guinarde, Gallien votre ami vous salue, lequel vous amène Charlemagne accompagné de plusieurs barons et chevaliers de France. Guinarde eut grande joie de ces nouvelles. Elle fit faire grand appareil par toute la ville pour recevoir les Français. Quand Charlemagne et les barons furent arrivés, Guinarde descendit du palais, et vint au-devant de Charlemagne fort honorablement, et lorsqu'il la vit il descendit de dessus son cheval, puis vint vers Guinarde et l'embrassa tendrement, elle lui dit: Bien venu soyez, noble roi des Français, et tous les nobles chevaliers de votre suite. Charlemagne répondit: Guinarde, Jesus Christ vous veille garder de mal. Quand les seigneurs furent tous au château, Charlemagne fut richement servi ainsi que les chevaliers. Après le souper chacun fut se coucher pour se reposer. Le matin ils vinrent plus de cent chevaliers au lever de Charlemagne, entre lesquels étoient Gallien et Guinarde, qui le saluèrent humblement: Guinarde dit à Gallien devant tous; Gallien, cher ami, je vous prie qu'il vous plaise d'accomplir votre promesse pendant que toute la noblesse est ici, vous savez que vous m'avez promis foi et loyauté de mariage, c'est pourquoi je desire, si c'étoit votre plaisir, d'accomplir cette belle promesse.

Chère amie, dit Gallien, j'en suis bien content, s'il plaît à Charlemagne, mon seigneur: Ami, dit Charlemagne, j'y consens très-volontiers, puisque chacun en est content. Le roi fit baptiser Guinarde, après la cérémonie du baptême ils furent épousés, dont grande joie fut manifestée par toute la contrée. Charlemagne donna à Gallien et à Guinarde pour accroissement de la terre de plusieurs seigneureries, ce que Gallien accepta de lui; mais il devint encore plus puissant: car il eut en peu de temps encore de plus grandes seigneuries. Après que Charlemagne eut resté huit jours à Montfuseau, il en partit et y laissa Gallien et sa jeune épousée; il mena avec lui l'écuyer et Thurion qui savoient toute la vérité de la trahison de Ganelon, et s'en alla à Roncevaux; il prit congé de Gallien et de Guinarde, et laissa avec lui Girard, Hernaud, Beuves et Savary, puis s'en fut à Roncevaux.

CHAPITRE LXI.

Comme un messager apporta des nouvelles à Gallien qu'il allât secourir sa mère, qu'on accusoit d'un cas criminel.

GAllien se tint à Montfuseau jusqu'à l'été, se réjouissant avec Guinarde et ses chevaliers. Un messager vint vers lui, et lui apporta des nouvelles de sa mère. Quand il fut devant Gallien, il le salua, disant : Dieu vous veuille garder de mal, fils d'Olivier; Gallien lui répondit : Jesus-Christ vous maintienne et accroisse votre bonheur. Or, dites-moi le sujet pourquoi vous venez vers moi. Le messager lui dit : Très-cher seigneur, je vous dirai que les enfans du roi Hugon ont empoisonné leur père, pour avoir son royaume, et ils disent que c'est votre mère qui l'a fait, mais jamais elle n'a commis cette action : elle a donné son gage au champ de bataille contr'eux, mais votre mère n'a trouvé personne qui veuille combattre pour elle.

Elle eût été brûlée l'autre jour, si ce n'eût été l'évêque de Naples qui lui sauva la vie, et les autres barons qui en eurent pitié. J'allois quérir Olivier pour la défendre, mais on m'a dit que les payens l'avoient mis à mort, et certes, si vous ne lui aidez elle sera brûlée. Quand Gallien entendit le messager il se prit à pleurer, et jetta un soupir en disant : Ah ! mon Dieu, je n'ai jamais connu mon père, sinon à la mort, et si je perds ma mère je n'aurai plus personne. Girard et Hernaud le consoloient; Gallien dit, mes oncles ont fait ce mauvais traitement à leur père, et en accusent ma mère; il dit dans le moment qu'il iroit la secourir. Gallien qui avoit le cœur marri, se fit armer pour aller au secours de sa mère; il laissa à Montfuseau, Girard et Hernaud pour garder sa femme, et mena avec lui Beuves, Savary, Geoffroy de Paris, Emery et dix mille chevaliers bien armés.

Il prit congé de Guinarde et des chevaliers, puis chemina en si grande diligence, qu'il arriva aux lices vers le soleil couchant. Le prince de Tarente, nommé Richard de Damas, et Gautier son frère, étoient venus pour loger aux lices, mais ils allèrent à la cour de Constantinople pour justifier la dame que l'on vouloit condamner à tort. Quand Gallien fut arrivé, les nobles lui firent grande chère au souper, ensuite ils furent se reposer. Le matin ils cheminèrent par la Romanie, tant qu'ils vinrent à Constantinople; alors Gallien dit : quand je partis de cette cité, mes deux oncles me vinrent épier pour me tuer en ce bois; mais si je peux je leur en ferai bien souvenir. Tant cheminèrent qu'ils arrivèrent en la cité, et se logèrent devant sainte Sophie, en laquelle Eglise ils entendirent la messe; Gallien étant aux fenêtres du logis, ouït le peuple qui disoit : la meilleure damoiselle de ce pays sera aujourd'hui exilée à grand tort, les pauvres étoient soutenus par elle; maudit soit celui qui est cause que nous la perdons. Quand Gallien les entendit, il se prit à pleurer, Henry et Tibere firent tant par leurs flatteries, qu'ils attirèrent les barons du royaume dans leur parti et les menèrent à la cour.

CHAPITRE LXII.

Comme Jacqueline fut menée à la cour pour être condamnée à mort par fausses accusations, et comme Gallien la défendit au champ de bataille contre Burgal.

GAllien et tous ses gens allèrent à la cour, aussi firent les seigneurs d'Espagne et l'évêque de Naples. Lorsqu'ils furent arrivés ils dirent hautement, que si on vouloit juger Jacqueline par des faussetés, qu'ils prendroient ses intérêts. Gallien les remercia en leur disant : Seigneurs, je vous promets la foi qu'un jour je vous rendrai le plaisir que vous faites à Jacqueline. Quand ils furent arrivés à la cour, ils virent qu'on mettoit la dame hors de prison, laquelle étoit bien désolée : Alors ses deux frères lui dirent, vous serez punie parce que vous avez fait mourir votre père. Tibere dit : Vous m'avez aussi voulu perdre, afin que je perdisse ma seigneurie. Burgaland de Rhodes, dit devant tous : Jacqueline m'a proposé que je sois son ami par amour pour faire mourir ses frères, comme elle a fait mourir son père; s'il y a homme qui veuille dire le contraire, je suis tout prêt de le combattre; alors les barons dirent. Si nul ne la défend elle sera jugée à mort; intervint l'évêque de Naples, lequel dit : Elle n'est pas encore jugée; il pourra se trouver quelqu'un qui la mettra hors de danger. Quand Jacqueline l'entendit, elle réquit un de ses parens pour la secourir; mais il dit : Je n'entreprendrai pas de combattre contre Burgaland. Quand Gallien vit sa mère devant ses deux frères, et que nul ne la vouloit défendre, il la prit par la main et lui dit : Madame, faites bonne chère; car jusqu'à la mort je prendrai votre cause en main et vous défendrai pour justifier votre innocence, L'évêque de Naples défendit qu'on ne lui fit aucun mal. Alors Burgaland dit : S'ils étoient quatre tels que vous (en parlant de Gallien) je n'en reculerois pas un pas. Seigneur, dit Gallien, baisez votre épée et vous allez armer; car mon corps vous défie. La dame pleuroit son fils ne le connoissoit point.

CHAPITRE LXIII.

Comme Gallien voulut défendre sa mère en champ de bataille contre Burgaland pour fausses accusations à elle imposées, et comme il tua Burgaland.

TIbere, Henry, et plus de cinquante seigneurs et barons qui étoient à l'encontre de Jacqueline, montèrent au palais et jurèrent qu'elle ne leur échapperoit jusqu'à la mort. Lors Burgaland fut armé, et vêtit un haubergeon de menu treillis; lequel, comme dit l'écriture, fut fait par une Fée et tout homme qui le portoit ne pouvoit être vaincu en armes, s'il n'éto

faux

faux, traître et parjure; cet haubergeon fut envoyé au roi Hugon. Burgaland ceignit une épée laquelle avoit un demi-pied de large, et l'histoire dit que cette épée tranchoit le fer. Le pomeau et la croisée étoient de fin or massif, elle étoit appellée Tranche-Fer. Les boucles du heaume étoient de fin or bruni, au cercle de dessus il y avoit des pierreries qui rendoient grande clarté. Etant bien armé, on lui donna un bon cheval, Burgaland monta dessus et mit l'écu à son col, il prit son épieu, lequel étoit enveminé du sang d'un tigre. Quand Burgaland fut monté, il piqua des éperons et fut au champ de bataille; ceux qui le virent se mirent à dire que Gallien seroit bientôt vaincu. Burgaland attendoit Gallien au champ de bataille, desirant sa venue pour le vouloir mettre à mort; mais Gallien étoit en son logis qui s'armoit des armes que Regnier lui avoit données quand il partit pour aller à Roncevaux, Beuves et Savary lui donnèrent la lance et le heaume, puis on lui mena Marcepin, et monta dessus comme noble valeureux, puis il prit son écu et partit de son logis. Il appella Savary, et lui dit, faites armer vos gens : car si Tibere et Henry nous vouloient faire quelqu'outrage, vous me donneriez plutôt du secours. Gallien vint au champ, le duc Guyon d'Athènes et plus de cent autres l'accompagnèrent. Quand il fut arrivé au champ, Tibere et Henry tinrent conseil, disant que si Burgaland étoit vaincu, qu'ils le secoureroient. Les barons amenèrent Jacqueline, liée bien étroitement, puis Burgaland dit devant tous : Cette dame a fait mourir son père, et vouloit faire mourir ses frères, afin d'avoir le royaume; elle se vint conseiller à moi, me disant, que si je voulois lui aider à faire ce crime, qu'elle s'abandonneroit à moi; quand Jacqueline l'entendit elle se prit à pleurer, disant, que jamais elle n'avoit eu volonté de le faire; alors Gallien dit à Burgaland : Vous mentez impunément, et vous accusez cette dame à tort; Burgaland dit: Vous mentez vous-même en voulant la justifier; mais avant qu'il soit nuit vous serez pendu et la dame brûlée; Gallien lui répondit : Dieu et le bon droit nous aidera; chacun ferma son heaume, puis on fit crier que nul n'entrât au champ sur peine de la vie. Trois chevaliers gardoient Jacqueline, laquelle regrettoit son enfant, quoiqu'elle ne le connoissoit point, si elle l'eut connu elle eût mieux aimé être brûlée que de le laisser combattre contre Burgaland.

Quand les deux champions furent prêts de combattre, Gallien appella les gardes, et leur dit qu'ils gardassent le champ, afin que personne ne les troublât; ils dirent que si aucun y entroit qu'incontinent il seroit pendu et étranglé : Gallien les remercia grandement, puis leva la main et fit le signe de la croix; l'évêque de Naples lui dit, Dieu vous garde de mal et vous fasse la grace de vaincre votre ennemi Burgaland. Gallien lui dit, certes, j'ai espérance que devant qu'il soit nuit, s'il n'a la peau plus dure que l'acier, vous la verrez trancher en plus de trente pièces; les princes, seigneurs et barons furent tous étonnés du courage de ce jeune chevalier. A l'entour des deux chevaliers il y avoit grand nombre de gens, lesquels étoient allés pour voir combatte les deux champions; Burgaland cria à haute voix: Vassal, je vous defie, mais jamais je ne vous prendrai à rançon, et ne sera pas Jacqueline par vous défendue; car devant qu'il soit nuit, je vous montrerai que vous

n'êtes pas sage de vous mettre en champ de bataille contre moi. Alors Gallien réclama le nom de Jesus, en le priant qu'il lui voulut être en aide, et que la dame étoit innocente du crime que ses frères l'accusoient. Burgaland piqua Arragon, son cheval, et Gallien en fit de même à Marcepin, puis se rencontrèrent de leurs lances si rudement qu'ils en firent voler les éclats en l'air; Gallien frappa Burgaland si fort, que s'il n'eut levé son écu, il eût eu la tête fendue; mais l'écu fut fendu en deux; d'un autre côté il lui ôta une pièce du beaume, et s'il n'eût paré le coup c'étoit fait de lui; car il trancha la coëffe du heaume et coupa jusqu'à la chair, et l'épée glissa au côté senestre et trancha la pan de son haubergeon, et la chair fut entamée. Quand Burgaland se sentit frappé de Gallien, il se voulut venger sur le champ, il leva son épée et lui en porta un rude coup, mais Gallien le para avec son écu, sans cela il l'auroit tué; car il lui coupa plus de deux cents mailles de son haubergeon, et une partie de la coëffe, tellement que le sang lui sortit par la bouche; Gallien chancela et peu s'en fallut qu'il ne tombât par terre, dont les barons de son parti furent fort chagrins; ils se disoient tous bas les uns aux autres, je crois qu'il sera vaincu, et par conséquent Jacqueline sera brulée. Quand la pauvre Jacqueline vit ce coup, elle se jetta la face contre terre, et se prit à pleurer en disant : Vrai Dieu! vous savez que je suis accusée à tort, n'étant coupable aucunement de la mort de mon père; protégez, s'il vous plaît, le chevalier qui combat pour moi. Et comme Gallien se préparoit pour se remettre au combat, Burgaland lui dit; chevalier, je vous ai déjà montré ce que je sais faire; mais du premier coup que je vous porterai ce sera fait de votre vie : Gallien lui dit, vous en aurez menti, s'il plaît à Dieu; mais ce que vous dites pourra bien vous arriver plutôt qu'à moi. Ils recommencèrent donc à frapper l'un sur l'autre si fort que le sang couloit de toutes parts : Ils se combattirent tant, qu'il étoit midi qu'ils ne s'étoient pas donné le temps de reprendre baleine, ils étoient si las qu'ils ne pouvoient remuer ni bras ni jambes. Etant un peu reposés, ils se remirent en bataille, et Burgaland dit : Gallien dans peu de temps je te ferai mourir, et ferai aussi brûler Jacqueline. Gallien lui répondit; je ne crains pas tes menaces; lors Burgaland crévoit de dépit d'entendre le mépris que Gallien faisoit de lui, il lui dit encore, tu as beau faire, tu mourras de ma main; Gallien lui répondit : Jesus-Christ a toujours été le protecteur des innocens, j'ai espérance en lui, et tous tes sermens te pourront bien nuire et te porter dommage : Burgaland écumoit de rage, il sembloit qu'il fut hors du sens, et vint par grande fureur contre Gallien, et Gallien contre lui, lequel se souvint de son père Olivier qui ne recula jamais devant un homme. D'autre côté il voyoit sa mère qui pleuroit, priant Dieu qu'il voulût garder Gallien de mal; cependant elle ne le connoissoit pas. Le peuple qui étoit spectateur du combat avoit grande pitié de Gallien, et disoient les uns aux autres : Certes, ce seroit grand dommage si ce chevalier étoit mis à mort: hélas! il est trop jeune, si ce n'étoit son courage il seroit déjà mort; on n'a jamais vu homme si vaillant ni si courageux. Gallien pria Dieu et la Vierge d'être à son secours, puis il prononça les hauts noms de Notre Seigneur; car celui qui les réclamera ne périra le jour qui

les aura prononcés, s'il n'est faux ou parjure, et qu'il n'ait tort en ce qu'il veut disputer. Quand le noble Gallien les eut nommés, il fut plus ferme et plus assuré que devant. Burgaland vint contre lui, et lui donna un si grand coup qu'il emporta une partie de la coëffe et du heaume, et l'eût tué si l'épée n'eût pas glissé; nonobstant elle lui trancha une partie du côté senestre, dont le sang couloit aboudamment, et du coup le noble Gallien chancela un peu. Quand Jacqueline vit ce coup, elle fit un grand cri et tomba pâmée, croyant que le jeune chevalier fut vaincu : Tibere et Henry étoient bien joyeux du coup que Burgaland avoit fait. Incontinent ledit Burgaland dit plusieurs injures à Gallien; qui ayant entendu ces paroles, tira son épée et en frappa Burgaland si fort qu'il lui fendit écu, heaume et la coëffe par le milieu, lui coupant une grande partie du test, de l'oreille et de la joue, et l'épée lui retomba sur l'épaule qui lui coupa le bras. Quand il sentit le coup il fit un cri, et dit : Jupiter, veuillez-moi aider, la force me manque; j'ai en ma vie vaincu en trente champs de bataille, les plus forts de Romanie, et aujourd'hui un jeune homme m'a vaincu; je meurs de mes blessures et de désespoir. Gallien lui dit, il faut que tu perisses par mes mains, orgueilleux payen. Burgaland qui n'avoit plus qu'un bras voulut faire tomber Gallien par terre; mais celui-ci lui donna du pomeau de l'épée, dont il tomba par terre, puis Gallien prit l'épée de Burgaland, et lui en donna tant de coups qu'il mourut sur la place.

CHAPITRE LXIV.

Comme après que Gallien eut mis à mort Burgaland, Tibere et Henry le voulurent tuer, et comme ils donnèrent Jacqueline à Antoine de Tyr, et à trois autres chevaliers pour la faire mourir et comme ils attaquèrent les Français.

GAllien ayant mis à mort Burgaland, il monta sur Marcepin son cheval : comme il montoit dessus, Henry vint avec plusieurs soldats pour mettre Gallien à mort, mais il se défendit bien. Tibere fit amener par force Jacqueline, mère de Gallien, et la donna en garde à Antoine de Tyr, et à trois autres chevaliers pour la faire mourir. Ils prirent la dame et la menoient pour être brûlée dont elle dit : Hélas ! faut-il mourir étant innocente? Olivier mon ami, vous m'avez trahie; car vous deviez revenir, et c'est pour l'amour de vous que j'ai nourri l'enfant que vous avez engendré avec moi, ce qui fait assez connoître l'estime que j'ai toujours eue pour vous; votre enfant et le mien sont partis pour vous aller chercher, ainsi je n'ai plus de support de personne; mes frères me veulent faire mourir : Souverain Dieu ! que Charlemagne n'est-il ici avec les chevaliers Français? Quand Gallien entendit les plaintes que faisoit sa mère, le cœur lui frémit, et promit à Dieu qu'il secoureroit sa mère jusqu'à la mort. Les payens frappèrent sur les Français, lesquels se sauvèrent en leur hôtellerie. Gallien alla vers ceux qui menoient sa mère, sans que personne le suivit : Quand ils le virent ils se mirent en fuit-

Les Français qui étoient en la bataille retournèrent en leur logis, lequel étoit entouré de bons murs et de bonnes défenses; ils fermèrent les portes. L'hôte dit : Seigneurs, ne craignez rien, car la maison est forte; mais défendez-vous bien, j'ai pour vivre un an; Beuves le remercia grandement, puis lui dit, sire, nous avons perdu un de nos parens qui étoit notre appui, dont nous sommes fort tristes. Ceux de la ville vinrent au logis criant, mettez-nous en main celui qui a tué Burgaland, ou nous vous ferons tous mourir. L'hôte répondit : Seigneurs, modérez votre courroux, vous devriez au contraire avoir obligation au jeune chevalier qui a pris le parti de Jacqueline, et vous avez tort de chercher pour le mettre à mort; certes, je crois qu'à la fin il vous en viendra mal, allez-vous-en d'ici, traîtres, faussaires, et quoique je sois votre sujet je ne saurois vous flatter, car vous êtes des traîtres, vous l'avez bien fait voir aujourd'hui. Quand Tibere l'entendit parler de la sorte; il entra dans une étrange colère, il commanda que l'on attaqua ladite maison. Les grecs, habitans de la ville, joints à plusieurs autres l'attaquèrent incontinent, l'assaut fut si grand qu'il ne dura guère; ils firent tant qu'ils rompirent les murs en plusieurs endroits et montèrent dessus. Ceux de dedans se défendoient vigoureusement; mais quand ils virent que les murs étoient à bas, ils firent un cri. Alors Tibere dit à ses gens ils sont maintenant pris. Quand l'évêque de Naples, Richard de la Morée, Gauthier de Damas, Guichard, prince d'Esture, et le duc d'Athènes entendirent les cris de ceux qui étoient en la maison, chacun d'eux alla en son logis et firent armer leurs gens, ils étoient quinze mille à cheval qui avoient tous promis à Gallien, qu'ils lui donneroient secours en cas de besoin. Chacun partit de son logis richement montés, et vinrent tous ensemble; les grecs étoient tous passés les murs quand les barons leur crièrent, disant : Faux, traîtres, vous faites une injustice à ce jeune chevalier qui a gagné le champ de bataille, vous le voulez faire mourir, cela crie vengeance. Quand les traîtres les virent ils furent bien étonnés, ils laissèrent l'assaut et s'assemblèrent : L'évêque de Naples et les autres seigneurs commencèrent à frapper vigoureusement sur les grecs, et chacun d'eux crioit au secours; puis se mirent en bataille, tant d'une part que d'autre; Beuves et Savary écoutoient les cris, et regardoient les valeureux chevaliers qui se combattoient, entre lesquels ils virent l'évêque de Naples qui combattoit pour eux. Ils montèrent à cheval et sortirent du logis, Beuves vint le premier et frappa Henry dessus l'écu et lui rompit la boucle d'or dessous, et l'abattit de dessus son cheval, Savary vint devant Tibere et lui donna un si grand coup d'épieu qu'il le mit par terre, dont on croyoit qu'il fût mort. Les grecs vinrent, qui remontèrent Tibere et Henry. Alors Tibere dit à son frère, certes, si nous demeurons long-temps ici nous serons mis à mort; Henry répondit, il me paroît qu'oui, mon frère; car le plus jeune de tous a vaincu Burgaland, il vaut mieux nous sauver secrètement. Nous donnerons aux barons qui sont de notre partie une grande somme d'argent, afin qu'ils jugent notre sœur à être brûlée, et les tiendrons pour nos amis. Alors Henry dit, mon frère, vous dîtes bien. Jacqueline fut donnée à quatre chevaliers qui la menoient mourir. Tibere et Henry avec tous leurs amies s'enfuirent, dont ceux de Constantinople furent étonnés; l'évêque

e Naples et Guyon de morée parlèrent à ex, leur disant qu'ils se rendisent, et qu'ils missent bas les armes; ce qu'ils firent volontiers, et demanèrent quartier, Beuves et Savary leur pardonnèrent. Tous les autres barons furent marris de ce qu'Henry et Tibere étoient échapés.

CHAPITRE LXV.

Comme après que Gallien eut gagné le champ de bataille, il poursuivit les quatre chevaliers qui menoient sa mère pour la faire mourir, dont il en tua trois.

GAllien s'en fut piquant des éperons pour atteindre les chevaliers qui menoient sa mère à la mort; ils entrèrent dans le bois, mais les traîtres attirent tant Jacqueline que le sang lui sortoit de tous côtés, dont elle pleuroit amérement, disant : Hélas ! que j'ai eu de malheur quand je mis mon amitié à Olivier, il m'en coûta bien cher; ah ! mon fils Gallien, vous me seriez maintenant d'un grand secours; car à grand tort on me veut faire mourir : Vrai Dieu ! qui êtes mort pour tout le monde, faites-moi la grace de voir encore une fois mon fils Gallien avant de mourir : Hélas ! chacun dit qu'il est bon chevalier, et qu'il a tué plus de dix mille payens, s'il étoit ici il me viendroit secourir : Vrai rédempteur du monde, soyez-moi maintenant en aide, et me faites miséricorde avant que je meure. Sitôt que Gallien entendit les tristes douleurs de sa mère, il piqua Marcepin son cheval, il trouva les quatre chevaliers qui menoient sa mère, ils étoient pour lors en une lande dessous une roche. Jacqueline étoit si fatiguée de coups qu'elle avoit reçus, qu'elle tomboit par terre, ils la frappoient encore pour la faire relever. Quand Gallien les vit il leur dit, vous le paierez, laissez aller Jacqueline; car vous la voulez faire mourir à tort. Quand les chevaliers virent Gallien, ils dirent l'un à l'autre : Voici le chevalier qui a mis à mort Burland, il faut croire qu'il cherche la sienne à lui-même, quand il entreprend de nous poursuivre. Les quatre chevaliers piquèrent leurs chevaux et vinrent vers Gallien, lequel prit son épée et poussa Marcepin aussi vers eux, dont trois chevaliers le blessèrent; et le quatrième blessa son cheval Marcepin. Alors Gallien frappa dessus eux, et du premier coup il en tua un de son épée, en lui fendant le heaume et la tête jusques au menton, dont il tomba mort. Quand les autres le virent, ils vinrent vers Gallien, lequel se défendoit vaillamment; mais nonobstant il étoit fort blessé, Gallien donna tant de coups aux chevaliers qui menoient sa mère, qu'ils la laissèrent aller pour se défendre. Quand Jacqueline vit qu'ils étoient si acharnés, elle se mit en fuite. Gallien fut bien marri quand il n'apperçut plus sa mère, car il avoit grande peur que les bêtes sauvages ne la dévorassent; il banda ses plaies le mieux qu'il pût, puis alla chercher sa mère dans le bois; mais elle fut de buisson en buisson, de peur qu'on ne la trouvât : Elle chemina tant qu'elle se trouvât dessous un arbre d'où il sortoit une belle fontaine, près de la-

quelle s'agit la belle Jacqueline. Elle étoit fort fatiguée, tant du mauvais traitement qu'on lui avoit fait, que de la peur qu'elle avoit eue, elle commença à réclamer la Sainte Vierge, qu'elle la voulût garder de mal, et qu'elle lui fasse la grace devant que de mourir, de voir son fils Gallien et le comte Olivier son mari. Après cette prière faite, elle s'endormit auprès de la fontaine, car la nuit étoit venue.

CHAPITRE LXVI.

Comme Henry et Tibere pendirent leur sœur Jacqueline par les cheveux à un arbre, et comme Gallien coupa la branche et lui sauva la vie, et aussi comme il mena ses oncles prisonniers à Constantinople.

QUand le matin fut venu, Tibere et Henry vinrent vers le bois pour savoir ce que leur sœur étoit devenue, et comme ils cheminoient vers la fontaine ils la trouvèrent dormant, dont ils furent fort joyeux, et incontinent descendirent de dessus leurs chevaux, et l'éveillèrent en la battant à grands coups de poing. Quand elle fut éveillée elle se trouva fort étonnée de voir ses deux frères : Hélas ! dit-elle, où me suis-je réfugiée? Tibere dit, vous serez pendue par les cheveux, et puis vous serez mise à mort : dites-moi donc comment vous êtes échappée des mains des quatre chevaliers à qui je vous avois donné pour vous mettre à mort. Hélas ! dit la pauvre Jacqueline, laissez-moi vivre en ce bois, et je vous promets de ne jamais retourner en votre royaume. Tibere qui n'avoit point pitié d'elle, il faut mourir, dit-il. Dans ce moment arriva le chevalier qui s'étoit échappé quand Gallien tua les trois autres. Ce chevalier étoit nommé Amaury, il raconta à Henry et Tibere, comme ses trois compagnons avoient été mis à mort par le chevalier qui avoit vaincu Burgaland, et comme Jacqueline s'étoit sauvée par le bois de la peur qu'elle avoit de voir tel carnage; après que ce chevalier eut fait ce rapport à Henry et Tibere, ils lui dirent : Poltron, vous avez faussement menti, mais vous-même avez tué vos trois compagnons. Tibere et Henry courroucés en leurs cœurs, le prirent incontinent et le pendirent à un arbre qui étoit près de là. Après que les malheureux traîtres eurent fait mourir Amaury, Henry prit Jacqueline et la pendit par les cheveux à un arbre. Quand elle se sentit ainsi pendue, elle fit un cri si haut que Gallien l'entendit; car il la cherchoit par le bois. Aussitôt il piqua son cheval Marcepin, et vint au lieu où sa mère étoit pendue : quand il la vit il fut tout hors de lui-même, les larmes lui tomboient des yeux en abondance, car il croyoit qu'elle fût morte. Il tira son épée Haute-Claire, et coupa la branche où sa mère étoit pendue, et elle tomba à terre encore pleine de vie; elle fut bien joyeuse quand elle vit Gallien, aussi le fut-il pareillement quand il s'apperçut qu'elle n'étoit pas morte. Tibere et Henry voulurent approcher vers Jacqueline, mais Gallien leur empêcha bien et les défia. Les traîtres coururent incontinent sur Gallien l'épée à la main, mais il se défendoit intré-

[illegible]ment; il étoit néanmoins bien foible, car il avoit été blessé, et avoit perdu beaucoup de sang, et falloit combattre contre deux hommes courageux et hardis. Quand Jacqueline vit Gallien qui combattoit encore pour l'amour d'elle, se mit de rechef en fuite, et comme elle couroit parmi le bois, elle rencontra Beuves et Savary, lesquels cherchoient Gallien. Ils avoient rencontré un homme de Constantinople qui leur avoit dit avoir vu Gallien qui suivoit la dame et les quatre chevaliers, et que Tibere et Henry alloient après. Quand Beuves et Savary virent la dame, ils la prirent par la main et lui demandèrent d'où elle étoit, elle répondit : Seigneurs, je suis celle pour qui le champ de bataille fut fait hier matin. Ils lui dirent, madame, le chevalier qui vous a défendue est bien votre ami, nous sommes fort en peine de lui, depuis que nous vous avons garantie de la mort. Beuves lui demanda par quelle occasion elle étoit en ce bois; elle lui raconta comment Gallien lui avoit sauvé la vie, et tuant trois des chevaliers qui la conduisoient pour la faire mourir; depuis j'ai tombé entre les mains de mes frères, lesquels m'avoient pendue par les cheveux, et m'eussent fait mourir si ce n'eût été ledit chevalier qui m'a défendue, lequel arriva à temps et coupa la branche avec son épée, et moi craignant la fureur de mes frères je me suis secrètement enfui. Quand Beuves l'ouït ainsi parler, la couleur lui changea; il regardoit la dame avec compassion : Alors Savary lui dit, madame, foi de chevalier il sera bientôt secouru par nous. La dame leur montra le lieu où elle les avoit laissées; mais ils ne marchèrent pas long-temps qu'ils entendirent le bruit. La bataille fut fort animé entre les champions, Gallien fut mis par terre; mais il se défendoit avec un courage héroïque; le cheval de Gallien vint à Tibere et se leva debout contre lui, dont il manqua de le renverser; puis il vint à Henry, et lui donna aussi de grands coups de pieds de derrière contre le côté qu'il lui cassa une côte, et le coucha par terre; quand il fut relevé, il vint à Gallien d'un côté et Tibere de l'autre, puis frappèrent sur Gallien, et aussi Gallien sur eux : Quand Beuves et Savary les virent, ils vinrent promptement au secours de Gallien : Savary frappa Henry si rudement qu'il l'abbatit par terre. Lorsque Gallien les vit, sa force lui redoubla, il frappa Tibere et lui trancha le heaume, et lui blessa la tête, dont il tomba par terre, et Beuves lui prit son épée qui étoit fort belle, avec laquelle il lui vouloit couper le col; mais Gallien lui donna répit jusqu'à ce qu'ils furent à Constantinople, afin qu'on en fit justice, telle qu'il convenoit pour un pareil cas : Beuves en fut fort joyeux, ils prirent les deux traîtres, les lièrent et les menèrent à Constantinople. Gallien monta sur son cheval Marcepin, avec grande peine; car il étoit fort blessé et avoit perdu tant de sang, qu'il en avoit le visage tout pâle. Quand Jacqueline les vit, elle eut grande peur; car elle les suivoit de tous côtés. Quand Gallien la vit il en eut grande pitié, il dit : Madame, pour l'amour de vous j'ai souffert de grands maux; alors la dame lui répondit : Noble chevalier, j'ai envoyé mon fils au noble roi de France, pour aller chercher son père Olivier, le plus noble du palais; je suis demeurée seule sans avoir nuls amis; on m'a faussement accusée du cas que vous savez, dont c'est à grand tort, vous et moi avons souffert et enduré grand mal : Je prie Notre-Seigneur Jesus-

Christ et sa glorieuse Mère, qu'il leur plaise vous récompenser de votre générosité; car vous m'avez retirée du tourment. Quand Tibère et Henry ouïrent ainsi parler leur sœur, ils furent très-mortifiées. Alors Gallien prit sa mère par la main et la mit devant lui, puis cheminèrent tant qu'ils sortirent du bois, et trouvèrent leurs gens lesquels faisoient grand deuil. Guyon, le duc d'Athènes, et toute leur suite étoient bien consternés; mais quand ils virent Gallien et sa mère, ils furent bien joyeux, et les Français aussi, et généralement les grands et petits se réjouirent, parce que les traîtres étoient pris. Alors le commun peuple retourna en la ville; quand Gallien fut à Constantinople, il fit interroger Tibere et Henry devant tous les barons. Ils déclarèrent que malignement ils avoient fait mourir le roi Hugon leur père. Les chevaliers dirent unanimement qu'on les devoit traîner. Incontinent ils furent attachés à des chevaux et traînés par la ville, puis furent pendus au pied d'une muraille. Gallien commença à dire en présence de tous: Seigneur, vous avez su la trahison, laquelle on disoit avoir été faite par Jacqueline, mais à présent vous voyez le contraire.

CHAPITRE LXVII.

Comme Gallien fut couronné roi de Constantinople.

APrès que Tibere et Henry furent pendus pour la trahison qu'ils avoient commise, en faisant mourir leur père, Gallien dit à tous les assistans: Seigneurs, voilà ceux qui doivent succéder au roi Hugon, qui sont morts pour leurs crimes; c'est pourquoi la dame qui est ici présente, doit comme vraie héritière succéder à la couronne: Ainsi je vous prie de lui vouloir donner un mari qui soit noble et vaillant pour maintenir le royaume en paix et le peuple en amour, sire, dit Jacqueline, je vous prie au nom de Jesus, de ne me jamais parler de mariage; car je n'épouserai jamais autre personne que le comte Olivier, attendu que nous nous sommes promis la foi et loyauté l'un à l'autre: J'ai un beau fils de lui, lequel l'est allé chercher, quand il sera venu il m'épousera. Quand Gallien l'eût entendue, il poussa un grand soupir, et lui dit: Madame, sachez que j'ai le cœur triste quand il me souvient du comte Olivier; les payens l'ont tué à Roncevaux; je l'ai vû et parlé à lui; sachez aussi, madame, que je suis Gallien votre fils qui partit pour l'aller chercher, dans le temps que mon oncle Tibere me frappa de l'échiquier.

Quand Jacqueline l'entendit parler elle fit un cri, puis tomba pâmée; quand elle fut revenue elle commença à pleurer, et vint vers Gallien et l'embrassa, puis dit: Loué soit Dieu, quand il m'a fait la grace de revoir mon fils, et que je le vois en santé devant moi. De tout le mal que j'ai souffert et enduré il ne m'importe, puisque j'ai recouvert mon enfant. Quand les barons l'entendirent ils furent émus de tendresse, tant que la plupart pleuroient aussi et disoient les uns aux autres: Je pensois bien que c'étoit lui;

ais je n'en osois rien dire de peur que ses oncles ne l'eussent tué. Tous les obles chevaliers s'assemblèrent en conseil, et conclurent qu'ils le feroient igneurs du pays. Incontinent ils montèrent au palais, désarmèrent Gallien, Beuves et Savary; puis on fit venir les médecins et chirurgiens pour uérir Gallien. Jacqueline pleuroit sans discontinuer la mort d'Olivier, mais allien la consoloit, disant, c'est folie de tant pleurer mon père, puisqu'il t mort pour la défense de la religion, il faut plutôt prier Dieu qu'il veuille i faire pardon. Il est à propos que vous épousiez un noble baron pour aintenir cette terre. Elle lui dit, mon enfant, je vous prie, ne m'en parlez us; car jamais je n'épouserai homme, telle chose qu'on me dise; mais dès résent, je promets chasteté à Jesus Christ, et veux être nonnain, et vous urez la terre, s'il vous plaît: Vous serez roi, et maintiendrez le pays. Tous s seigneurs dirent qu'elle avoit bien dit, car il lui appartenoit mieux qu'à ersonne, puisqu'il l'avoit si vaillamment acheté au prix de son sang. Tous s barons et chevaliers du pays et de la contrée montèrent au palais, uis couronnèrent Gallien somptueusement, et firent grande fête et solemnité.

CHAPITRE LXVIII.

omme quinze rois payens vinrent attaquer le château de Montfuseau, où étoit la belle Guinarde, et comme les Français gagnèrent l'étendart des payens.

Uand les payens apprirent qu'il y avoit long-temps que Gallien étoit hors du pays, ils pensèrent qu'il étoit allé à Paris, afin d'être empereur, qu'il ne retourneroit plus à Montfuseau. Ils résolurent d'attaquer le château, pour lors Gallien étoit à Constinople avec plusieurs nobles barons qu'il galoit d'un somptueux dîner, et ainsi comme ils faisoient bonne chère, un essager arriva qui entra en la grande salle et salua Gallien, en disant: oble roi, Guinarde vous salue, et vous prie au nom de Jesus-Christ que ous la secouriez; car les sarrasins ont assiégé le château de Montfuseau; s assiégeans sont: Lamathour des Cordes, le roi Fausseron, le roi Clarion, librant de Sicile, le roi Rubion, Aquilant de Lucerne, le roi Amalegeres, roi Amadon, Amible de Superne, Carbin, Airable, le roi Conimbres, le i Nerion, Trufier de Luzebonne, et le roi Lucion: Enfin, ils sont quinze is qui ont juré la perte de Montfuseau et de ses habitans; ils font brûler tre femme Guinarde, pour laquelle les Français furent délivrés de prison, disent aussi qu'ils vous feront pendre; Girard, Hernaud, Emery, Savary Beuves sont déjà en prison, et croyez qu'ils les feront mourir si vous ne s secourez. Gallien l'entendant fut dans une grande tristesse, il prit un uteau et en frappa sur la table, il se leva tout en colère et se promenoit r le palais fort triste et pensif; puis il dit à ses gens, seigneurs, je vous ie qu'il vous plaise de venir avec moi, car il est de nécessité.

Alors il fit ouvrir tous les trésors du château qui appartenoient au défunt roi Hugon, il en fit part à tous, dont chacun fut content de ses libéralités; incontinent ils dirent tous : Sire, quand il vous plaira vous partirez, nous sommes tous disposés à vous suivre, et à ne vous point quitter qu'à la mort. Gallien fut joyeux quand il entendit la bonne volonté de ses sujets; il fit aussitôt crier son ban pour que tous fussent prêts et armés. Les barons firent équiper les vaisseaux pour l'embarquement, les préparatifs furent faits si diligemment, que le troisième jour ils entrèrent dans les vaisseaux et mirent à la voile. Gallien fit l'hôte (dont nous avons parlé ci-devant) Castellan, pour avoir soutenu son parti et donné retraite à ses chevaliers. Ensuite il prit congé de sa mère, laquelle pleuroit tendrement.

Après qu'elle fut un peu rassurée, Gallien partit avec Beuves, Savary et tous ses gens; ils arrivèrent le soir à un port qui appartenoit aux sarrasins, où il y avoit un puissant amiral, nommé Forbaine : Gallien se saisit d'abord de lui, et le fit mettre en prison, puis marchèrent par terre droit à Montfuseau. Le messager Mauprin qui savoit les détours, les conduisit en un poste avantageux, ils campèrent à six lieues de l'armée de Lamathour. Le matin Gallien commanda à Beuves, Savary et Emery, de conduire l'avant-garde, il leur fit donner dix mille hommes de bonnes troupes, et Mauprin pour les conduire dans le chemin qu'ils doivent tenir. Dans le moment l'armée commença à marcher, les plus grands et les plus hardis à la tête; ils avoient encore devant eux trois mille archers ou arbalétiers; ils passèrent une pleine et montèrent un grand rocher, ils apperçurent deux sarrasins qui étoient en embuscade, et plus loin deux mille sarrasins qui menoient Girard et Hernaud en prison, lesquels ils avoient pris deux jours avant quand ils attaquèrent le château pour avoir des vivres, ils les menoient attachés, avec des cordes, et avec eux trente prisonniers aussi étroitement attachés, et si fortement serrés que le sang leur sortoit par les ongles, ils prioient Jesus Christ de tout leur cœur d'être à leur secours, et disoient tristement : Ah ! Gallien en Guinarde, vous ne nous verrez plus, c'ost fait de nous. Beuves et Savary entendirent crier, ils prirent leurs lances en main, piquèrent leurs chevaux et furent à leur rencontre : Beuves frappa Brandimur dans l'écu et lui passa sa lance au travers le corps; Savary abattit un autre payen, et tous les autres Français combattoient généreusement, les payens voyant cela prirent la fuite; mais les troupes de Gallien les poursuivoient rudement Mauprin délia Girard et tous les autres prisonniers, puis leur donna à chacun des chevaux et des armes, puis ils coururent aussi comme les autres après les sarrasins, passant au travers d'une rivière impétueuse; s'ils n'eussent été bien montés, ils eussent tous été noyés. Ils étoient bien trente mille sarrasins, dont les Français en tuèrent bien dix mille, en contant ceux qui furent furent noyés; le reste prit la fuite : c'est pourquoi Beuves et Savary furent joyeux de ce qu'ils avoient délivré Girard, Hernaud et les trente autres prisonniers. Gallien vint après avec le reste des troupes, lequel fut bien joyeux quand il vit ses Oncles, il leur demanda comment se portoit Guinarde, Girard répondit tout bas, elle a beaucoup de nécessité; car les vivres nous ont manqué il y a huit jours, nous sortîmes pour tâcher d'en

voir, mais les sarrasins nous prirent et nous menèrent bien étroitement liés : Beuves et Savary nous ont sauvés de la prison et délivrés de la mort. Puisque vous voilà, secourez Guinarde qui vous aime si tendrement, elle est aussi dans une grande mélancolie au sujet de votre longue absence. Pendant qu'ils discouroient ensemble un payen vint à l'amiral, et lui dit : Sire, nous sommes échappés des mains de Gallien, lequel amène si grand nombre de gens, qu'à peine les sauroit-on nombrer, ils nous auroient tous tués si nous n'eussions pris la fuite pour sauver notre vie; sachez que si vous les attendez, qu'ils vous tailleront tous en pièces, car ce ne sont pas des hommes, mais des diables pour le courage : Quand l'amiral entendit ces paroles il fut étrangement surpris, il ordonna de se tenir sur ses gardes, les principaux coururent à l'étendart, chacun se prépara; ceux qui attaquoient le château furent si épouvantés qu'ils se laissoient tomber dans les fossés. L'amiral et ses gens se rangèrent pour donner bataille, et dressèrent leur étendart : Aquiland de Colande eut la charge de le garder; Gallien fit l'approche des payens sans nul délai, puis il dit à ses gens : Seigneurs, j'ai pitié de vous, car il faudra combattre de toutes nos forces ces maudits payens : Je vous prie tous que chacun fasse son devoir et prenne bon courage; car le grand Dieu qui est au ciel vous récompensera. A cette parole ils s'embrassèrent et prièrent tous Notre Seigneur de les fortifier; puis ils se mirent en bon ordre, et s'en allèrent avec un grand courage sur le payens; le noble Gallien s'employoit de toutes ses forces, Girard et Emery n'en faisoient pas moins, et les Français de même; il fut fait dans cette attaque tel carnage de payens, qu'il en mourut bien dix mille, et le reste se retira vers l'étendart. Quand l'amiral vit cela il étoit au désespoir, il fit rallier ses gens, et les fit venir sur les Français, Guérin de Neuf-Marge étoit là qui rencontra le roi Corbion; et le mit à mort. Josian du Plessis tua le roi Gracion. Les payens tuèrent le duc d'Esture, Richard de la Morée étoit en grand danger; mais Gallien le vint secourir. Quand il vit le duc d'Esture mort, il dit : Ah! malheureux payens, si mon épée ne casse en deux, c'est fait de vous. D'autre part Gallien vit le vicomte de Naples en grand danger, dont Guinarde de la Morée s'écria, disant : Ah! Sire Gallien, nous avons maintenant bien besoin de vous; et si vous ne nous secourez, jamais nous n'échapperons d'ici. Quand Gallien l'entendit, il appella Beuves, Emery, Girard, Hernaud, Huon, et leur dit à haute voix : Barons, suivez-moi maintenant et vous tenez serrés, car les payens sont forts et ont aussi grand nombre de troupes; nous sommes en risque si Dieu ne nous aide, je vous prie que nul ne se répargne, et j'espère que Dieu nous protégera. Ils répondirent, nous ferons tous ce que nous pourrons. Gallien piqua son cheval, et passa au travers du détour de Compharion et tua le roi Machabre, puis il tira son épée Haute-Claire, et vint à un autre à qui il en fit autant; Hernaud tua le roi Fausseron, et Girard vint à Saleprend, et le jetta à bas de son cheval, et le coupa par pièces et par morceaux : Emery tua le roi Corbon, et Beuves frappoit de si grande puissance qu'il sembloit que ce fût un lion, tant il avoit un merveilleux courage, et bref plus de dix mille payens moururent. Gallien fit sonner son cor pour rallier

ses gens et chassèrent les payens jusqu'à l'étendart, il y en eût tant de tués que la terre étoit couverte de corps morts. Gallien prit courage, et vint vers Aquillant de Corsande et à un autre roi : Les payens se mirent en fuite, et les Français couroient après les payens qui disoient les uns aux autres, nous sommes bien malheureux, il est bien fâcheux pour nous de nous laisser battre ainsi par ces chrétiens ; l'amiral est bien fol de penser avoir les Français : Dans ce moment Gallien donna un tel coup sur l'étendart des payens que leurs dieux Jupiter et Tarvagant tombèrent par terre, dont les payens furent fort dolens. L'amiral écumoit de rage quand il vit que son étendart étoit perdu, et qu'il voyoit ses gens fuir de toutes parts, il les voulut rassembler ; mais il ne put, car ils fuyoient de côté et d'autre. Gallien frappa un turc des plus forts qui fût en Turquie ; car il étoit grand et robuste, le visage si furieux que nul n'osoit le regarder, il lui porta un si furieux coup qu'il lui fit voler la cervelle. Beuves et Savary faisoient un massacre épouvantable. L'amiral se vouloit faire mourir de dépit quand il vit les Français victorieux ; incontinent il s'enfuit et n'emmena avec lui que le quart de ses gens, et en s'enfuyant, il disoit qu'il feroit pendre ceux qui avoient laissé prendre son étendart.

CHAPITRE LXIX.

Comme l'amiral s'enfuit au château de Mont-Jardin, et comme Gallien le suivit après qu'il eut donné des vivres à la belle Guinarde, et à toute la ville de Montfuseau.

L'Amiral voyant la défaite de ses gens fut si mélancolique intérieurement qu'il se mit en fuite : Gallien et les autres Français mettoient au tranchant de l'épée plusieurs payens qu'ils trouvèrent sur le bord de la mer, et les autres noyés ; il y en eut tant de morts que cela étoit digne de compassion : Ceux qui échappèrent avec l'amiral furent au château de Mont-Jardin. Quand Gallien vit que les payens avoient abandonné leur camp, il vint en leur tente où il trouva de grandes richesses, lesquels il fit porter au château de Montfuseau. Lorsque Gallien approcha dudit château, il fut bien fâché quand il vit les murs abattus, et les fossés remplis ; le palais rompu, les salles gâtées, les tours démolies, la porte par terre ; les chevaliers, bourgeois, bourgeoises étoient si affamés qu'ils tomboient de foiblesse.

La belle Guinarde avoit été deux mois sans manger ? mais quand elle sut que Gallien étoit venu, et qu'il avoit délivré ses deux oncles, et que les payens étoient chassés, elle eut grande joie, elle fut au-devant de lui, et l'embrassa tendrement ; quand Gallien la vit si maigre, il lui dit : Ma chère, vous avez eu disette de vivres, dont il me fâche ; elle lui répondit, sire, je ne m'en souviens plus du moment que je vous vois, mais si vous eussiez

tardé à venir, je serois morte de chagrin. Lors ils montèrent au palais pour prendre leur réfection, incontinent le souper fut prêt, puis Gallien s'assit et la belle Guinarde auprès de lui. Gallien dit, seigneurs et dames, faites bonne chère; car nous avons des vivres abondamment, nous avons été un peu affamés; mais Dieu nous a aidé en dissipant nos ennemis.

Gallien fit appeller tous les habitans de la ville pour savoir ce qu'ils avoient perdus, tant en biens-meubles, que maisons brûlées; et quand chacun eut dit sa perte il les dédommagea. Ensuite il partagea à ses gens d'armes, tant grands que petits, tout le trésor qu'il avoit conquis, ils se disoient les uns aux autres, Dieu veuille maintenir Gallien, car il nous a donné tout ce qu'il a gagné aux sarrasins: chacun se coucha et reposa cette nuit. Le lendemain Gallien commanda aux chevaliers qu'ils fussent prêts pour marcher au château de Mont-Jardin; Mauprin qui étoit présent, dit à Gallien: Seigneur, je vous prie d'amener promptement vos chevaliers, et j'irai devant faire l'espion, et si je peux j'entrerai au château; car je sais bien parler leur langue: Si je parviens au dedans, je vous y ferai entrer malgré toute leur puissance. Allez, dit Gallien, je prie Dieu le créateur tout-puissant qu'il vous veuille bien conduire, j'irai après vous avec mes gens et les menerai devant le château, et s'ils sortent nous combattrons contre eux; mais tâchez de venir à bout de votre dessein. Mauprin répondit, j'y ferai mon possible: Il prit congé des Français, puis s'en alla vers les payens monté sur un Roussin, et quand il vit le château, il descendit de dessus sa monture en la prairie, il prit un bâton qu'il trouva, et le tenoit en sa main, puis cheminoit pas à pas, et s'appuyoit sur ledit bâton, feignant d'être boîteux. Quand les payens qui étoient au château le virent, ils dirent: Voici un sarrasin qui vient avec bien de la peine, il paroît être beaucoup blessé; car il ne peut presque marcher; ouvrez-lui la porte et le faites boire et manger, car il en a grand besoin. Mauprin alla jusqu'au maître Donjon, contre-faisant le boiteux, on lui ouvrit la porte, lorsqu'il fut devant les payens il se mit à genoux, et les salua de par Mahom et Tarvagant. Les payens lui demandèrent d'où il étoit, il leur répondit: Seigneurs, cela me fait de la peine que vous me demandiez qui je suis, ne me connoissez-vous pas bien? Non, dirent les payens, si tu ne nous dis ton nom; il dit, je suis le baron Mauprin, les Français me prirent il y a long-temps et m'ont tenu en prison à Montfuseau, le mari de Guinarde a été long-temps hors du pays, mais il est revenu d'un grand nombre de gens, et pour la grande joie, Guinarde m'a délivré de sa prison, et m'ont donné à boire et à manger, et je sais autant leurs affaires qu'homme du monde. Les payens le menèrent au château, quand Mauprin fut entré on ferma la porte et passa en la salle; là, on lui demanda comment les Français avoient ordonné leur armée pour avoir vaincu l'amiral, et un roi payen si fort qui étoit venu au secours. Cet amiral dit à Mauprin, je te promets que les Français sont rudes en bataille, ils ont défait beaucoup de nos gens depuis trois jours, nul ne les peut vaincre au tranchant de l'épée. Sire, dit Mauprin, vous dites la vérité; ils ont mis à mort quantité de vos gens, et si feront encore dans peu, si votre armée n'est bien ordonnée par mon moyen;

car Gallien vient qui amène plus de trente mille combattans. Alors l'amiral dit, hélas ! nous ne demeurerons guères devant eux. Mauprin lui répondit, pardonnez-moi, ne vous embarrassez point; car étant dans leur prison je leur ai entendu dire la manière comme ils prennent les châteaux en France, et pareillement la manière de les défendre; car si j'étois en ce château et cent hommes avec moi, je défierois à toute l'armée des Français de le prendre, et ne craindrois chose qu'ils pussent faire, fussent-ils deux fois autant. Alors l'amiral lui dit, si vous me voulez dire la manière, je vous donnerai de grandes richesses; car j'ai grand desir de mettre à bas les chrétiens: Sire amiral, dit Mauprin, je suis en ce lieu pour vous aider, jamais vous ne les vaincrez sinon par moi, je sais leur manière de faire. L'amiral pria de rechef Mauprin de lui dire le secret; Mauprin dit, quand vous verrez les Français devant le château et à l'entour, vous attendrez jusqu'au soir, puis vous ferez partir le roi Brisemur, lequel menera avec lui dix mille hommes qui iront coucher dans le bois ci-après, et ne diront mot jusqu'au matin, puis me donnerez un bon cheval et j'irai droit aux Français comme messager, et leur dirai que vous manquez de vivres, et qu'ils viennent hardiment en ce château, et que vous leur rendrez; et quand ils viendront au château, je serai sur la porte pour mieux les tromper, en en laisserai entrer dedans, quand ils seront vers le palais je les ferai tous tuer; le roi Brisemur viendra par-derrière et tuera ceux qui seront au-dehors. Quand l'amiral l'entendit, il dit: Mauprin, cher ami, vous dites bien; je vous prie, mettez la chose à effet. Mauprin lui accorda, mais n'avoit garde de ce faire; car il ne desiroit que la mort des payens: ses gens marchèrent tant qu'ils arrivèrent devant Mont-Jardin, auquel lieu ils posèrent leurs pavillons, et y logèrent jusqu'au matin. Le roi Brisemur et dix mille payens, s'en allèrent au bois pour former l'embuscade, l'amiral prioit souvent Mauprin de faire réussir la chose, et qu'il auroit bonne récompense.

CHAPITRE LXX.

Comme Gallien tua Brisemur, et comme il prit le château de Mont-Jardin.

LE lendemain de grand matin, l'amiral vint à Mauprin, et le pria d'accomplir son dessein afin que les chrétiens fussent tous tués. Mauprin lui répondit, s'il vous plaît de me donner congé afin que j'aille au-devant des Français pour les tromper; l'amiral octroya. Mauprin prit un cheval et monta dessus, il sortit du château et fut jusqu'à l'armée de Gallien: Quand Gallien le vit, il lui dit; Mauprin, comment vous va, vous avez une autre cheval que vous n'aviez hier: il est vrai, dit Mauprin, et si j'ai tant fait que cette nuit vous entrerez au château de Mont-Jardin. Gallien le remercia, lui demandant par quel moyen. Mauprin lui dit, sire, j'ai fait entendre à l'amiral que je vous ferois entrer au château pour vous faire mourir, e

i conta aussi comme Brisemur étoit embusqué dans le bois; quand Gallien ntendit, il fut bien joyeux, ils se mirent en armes promptement, puis lèrent attaquer les dix mille payens qui étoient embusqués dans le bois. auprin s'en retourna au château, dont l'amiral fut très-joyeux; mais il itendit les coups que les Français donnoient sur les payens qui étoient dit bois, dont il avoit grand doute, nonobstant il avertit Mauprin, et lui t que les Français venoient au château.

L'amiral dit encore, il me semble que j'entends les épées frapper sur les eaumes; Mauprin répondit, sire, ce sont les Français que j'ai vus qui roient maintenant entrer dans le château; mais nous les ferons tous mour. Alors on abaissa le pont du château, on ouvrit les portes. L'assaut fut rude dans le bois que grand nombre de payens restèrent sur le champ e bataille; Mauprin alla vers l'amiral et lui dit, sire, ne manquez pas n'incontinent qu'ils seront passés de fermer la porte, puis nous les égorerons tous. Quand le roi Brisemur qui étoit embusqué au bois vit venir allien, il fut avec fureur sur les Français; mais Gallien mit la lance en nain et piqua son cheval vers Brisemur, et se donnèrent sur les écus de rudes coups qu'ils les fendirent par-dessus les boucles, ils se donnèrent ussi plusieurs coups de lances, dont ils tombèrent tous deux par terre, ils e relevèrent et Brisemur tira son épée et en frappa Gallien sur le heaume rudement, qu'il en abattit les fleurs et les pierres précieuses, mais l'épée e le put entamer et coula sur l'épaule et lui coupa l'éperon de derrière: uand Gallien sentit le coup, la couleur lui changea et dit, payen, tu est priser; car tu manie bien une épée, je te prie de me dire ton nom; ertes, tu ne me le dois pas céler. Le payen lui dit: Français, je ne te le ierai pas, j'ai nom Brisemur, je suis frère de Truffier, et il n'y a mur si ort au monde que je ne mette par terre; et moi, dit Gallien, j'ai nom rise tout; c'est bon, c'est bon, dit le payen, à tel pot telle cuiller. Lors allien leva son épée et frappa de si grande force sur Brisemur, qu'il lui endit la tête et lui mit la cervelle à l'air; les Français eurent bientôt aincus les dix mille payens qui étoient embusqués dans le bois; puis après s vinrent au château: Mauprin étoit à la porte, et l'amiral crut qu'il lloit vîtement abaisser le pont-levis et fermer la former la porte quand ils erroient entrer Gallien et trois ou quatre cens barons; mais il n'avoit arde, car il laissa entrer tous les Français dans le château, Gallien avoit on épée en sa main et commença à frapper fortement sur tous ceux qui se encontrèrent devant lui, aussi firent Girard, Hernaud et les autres Franais, en telle façon qu'ils tuèrent tous ceux qui ne voulurent pas croire en ésus-Christ.

Quand l'amirel vit le massacre des payens; il crioit, Mauprin ferme la orte et lève le pont; je n'en ferai rien, dit Mauprin, Dieu m'en préserve Quand l'amiral entendit que Mauprin parloit de Dieu, il connut bien qu'i étoit trahi; il le maudit en disant: Mahom te puisse confondre de me trahi insi. Il se remit en la bataille des plus avant, comme un furieux, telle nent qu'il rencontra Gallien devant lui, mais dans le moment ils s'entrerent tellement que Gallien vint vers l'amiral et lui porta un coup

trancha la tête : Puis enfonça les prisons et délivra les prisonniers, et les fit monter sur de bons chevaux ; enfin, il extermina tous les payens qui ne voulurent pas croire au vrai Dieu. Il fit abattre le château de Mont-Jardin et fit transporter toutes les bonnes pierres à Montfuseau pour rétablir le château et la ville. Gallien et ses gens s'en retournèrent louant Dieu joyeusement de la victoire qu'ils avoient eue. Guinarde vint au-devant de Gallien en grande joie, et les nobles chevaliers entrèrent à Montfuseau faisant grande réjouissance.

Incontinent Gallien envoya chercher des maçons de toutes parts et fit réparer la ville et le palais à ses propres frais ; il rendit à chacun ce qu'ils avoient perdu et demeura en bonne paix avec ses gens, qui souvent remercioient Notre-Seigneur de la victoire qu'ils avoient emportée sur les payens. Girard et Hernaud voyant que Gallien étoit en paix et en grande tranquillité, et que d'ailleurs il y avoit long-temps qu'ils étoient dehors de leur pays, ils vinrent à Gallien et lui dirent, Neveu, nous allons prendre congé de vous pour retourner dans notre pays, car vous savez très-bien qu'il y a du temps que nous sommes ici, et que depuis nous n'avons eu aucunes nouvelles de notre pays ; c'est pourquoi nous vous disons aujourd'hui notre dessein, nous emmenerons aussi avec nous ; Beuves, Savary et mon neveu Emery. Quand Gallien entendit qu'ils vouloient s'en retourner, il fut dans une tristesse qu'il n'est pas possible d'exprimer, il se prit à pleurer, (chose qui lui arrivoit très-peu.) Girard lui recommanda avant de partir de toujours bien gouverner son peuple, de leur être doux et affable, de ne point souffrir auprès de lui de mauvais courtisans ; enfin, d'honorer Dieu et l'Eglise : ce que Gallien lui promit de faire, suivant ces bonnes instructions.

CHAPITRE LXXI.

Comme Charlemagne fit venir devant lui le traître Ganelon en son palais de Laon, où il le vouloit faire mourir ; mais il demanda champ de bataille contre le duc d'Anjou, lequel lui accorda, et comme le traître fit ferrer son cheval à rebours et s'enfuit.

NOus avons déjà parlé ci-devant de la trahison de Ganelon, lorsque nous avons fait mention de la mort des Pairs de France, que ce malheureux vendit aux payens : Mais à présent nous allons parler comme le traître Ganelon fut puni. Charlemagne ayant donc vaincu le roi Marsille et Belligant, et aussi qu'il eut fait enterrer tous les morts et fait prier Dieu pour leurs ames, il retourna en France et vint à Laon. Quand il fut arrivé en son palais, il envoya quérir le traître Ganelon pour en faire jugement. Quand il fut devant l'empereur, il lui dit ; malheureux traître, vous avez faussement trahi, moi et mes gens, dont vous en serez puni rigoureusement.

tellement. Ah ! dit Ganelon, sire, vous m'accusez à tort, jamais je n'ai pensé à commettre une telle action. Parbleu, dit le duc d'Anjou, vous mentez impunément, je veux vous le prouver au tranchant de l'épée, et voilà mon gand de bataille que je jette. Ganelon le leva et le duc demanda caution.

Alors les parens de Ganelon le cautionnèrent et promirent sur leur vie de le ramener le matin. Le champ fut choisi, et Charlemagne donna Ganelon à ses parens, suivant la condition qu'ils avoient faite ; ainsi fut arrêté, puis les traîtres lui donnèrent un cheval qui couroit comme un cerf, et lui firent ferrer les quatre pieds à rebours. Et quand ce vint le lendemain ils le représentèrent au champ, mais quand il fût dedans il piqua son cheval si rudement des éperons, qu'il s'enfuit devant tous : Alors Charlemagne dit, courez après et qu'il me soit ramené, celui qui me le livrera je lui donnerai grande récompense. Dans ce moment ils coururent de tous côtés ; il fut suivi, mais ce fut inutilement ; car les fers du cheval venoient contre eux. Quand les Français eurent couru après l'espace de sept ou huit lieues, ils revinrent voyant qu'ils ne le trouvoient point : Charlemagne et le duc d'Anjou eurent bien du chagrin quand ils virent qu'ils ne l'avoient point trouvé. Ledit duc promit à Charlemagne qu'il alloit parcourir tout le pays jusqu'à ce qu'il l'eut trouvé. Quand Charlemagne l'entendit il en fut bien joyeux, il lui promit de lui donner de grandes récompenses.

Alors on lui donna dix mille hommes pour garder toutes les frontières du pays, et leur dit que s'ils le pouvoient prendre qu'ils les feroit tous riches. Aussitôt le duc Thierry d'Anjou prit congé de Charlemagne, et s'en alla avec les dix mille hommes, lesquels étoient tous bien armés et montés sur de bons chevaux Arragonnois, ils s'en furent traverser et chercher par toutes les terres de Laon.

Ganelon s'étoit sauvé dans le bois avec son cheval où il se cacha dans un buisson fort épais : Quand il fut nuit il descendit et lia son cheval à un arbre, puis il monta dessus un rocher pour voir s'il découvriroit quelque maison pour se loger ; quand le traître fut au haut dudit rocher, il vit plus de dix lieues à la ronde les gens d'armes de Charlemagne qui avoient environné tout le pays, dont il fut bien étonné. Lors il descendit croyant qu'il pourroit encore échapper, il vint à l'arbre où il avoit lié son cheval ; mais il ne le trouva point, dont il fut bien surpris. Le cheval s'enfuyoit par le bois, et sentit les autres qui hennissoient dans les champs, et les cherchoit ; les Français venoient courant vers le bois, et apperçurent le cheval de Ganelon. Quand le duc d'Anjou le vit, il le fit prendre et lui fit lever les pieds ; il fut trouvé qu'il étoit ferré le devant derrière, dont il fut bien étonné, il dit à haute voix : Seigneurs, sachez que Ganelon est près d'ici, ou il est mort ou il est pris : voici son cheval.

Dans le moment les Français entrèrent dans le bois, ils alloient et venoient le cherchant, mais ils ne pouvoient trouver le chemin par où le cheval avoit passé. Ganelon étoit pour lors dans le bois, où il mouroit de faim et de soif. Quand ce vint au troisième jour il sortit hors du buisson où il étoit pour se désarmer, puis déchira son habit en plus de cent endroits ; il prit un

bâton en sa main; et marcha toute la nuit jusqu'au point du jour, il vint à trois lieues d'un village, où il croyoit que les chevaliers de Charlemagne ne fussent pas répandus jusques-là, et qu'ils étoient d'un autre côté.

Et ainsi qu'il venoit au village pour trouver à manger, il disoit en soi-même, que s'il pouvoit gagner quelque maison, qu'il s'habilleroit d'une telle manière que les Français ne le pourroient jamais connoître. Il approcha dudit endroit un bâton en sa main; mais Dieu permit, avant qu'il entrât en aucune maison, qu'il fut rencontré d'un noble et vaillant chevalier, nommé Gauthier de Dijon, lequel l'apperçut comme il étoit près d'entrer dedans.

Le chevalier courut incontinent l'épée à la main; il reconnut d'abord que c'étoit Ganelon; il lui dit : malheureux, c'est toi que nous cherchons avec tant d'empressement, je ne sais à qui tient que je ne te tranche par morceaux; mais le grand Charlemagne nous a commandé de te mener vivant devant lui : Quand ledit chevalier eut arrêté Ganelon, il appella les autres chevaliers; le duc d'Anjou y accourut à toute bride, étant fort réjoui de la prise de ce déloyal; il le fit lier et garotter, et dans cet état on le mena à Laon en Laonois, où étoit Charlemagne avec plusieurs princes et seigneurs.



ANELON PENDU ET TIRÉ A QUATRE CHEVAUX.



CHAPITRE LXXII.

Comme Pinabel, neveu de Ganelon demanda la joûte pour son oncle, et comme il fut vaincu, et Ganelon pendu et tiré à quatre chevaux.

QUand le traître Ganelon fut pris, le duc d'Anjou le mena en la ville de Laon en Laonois, et le présenta à Charlemagne. Quand il le vit, il eut une joie sans pareille, de se voir en état de punir ce malheureux traître, qui étoit cause de la perte de la noblesse de France.

Il manda ses barons pour en faire le jugement, et quand ils surent la prise de Ganelon, ils vinrent tous promptement. Charlemagne leur dit; barons, je vous ai mandés afin de faire le jugement de ce misérable. Les barons dirent, il n'y a point de supplice qu'il ne mérite, que très-volon-

tiers le feroient; il fut jugé à être pendu et écartelé. Quand Ganelon entendit sa sentence, il soupira et dit, sire, on m'a fait une injustice; car jamais je n'ai pensé au crime dont vous m'accusez, et je n'ai jamais eu la volonté de trahir les Pairs de France. Vous mentez, dit Charlemagne: vous êtes traître prouvé, par vous j'ai perdu tout ce que j'aimois au monde, c'est pourqnoi vous mourrez d'une mort cruelle: alors Ganelon redoubla ses larmes:

Dans ce moment, Pinabel son neveu arriva, qui dit à Charlemagne: Sire, vous accusez mon oncle à tort; car jamais il n'a pensé à la trahison, et si quelqu'un veut dire le contraire, je veux le combattre.

Charlemagne fut surpris de l'audace de Pinabel, il lui dit, ton oncle est jugé; c'est pourquoi tu n'auras pas de champ de bataille. Aussitôt trente parens de Ganelon commencèrent à crier à haute voix, disant: Sire, faites-nous droit; car qui demande selon le droit, le champ de bataille lui doit être octroyé, c'est pourquoi plaise à votre majesté de lui accorder. Il y avoit là le duc Naimes de Bavière, Oger le Danois et Richard, lesquels dirent qu'il leur falloit accorder, crainte d'en avoir des reproches, et lui dirent, sire, on pourroit dire que vous l'auriez fait mourir par faux jugement. Alors le duc d'Anjou demanda la bataille, et le roi Charlemagne n'y accorda qu'avec peine, car la trahison de Ganelon lui tenoit au cœur; ensuite les champions s'armèrent.

Après qu'ils furent armés ils entrèrent au champ de bataille et firent les sermens accoutumés en pareil cas, après que le roi eut reçu lesdits sermens, ils entrèrent au champ la lance à la main, puis piquèrent leurs chevaux, furent à la rencontre l'un de l'autre avec si grande roideur, qu'ils percèrent leurs écus; Pinabel rompit sa lance par éclats, et le duc d'Anjou rencontra Pinabel de si grande force, qu'il renversa homme et cheval par terre: mais quoiqu'à bas il tira son épée, et puis il vint au cheval du duc d'Anjou et lui trancha la tête, et le duc tomba par terre; mais il se releva et vint à Pinabel, l'épée en main: Pinabel lui donna un si grand coup sur le heaume, qu'il lui coupa la coëffe et la boucle, et si l'épée n'eut glissé à côté, il lui eut tranché la tête; quand le duc sentit le coup il fut bien étourdi, il vint vers Pinabel et déchargea un coup sur le heaume qui lui trancha les cercles, la coëffe et un peu de la joue, il tomba à terre; le duc d'Anjou courut sur lui et lui coupa la tête, il fit un cri épouvantable quand il lui coupa; le duc lui dit: Dieu veut jeu, il ne laisse point le crime impuni. Aussitôt Charlemagne fit amener le traître Ganelou près de saint Martin, hors la ville de Laon, et dit à haute voix devant tous ses parens, qu'on lui amenât quatre chevaux pour le démembrer. Quand Ganelon fut devant toute la baronnie, il fut dépouillé en chemise, et puis on lui prononça encore sa sentence d'être pendu et d'être tiré à quatre chevaux. Le bourreau vint, et puis le pendit, ensuite il l'attela à quatre chevaux, c'est-à-dire, aux pieds et aux mains, et sur chacun cheval il y avoit un homme pour le chasser; puis quand le traître Ganelon fut bien attaché, le bourreau et ses valets frappèrent les quatre chevaux, lesquels tirèrent si fort, qu'il fut démembré et mis en pièces. Charlemagne lui fit encore trancher la tête, et la fit mettre au bout d'une lance,

laquelle fut posée au plus haut de la tour de Laon, pour la mieux voir. Les quatre membres furent pendus dans les quatre plus grandes villes que Charlemagne eût; puis il fit brûler le corps et jetter les cendres au vent: Son neveu Pinabel fut pendu aux fourches, au lieu où la bataille fut faite; les parens et amis de Ganelon furent bien fâchés d'une mort si tragique. Après que tout fut fait, Charlemagne manda le duc d'Anjou, et lui donna toutes les terres et seigneuries que Ganelon avoit, après cette exécution, les parens et amis dudit Ganelon retournèrent en leur pays, étant fort affligés de la fin malheureuse de leurs parens. Il ne nous reste plus pour finir cette histoire, qu'à parler de Gallien et de Guinarde, qui restèrent à Montfuseau après le départ de ses oncles.

CHAPITRE LXXIII.

Après que les oncles de Gallien furent partis, il donna son royaume de Montfuseau à Mauprin; puis s'en alla à Constantinople, et mena avec lui Guinarde; ensuite comme il mourut à Roncevaux, auprès de la sépulture de son père le noble Olivier.

SItot que Gallien vit que ses oncles vouloient s'en aller, il leur donna trois sommiers chargés d'or, tant pour les récompenser de leurs peines, que pour faire leur voyage: Guinarde ne fut pas moins chagrine de leur départ que Gallien; ils les rémercièrent humblement du bon secours qu'ils leur avoient donné; ils les conduisirent fort loin, ils se firent enfin les derniers adieux avec de grandes marques d'estime et d'amitié de part et d'autre. Après s'être quitté, Gallien, Guinarde et les autres barons retournèrent à Montfuseau, où ils firent de grandes liberalités.

Ensuite Gallien dit à Guinarde qu'il desiroit aller à Constantinople, à laquelle chose elle consentie volontiers; pour ce sujet il établit Mauprin, viceroi de Montfuseau, il donna aussi de grandes récompenses à Durgrand, le portier: Puis on équipa des vaisseaux pour les transporter à Constantinople, sitôt qu'ils furent prêts, ils entrèrent dedans et mirent à la voile, quand ils furent arrivés au port saint Georges, la noblesse de Constantinople et aussi le menu peuple vinrent au-devant d'eux en grande joie et magnificence. Étant entrés dans la ville, on célébra une messe solemnelle où Guinarde fut couronnée reine de Constantinople, en présence de toute la noblesse. Ensuite il y eut fête au palais pendant un mois entier, après quoi toute la noblesse se retira chacun chez soi, laissant Gallien et Guinarde dans une bonne santé et dans une grande union. Au bout de quelque temps, Guinarde fut attaquée d'une violente maladie, dont elle mourut sans avoir d'enfans. Gallien en fut si chagrin qu'il se revêtit de pauvres habits, et partit de Constantinople secrètement, pour mener une vie pauvre et humiliante à l'imitation de Jesus-Christ; il chemina tant qu'il arriva à Roncevaux.

où Olivier, son père étoit enterré. Quand Gallien fut près de la sépulture de son père, il pleura amérement, étant ainsi dans ses cuisans regrets, il se serra si fort au cœur qu'il tomba en foiblesse; quand il fut un peu revenu, connoissant qu'il alloit mourir, il déclara à ceux qui étoient auprès de lui, qu'il étoit Gallien, fils d'Olivier le marquis et de Jacqueline, fille du roi Hugon. Après qu'il se fut ainsi déclaré, il fit sa prière à Dieu, à la fin de laquelle il rendit les derniers soupirs, ainsi mourut ce généreux défenseur de la religion chrétienne.

FIN.


32101 072913724

